Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CATULLE.

NOUVELLE TRADUCTION

EN VERS FRANÇAIS,

PAR A. CANEL.

ROUEN,

A. LEBRUMENT, LIBRAIRE,

Quai de Paris, 55.

M.DCCC.LX.

POÉSIES COMPLÈTES

DE CATULLE.

ÉVREUX. — IMPRIMÉ CHEZ C.-F. CANU,
25, RUE CHARTRAINE.

C. Catulle (C. V.)

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CATULLE.

NOUVELLE TRADUCTION

EN VERS FRANÇAIS,

PAR A. CANEL.

ROUEN,

A. LEBRUMENT, LIBRAIRE,

Quai de Paris, 55.

M.DCCC.LX.

BRITISH MUSEUM

A LA MÉMOIRE DE M. F. VAULTIER.

A MES VIEUX CAMARADES DE LA FACULTÉ DE CAEN.

En 1824, M. Frédéric Vaultier, professeur de littérature à la faculté de Caen, disait à ses auditeurs, en parlant de Catulle : « Les beautés d'un » tel auteur ne sont pas de celles qui peuvent » passer aisément d'une langue dans une autre.» —Et il ajoutait, dans ses explications orales, que c'était principalement en vers français que ce poète devenait intraduisible; opinion, du reste, qui ne s'est pas modifiée depuis.

La jeunesse ne doute de rien. Il me vint la

pensée d'expérimenter, à mes risques et périls, jusqu'à quel point cette opinion pouvait être fondée.

Encouragé dans mes premiers essais par le bienveillant professeur qui, tout en biffant bon nombre de mes phrases plus ou moins rimées, m'excitait, —peut-être exclusivement pour ne pas me laisser sans partage aux distractions ordinaires de l'école, — à poursuivre ma lutte ingrate contre des difficultés trop réelles, je me mis sérieusement à la tâche, avec un courage digne d'une meilleure cause, et peu à peu, pendant les quatre années de mes diverses études à la faculté caennaise, je grossis mon bagage d'œuvres de Catulle, *translatées au plus près du latin*, comme auraient dit nos pères; car c'était au joug de la *traduction* que je m'étais volontairement asservi, et M. Vaultier n'oubliait guère de me rappeler à l'ordre, si je venais parfois à m'engager dans la voie plus libre de l'*imitation*.

Autres temps, autres travaux..... Il y avait déjà bien des années qu'il ne me restait plus souvenir de ces rimes, lorsque, — occupé un jour à

déblayer mes cartons des paperasses d'un autre âge, — je retrouvai, sous leur enveloppe jaunie par le temps, mes anciens essais de traduction, *revus et corrigés* autant qu'il m'avait été possible de le faire, mais trop peu, assurément, pour qu'ils fussent en droit de réclamer les honneurs de la publicité.

Ce n'est donc pas pour le public que je songeai à les livrer à la presse. A une époque où la meilleure traduction en vers d'un poète de l'antiquité classique serait regardée comme un véritable anachronisme, je ne pouvais avoir qu'une pensée, en faisant grâce du feu à mes ébauches catulliennes : celle de les offrir comme souvenir..., je dirais presque d'un autre siècle, à d'anciens condisciples, auxquels ils rappelleront ces temps d'heureuse insouciance, où, pour la plus grande gloire du Code civil et des aphorismes d'Hippocrate, nous discutions gravement, entre deux facéties plus ou moins décolletées, sur l'insuffisance de telle rime, le prosaïsme de telle phrase, l'omission de telle nuance, l'altération de telle pensée.

Il était resté un certain nombre de lacun-

le manuscrit des traductions de Catulle. Fallait-il l'imprimer tel quel? Devais-je combler les vides? —Il m'a semblé que, même pour une publication destinée à un petit nombre de lecteurs, il y avait devoir de ne rien négliger de ce qui pouvait lui donner une valeur relative. Quoique l'œuvre du poète de Vérone n'ait qu'un développement fort restreint, il n'en existe aucune traduction complète en vers. A défaut d'autre mérite, j'ai voulu donner du moins, à la nouvelle publication, celui de ne laisser aucune partie du texte latin sans un texte français correspondant.

Mais, dans l'âge mûr, on ne rime plus, quand on n'est pas *né poète*, et, pour compléter ce que j'avais traduit tant bien que mal, il ne me restait qu'à recueillir ce que je pourrais rencontrer de plus acceptable dans les traductions déjà connues.

Tel est le soin que je me suis d'abord imposé; mais, plus difficile pour les autres que pour moi-même, c'est à peine si j'ai recueilli deux ou trois morceaux qui m'ont paru devoir être reproduits sans modification. Pour combler le reste des lacunes, je m'arrêtai à la pensée, non pas de rentrer

dans ma première voie, mais d'essayer d'améliorer, au risque d'arriver à un résultat contraire, celles des traductions antérieures qui se rapprochent le plus du texte latin...

Outre quelques pièces de peu d'importance, j'avais encore à donner un texte français à quatre des principaux poèmes de Catulle. Les diverses imitations de pièces détachées, réunies par Noel parmi les notes du second volume de sa traduction en prose de notre poète, ne pouvaient désormais rien me fournir à cet égard. Je recourus à Mollevaut, le plus connu, le plus réputé des traducteurs de Catulle, pour lui emprunter son calque d'*Athys et Cybèle*; mais, de modifications en modifications, j'arrivai presque à n'y rien laisser de la rédaction primitive. Il en fut de même pour sa traduction du *Carmen nuptiale*.

Autant eût valu se résigner à voler de ses propres ailes. Dans l'espoir de trouver un guide plus ferme, je cherchai donc ailleurs, et pour l'*Epithalame de Thétis et de Pélée*, et pour celui de *Julie et de Manlius*. Un conseiller de la cour d'appel de Rouen (Narcisse Leroy) s'était occupé, à titre de distrac-

tion aux travaux plus sérieux de la magistrature, de mettre ces deux poèmes en vers français. Comme les trois brochures qui renferment sa traduction n'avaient été tirées qu'à un petit nombre d'exemplaires, tous destinés aux amis de l'auteur, — comme cette traduction avait été reçue avec faveur, — je vis, dans cette double circonstance, un motif puissant de m'y rattacher préférablement à toute autre. Malheureusement je ne possédais que la brochure contenant *Thétis et Pélée*, moins l'épisode d'*Ariane*, et il me fut impossible de me procurer les deux autres.

Avec les vers de N. Leroy, j'aurais pu, presque sans exception, me borner à transcrire; mais c'était, avant tout, une traduction que je cherchais, et ici je retrouvais les tendances à l'imitation. Déterminé ainsi à rentrer dans la voie des remaniements, j'ai eu le tort de ne pas les resserrer dans de plus étroites limites, et de défigurer peut-être, à force de modifications, une œuvre qui n'en réclamait pas autant que je lui en ai fait subir, soit pour la rapprocher davantage du système suivi pour mes propres traductions, soit pour y introduire quelques vers heureux empruntés à d'autres versions antérieures.

A l'égard de l'épisode d'Ariane, j'ai dû refaire presque en entier la traduction de Mollevaut.

Quant à l'Epithalame de Julie et de Manlius, — ayant retrouvé quelques strophes de N. Leroy, dans la *Revue de Rouen* (1840), je n'ai pas négligé d'en faire mon profit, pour abréger ma dernière épreuve.

Je ne dois pas omettre de dire (car il n'est jamais entré dans mes habitudes de chercher à *me parer des plumes du paon*) que ce n'est pas seulement dans ces derniers temps que j'ai mis à contribution mes prédécesseurs. On pourra retrouver encore quelques vers d'emprunt dans mes traductions d'une autre époque. C'est ainsi, par exemple, que Mérard de Saint-Just m'en a fourni, notamment pour le n° VI (*ad Flavium*), — un anonyme pour le n° XXXVII (*ad contubernales*), — de Guerle pour le n° XLV (*de Acme et Septimio*).....

Molière, si riche de son propre fonds, *prenait son bien où il le trouvait.* Serait-il interdit à un modeste traducteur, qui est loin d'avoir chez lui les mêmes ressources, de suivre quelquefois

l'exemple de Molière ? Si, dans une traduction, fort médiocre du reste, il s'offre par hasard un vers qui rende exactement la pensée de l'auteur original, pourquoi l'y laisser dans un éternel abandon ? Il y a tant de difficultés à faire revivre en vers français certains poètes de l'antiquité grecque et latine, qu'il serait peut-être téméraire de ne pas essayer de s'approprier les conquêtes que d'autres ont faites sur eux.

Si la nouvelle traduction de Catulle, que je vais abandonner à la presse, se tient un peu moins à distance du texte original, que la plupart de celles qui l'ont précédée, elle le devra, en grande partie, à ce que je n'ai pas dédaigné de chercher un point d'appui dans les essais plus ou moins réussis d'un certain nombre de mes devanciers.

Il y a long-temps que, pour la première fois, il a été fait, en France, des essais de traduction ou d'imitation de morceaux isolés de Catulle. Ainsi, pour ne citer que des noms connus, on en possède de Clément Marot, de Gilles Corrozet, de Joachim du Bellay, d'Antoine de Baïf, de Gassendi, de Colletet, de Bussy-Rabu-

tin, de Pélisson, de Régnier-Desmarais, de Boudier, de la Monnoye..., qui ont écrit dans les XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Plus tard, et jusqu'à nos jours, il en a été publié davantage encore, et, sans m'arrêter à ceux qui, dans divers recueils, sont souscrits de noms tombés dans l'oubli, je me bornerai à en rappeler quelques autres dus à des écrivains plus célèbres, tels que Arnauld de Baculard, Dorat, Rigoley de Juvigny, Piis, Roger, Mérard de Saint-Just, Brugnière de Sorsum, etc.....

Notons en passant que, parmi les poèmes de Catulle, il en est quelques uns qui ont eu le privilège d'appeler plus spécialement l'attention des traducteurs ou imitateurs. Je citerai, par exemple, n° III, la mort du moineau de Lesbie, n° V, à Lesbie, n° VII, à Lesbie, n° VIII, à lui-même.....

Aucun des divers essais, que je viens de rappeler, n'a été publié séparément. Ils se trouvent disséminés dans une foule de volumes, parmi d'autres compositions de tous les genres. J'ai déjà dit que François Noel en avait recueilli un assez bon nombre, pour en former une sorte d'appendice aux notes de son Catulle, imprimé en 1803. Quant

aux traductions ou imitations en vers qui ont été l'objet de publications séparées, en voici la note bibliographique :

I. Recueil de diverses pièces choisies, traduites en vers françois, d'Horace, Ovide, Sénèque, Martial et Catulle. ...., par M. le président Nicolle. *Paris*, *Ch. de Sercy*, 1657, in-12.

II. Recueil d'épigrammes des plus fameux poètes latins, mis en vers françois, par Dufour de la Crespelière. *Paris*, 1669, in-12.

III. Les noces de Thétis et de Pélée, poème traduit en vers français par P. L. Ginguené, *Paris*, *Michaud frères*, 1811, in-18.

IV. Catulle. Traduction de C.-L. Mollevaut. *Paris*, *imp. P. Didot l'aîné; libr. F. Louis;* 1812, 1 vol. in-12 de 141 pages. — 2e édition : *Paris*, *A. Bertrand*, 1816, 1 vol. in-18, avec une planche. — 3e édition, revue et augmentée : *Paris*, *A. Bertrand*, 1821, 1 vol. in-18.

V. Elégies de Catulle, Tibulle et Properce, traduites en vers, par Mollevaut. *Paris*, *A. Bertrand*, 1816, 3 vol. in-18.

VI. Les Bucoliques de Virgile, traduites en vers français, et suivies de quelques morceaux choisis de Catulle, par B. D. Dupont. *Paris*, *T. Berquet*, 1822, in-18.

VII. Les noces de Thétis et de Pélée, suivies d'Atys ; traduction par C. Boutereau. *Paris*, *imp. Rignoux*, 1824, in-32.

VIII. Les mêmes..., traduites en vers français par M. Servan de Sugny. *Lyon, imp. Idt; Paris*, *libr. Blosse;* 1829, in-8°.

IX. Traduction complète, en vers français, des poésies érotiques et épigrammatiques de Catulle, par Louis-Théodore Paulinier. *Montpellier*, *imp. Boehm; Paris*, *libr. Hachette*, 1839, in-8°.

X. Les noces de Thétis et de Pélée, traduites en vers français, suivies de poésies diverses, par Henri Dottin, et précédées d'une

notice sur Catulle, par M. de Pongerville. *Beauvais, imp. Desjardins; Paris, lib. Ch. Gosselin;* 1839, petit in-8°.

XI. Les mêmes....., traduites en vers français par N. L. Narcisse Leroy). *Rouen, imp. Lefèvre*, 1839, in-8°.

XII. Epithalame de Julie et de Manlius....., traduit en vers français par N. L..... *Rouen, imp. Lefèvre*, 1840, in-8°.

XIII. Ariane à Naxos, poème de Catulle, traduit en vers français par N. L..... *Rouen, imp. Nicétas Périaux*, 1841, in-8°.

C'est l'épisode d'*Ariane abandonnée par Thésée*, hors-d'œuvre des noces de Thétis et de Pélée, et que quelques commentateurs ont regardé comme un poème distinct, ou bien comme fragment d'un autre poème.

XIV. P. de Constantin. — Traduction en vers français. — Poésies de Catulle. — Moretum de Virgile. *Paris, imp. Firmin Didot frères, fils et Cie; lib. Dentu;* 1859 : in-12 de VIII et 78 pages.

Cette brochure ne comprend que sept petites pièces de Catulle et les noces de Thétis et de Pélée.

J'ajouterai encore ici que Noel cite une mauvaise traduction en vers de l'épithalame de Julie, du chant nuptial, d'Atys et des noces de Thétis, par l'abbé de Marolles, puis une autre traduction de ce dernier poème, publiée, en 1701, sous le nom de Legendre. J'ignore si elles ont été imprimées séparément, ou parmi d'autres écrits.

J'ignore également s'il y aurait lieu de rattacher à la bibliographie ci-dessus le livre suivant, par de la Chapelle : *Les Amours de Catulle et de Tibulle, avec quelques autres pièces du même auteur.* (Amsterdam, 1716, in-12.)

Comme on le voit par les détails qui précèdent, si Catulle n'a rien à envier à d'autres auteurs de

l'antiquité pour quelques uns de ses poèmes, il a été fort négligé, au contraire, à l'égard du plus grand nombre. J'ajoute que, jusqu'à ce jour, il n'a jamais été traduit en entier. Mais, il convient de le dire, c'est quelquefois un peu sa faute; car plusieurs de ses pièces de poésie sont entachées d'une telle grossièreté d'expression, qu'il pouvait paraître téméraire d'essayer de les faire passer dans notre langue, même en modifiant sensiblement la forme originale.

Pour lui, la rareté relative des traductions ou imitations en vers a-t-elle été, du moins, compensée par la qualité? Pour qu'on en juge avec connaissance de cause, je produirai ici quelques citations, choisies parmi les meilleurs essais de diverses époques.

La première est empruntée à Rigoley de Juvigny; c'est le n° II du recueil :

Fortuné passereau, ton sort est trop heureux :
Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse;
Elle-même t'excite à becqueter sans cesse
Ou ses doigts délicats ou son sein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude,
Du feu qui la consume il apaise l'ardeur;
Il ramène à propos le calme dans son cœur,
Et bannit pour un temps sa tendre inquiétude.

Ah ! s'il m'était permis, dans mes ennuis pressans,
De jouer avec toi comme fait cette belle,
Ou bien si, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvais soulager les maux que je ressens :

Que j'oublierais bientôt le tourment que j'endure !
J'aurais plus de plaisir qu'Atalante autrefois
N'en eut au doux moment où, réduite aux abois,
Pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture.

Clément Marot, qui a imité les vers sur la mort du moineau, ne pouvait guère prendre plus de libertés avec son modèle :

Las ! il est mort ; pleurez-le, damoiselles,
Le passereau de la jeune Maupas !
Un autre oiseau, qui n'a plumes qu'aux ailes,
L'a dévoré : le congnoissez-vous pas ?
C'est ce fascheux amour qui, sans compas,
Avecques luy se jettoit au giron
De la pucelle et voloit environ,
Pour l'enflamber et tenir en destresse ;
Mais, par despit, tua le passeron,
Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

Gilles Corrozet, qui s'est essayé sur la même pièce, a suivi un tout autre système d'imitation que Clément Marot ; voici sa paraphrase :

Pleurez, joyeuses amourettes,
Pleurez, caresses joliettes,

Pleurez, tous hommes de plaisir,
Puisque mort a osé saisir
Le moineau de ma demoiselle.
Qui fut tout le passe-temps d'elle.
Je dis le moineau qu'elle aimoit,
Et plus que soi-mesme estimoit;
Car il estoit doux et joyeux,
Et si la cognoissoit trop mieux
Que la fille ne fait sa mère.
Il estoit de telle manière
Que jamais il ne se bougeoit
De son giron où il logeoit,
Mais volletant à l'environ
De la belle et de son giron,
Il alloit pipiant sans cesse
Après sa très-chère maistresse.
Mais après sa mort inhumaine,
Maintenant va et se pourmeine,
Par ceste ténébreuse voye
Dont jamais nul on ne renvoye.
Maudites soyez-vous, ténèbres
Des enfers tristes et funèbres,
Qui, par trop grande cruauté,
Ravissez toute grand' beauté.
Osté m'avez le gay moineau
Qui sur tous autres estoit beau.
Oh! le grand tort que m'avez faict,
D'avoir pris oiseau si parfaict,
Et ravi en si peu de temps
De ma mie le passe-temps,
Dont elle a teint, par grand' douleur,
Ses clairs yeux de rouge couleur.

Avec le n° V (à Lesbie), nous retrouvons l'imi-

tation abrégée. C'est Joachim du Bellay qui nous la fournit :

Vivons, gordes, vivons, vivons, et pour le bruit
Des vieillards, ne laissons à faire bonne chère ;
Vivons, puisque la vie est si courte et si chère,
Et que mesme les roys n'en ont que l'usufruit.

Le jour s'éteint au soir, et au matin reluit,
Et les saisons refont leur course coustumière ;
Mais quand l'homme a perdu cette bonne lumière,
La mort lui fait dormir une éternelle nuit.

Sur le même sujet je cite encore les vers de Dorat :

Aimons-nous, âme de ma vie,
Profitons bien de l'âge des amours ;
De la vieillesse et de l'envie
Que nous importent les discours ?
On voit mourir et renaître les jours ;
Mais dès que la lumière, hélas ! nous est ravie,
Songes-y bien, c'est pour toujours.
Jette-toi dans mes bras ; je brûle, je t'adore ;
Viens..., au désir laissons-nous emporter,
Baisons-nous mille fois, et mille fois encore,
Puis encor mille fois..., pour ne plus nous quitter !
Soyons fiers, ô Thaïs, du nœud qui nous rassemble ;
Mais confondons si bien tous nos baisers ensemble,
Que les yeux des jaloux ne puissent les compter.

Pour le n° VII, autre pièce adressée à Lesbie, j'emprunte l'imitation que Baïf a datée de 1591 :

Veux-tu savoir quelle bande
De baisers Baïf demande,

Qui te le rendra content?
De cent milliers son envie
Ne seroit pas assouvie,
Non d'un million comptant.

Autant que l'humide plaine,
Sous la zéphirine haleine,
Jette d'ondes à ses bords;
Autant qu'au printemps la terre
De son grand ventre desserre
De fleurs et d'herbes dehors :

Autant de baisers, mignonne,
Je veux, je veux qu'on me donne;
Adoncq en aurai-je assez,
Quand l'envie, à nuire prompte,
Ne sçaura trouver le compte
De nos baisers entassés.

N° VIII,— Catulle à lui-même.— Regnier-Desmarais en a laissé la traduction suivante :

Cesse de te flatter d'une espérance vaine,
Amant infortuné, dont on trahit l'amour,
Et le bien dont la perte aujourd'hui fait ta peine,
Compte qu'il est perdu, sans espoir de retour.
Tes jours furent, un temps, filés d'or et de soie,
Lorsqu'Iris te vouloit avec elle en tous lieux,
Et que tous tes moments se passoient sous ses yeux,
Lorsqu'à ses désirs, toute en proie,
Elle te pressoit dans ses bras,
Et te laissoit maistre de faire
Ce qui pouvoit le plus te plaire,
Et qui ne lui desplaisoit pas.
Mais ces jours bienheureux, filés d'or et de soie,
Ces jours où tu nageois sans cesse dans la joie,

Ces beaux jours pour toi ne sont plus.
L'infidelle te quitte. Ah! cesse de la suivre;
Et sans te consumer en regrets superflus,
Songe à l'oublier, songe à vivre.
C'en est fait : adieu pour jamais;
Adieu, perfide, que j'aimois
Avec tant de fureur, avec tant de tendresse :
Tu me regretteras par d'inutiles vœux.
Mais que deviendras-tu? qui vas-tu rendre heureux?
De qui seras-tu la maistresse?
A qui donneras-tu de ces baisers ardents
Qui portent le feu jusqu'en l'âme?
Sur les lèvres de qui marqueras-tu tes dents,
Dans les doux transports de ta flamme?
Toi, dont elle trahit indignement l'amour,
Tiens ferme, et de ton cœur bannis-la sans retour.

Dans son *Recueil de diverses pièces en prose et en vers* (Caen, 1671, in-12), Moisant de Brieux a donné une imitation abrégée de la fin du *Carmen nuptiale* (n° LXII). Je suis d'autant plus disposé à la transcrire ici, qu'il a eu la hardiesse de reproduire avec assez d'exactitude quatre vers, dont, pour ma part, j'ai cru devoir modifier la pensée :

LE MARIAGE, SONNET TIRÉ DE CATULLE :

Tu me dis qu'une fille est une belle fleur,
A qui, dans nos jardins, Zéphyre rend hommage,
Que l'Aurore chérit, que personne n'outrage,
Et qui, hors de ces lieux, perd sa vive fraischeur.

Moi, je dis qu'une fille a mesme heur et malheur,
Que la vigne qui, seule, est en butte à l'orage,
Et qui, jointe à l'ormeau par un beau mariage,
Brave l'effort des vents et reprend sa vigueur.

Pourquoi, belle Philis, demeurer obstinée
A mépriser les loix d'un heureux hyménée?
Tu n'as qu'un tiers au plus à ta virginité.

Ton père prétend l'autre, et l'autre est à ta mère,
Seule enfin contre deux que penserais-tu faire?
Car pour leur double droit, ils me l'ont tout quitté.

L'épigramme *Sur l'inconstance des femmes* (n° LXX) a été rendue, en 1784, par les vers suivants, signés *Le Bailly*:

Ma maîtresse a juré qu'elle n'aime que moi,
Que son cœur me préfère au reste de la terre.
L'amour même du Dieu qui porte le tonnerre,
Dit-elle, ne saurait me détacher de toi.

Mais, ô serment frivole! insensé qui s'y fonde!
Ce qu'une femme, hélas! promet à son amant,
Ne doit s'écrire que sur l'onde;
Autant en emporte le vent.

Ici je transcris des vers de Bussy-Rabutin, calqués sur le n° LXXXIII de Catulle:

En présence de son mari,
Climène me dit pis que pendre.
Ce maître fat en est ravi;
Son plaisir ne se peut comprendre:
Monsieur l'époux, vous êtes un grand sot.
Si Climène ne disoit mot,

Elle auroit de l'indifférence.
Dès qu'elle ne sauroit se résoudre au silence,
Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit,
Elle fait voir son feu par son dépit.

Je rapporterai également, du même auteur, le quatrain suivant, traduction du n° LXXXV :

J'aime et je hais. Vous êtes en suspens
Pour savoir d'où vient ce partage.
Je n'en sais rien ; mais je le sens,
Et c'est dont aujourd'hui j'enrage.

Dufour de la Crespelière est en général un fort médiocre traducteur. Ce qu'il a fait de mieux se rapporte au n° XCIV de notre poète :

Quoique tu fasses l'entendu,
César, je ne veux point te plaire ;
Sois noir ou blanc, je sois pendu,
Si tout cela m'importe guère.

Je ne devais pas négliger de donner un specimen des imitations que Mérard de Saint-Just a faites de diverses poésies de Catulle ; je transcris celle du n° CVIII :

Tu m'assures, belle Eugénie.
Que Phœbus cessera de ramener le jour,
Avant de voir la fin de ton amour,
Ton amour, le seul bien qui m'attache à la vie.
Ame de mes plaisirs, puisses-tu désormais,
Ah! puisses-tu tenir ce que tu me promets !

Que ma félicité te touche,
Fils de Vénus ; en vain tu n'es jamais prié.
Que le cœur d'Eugénie enfin soit de moitié
Dans les tendres serments que prononce sa bouche.

Ces citations suffisent pour faire apprécier ce que nous avons, en France, d'imitations isolées de Catulle, disséminées çà et là dans une foule de volumes de toutes les dates, jusques au commencement du XIX^e^ siècle, en y comprenant Dufour de la Crespelière. Il nous resterait à dire un mot des autres traductions rimées, dont le détail a été donné ci-dessus. Mais nous n'avons pu nous en procurer qu'un fort petit nombre ; d'ailleurs, un traducteur peut-il être un juge désintéressé et complètement impartial de ses devanciers ?

D'une part, nous nous trouvons donc réduit à passer ici sous silence quelques uns des noms que nous avons cités ; de l'autre, nous nous bornerons à reproduire les appréciations que la *Revue de Rouen* (1840) nous fournit, touchant Mollevaut, Paulinier et Ginguené.

« Mollevaut, lisons-nous dans ce recueil, a souvent de la grâce, de la fraîcheur ; mais il s'éloigne de son auteur avec une trop grande liberté. Il ou-

blie souvent de traduire pour paraphraser, et il n'est pas toujours heureux dans les substitutions et les écarts auxquels il se livre avec hardiesse. »

Au sujet de M. Paulinier, la *Revue* est sans miséricorde : « Le moyen, dit-elle, de prendre au sérieux des vers tels que ceux-ci.

« Catulle dit :

Pædicabo ego vos et irrumabo,
Aureli pathice, et cinædo Furi :
Qui me ex versiculis meis putatis,
Quod sint molliculi, parùm pudicum...

Effrontés libertins qui faites les Catons,
Gare ! je vous ferai bientôt baisser vos tons !
Si vous ne mettez fin à vos criailleries
Contre mes petits vers, je vais, pour vous punir,
Vous cribler, sans pitié, d'amères railleries !
Eh quoi ! vous vous croiriez en droit de me honnir,
A cause de ces vers quelque peu gais peut-être.....

» Voilà comme Catulle est travesti depuis le commencement jusqu'à la fin... »

Pour ce qui concerne Ginguené, voici l'opinion émise dans la *Revue* : « Regardant la fidélité comme le premier mérite du traducteur, il a rendu le sens de Catulle avec une exactitude scrupuleuse ; mais l'élégance, les grâces, la précision des vers de

l'auteur latin ne se retrouvent plus dans la traduction, qui se borne, d'ailleurs, aux noces de Thétis et de Pélée. »

Je retrouve, dans le cours de M. Vaultier, un extrait de la traduction de Ginguené ; je crois devoir le reproduire, à titre de complément du jugement qui précède :

Les dieux à peine assis, — de mets nombreux couvertes,
Les tables aussitôt devant eux sont offertes,
Tandis qu'au triple accord de gestes chancelants
Les Parques commençaient de véridiques chants.
Leur corps tremble, vêtu d'une blanche tunique,
Où serpente en festons la chaîne fatidique ;
La pourpre en teint les bords, et sur leur front, tressé,
Flotte un long voile blanc, de roses nuancé.
D'un travail éternel leurs mains sont occupées ;
A leurs quenouilles d'or, de laine enveloppées,
La gauche sert d'appui ; la droite, entre ses doigts,
Tantôt forme le fil, qu'elle en tire avec choix,
Tantôt à rangs pressés conduit le fil ductile
Sur le léger fuseau que tourne un pouce agile.
Leurs dents mordent la trame en l'épurant toujours.
Si d'importuns flocons en hérissent le cours,
Leur bouche les enlève, et la laine arrachée
Couvre de son duvet leur lèvre desséchée.
Dans l'osier, à leurs pieds, sont de blanches toisons.
Sans quitter leurs travaux, en prophétiques sons,
Ainsi leur voix s'élève, et les races futures
Ne pourront de leur chant démentir les augures :

« O toi, noble soutien, honneur de ton pays,
Toi, grand par tes vertus, et plus grand par ton fils,
Des prophétiques sœurs, au jour de l'hyménée,
Entends l'oracle; et vous, que suit la destinée,
Filez pour ces époux, filez, divins fuseaux !

» Vesper brille pour toi; cher aux époux nouveaux,
Il amène avec lui ton épouse adorée,
Qui va, d'un cœur docile, à ton amour livrée,
Pressant ton cou nerveux de ses bras caressants,
Enivrer ton sommeil de plaisirs renaissants.
Nulle maison jamais ne vit d'amours plus belles;
Nul amour ne joignit deux amants plus fidèles,
Que l'aimable Thétis, que son jeune héros.
Filez pour ces époux, filez, divins fuseaux !

» C'est de vous que naîtra cet Achille intrépide,
A l'indomptable cœur, au pied ferme et rapide,
Qui ne fuira jamais dans le choc des combats,
Et du cerf, dans ses jeux, devancera les pas [1].

» Nul héros ne pourra l'égaler à la guerre,
Quand le sang des Troyens arrosera la terre,
Quand, après les lenteurs d'un siège meurtrier,
Du parjure Pélops le troisième héritier

[1] Voici, comme objet de comparaison, un des meilleurs passages de la traduction de Mollevaut :

Le voilà, cet enfant de céleste origine.
L'ennemi ne connaît que sa mâle poitrine;
Il foule aux pieds la peur, renverse ses rivaux,
Et toujours triomphant, et toujours intrépide,
Dans sa course de feu dompte le daim rapide.
Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

Dévastera leurs murs défendus dix années ;
Filez, divins fuseaux, ces hautes destinées !

» Au bûcher de leurs fils, par son bras abattus,
Les mères avoûront ses exploits, ses vertus,
Livrant leurs cheveux blancs aux flammes dévorantes,
Et meurtrissant leur sein de leurs mains défaillantes.
Comme l'agriculteur, aux jours brûlants d'été,
Abat les blonds épis, sous son glaive irrité,
Tomberont des Troyens les races moissonnées.
Filez, divins fuseaux, ces hautes destinées !

» Au rapide Hellespont mêlant au loin ses flots,
Le Scamandre dira les vertus du héros,
Par des monceaux de morts quand ses eaux resserrées
Se gonfleront, de sang tièdes et colorées.
Elle aussi les dira, par son funeste sort,
Cette jeune victime envoyée à la mort,
Dont le corps délicat assouvira la flamme
Du bûcher élevé sous les murs de Pergame,
Aux yeux des Grecs lassés de dix ans de travaux.
Filez ces hauts destins, filez, divins fuseaux !

» Car sitôt qu'ils auront maîtrisé la fortune
Et brisé les remparts que cimenta Neptune,
De son sang Polyxène arrosant un tombeau,
Ainsi que sur l'autel expire un jeune agneau,
Sentira se glacer ses membres immobiles,
Et son corps défaillir sur ses genoux débiles.
Mais vous, maîtres du Sort, pour des destins si beaux,
Tournez rapidement, tournez, divins fuseaux !

» Venez donc, unissez votre amour, votre ivresse ;
Jeune amant, dans tes bras reçois une déesse ;
Jeune épouse, il t'attend, de désirs enflammé.
Ta nourrice, demain, du fil accoutumé,

Sur ton cou vainement essaira la mesure,
Et ta mère pour toi ne craindra point l'injure
D'un lit désert privé de rejetons nouveaux.
Tournez rapidement, tournez, divins fuseaux !

J'ai dit plus haut que pour ce même poème (les noces de Thétis et de Pélée), ou du moins pour sa partie principale, j'avais, en empruntant la traduction de N. Leroy, fait subir à ses vers de nombreuses modifications. Il était indispensable de mettre le lecteur à portée d'apprécier par lui-même l'inopportunité ou l'à-propos de ce procédé. Aussi, pour faciliter la comparaison entre le texte original et le texte remanié, produirai-je ici un fragment de celui-là.

L'extrait suivant est le commencement du poème :

Du haut du Pélion de vieux pins descendus,
Et nouveaux Alcyons sur les mers suspendus,
Visitèrent jadis les rivages du Phase.
C'était sous Æétès ; quand la fleur du Gymnase,
L'élite de la Grèce et le rempart d'Argos,
Briguait la toison d'or que recélait Colchos,
Et, pour la conquérir, sillonnant l'onde amère,
Fouettait l'azur des flots de sa rame légère.
La déesse des arts, Minerve, de ses mains,
Avait, en ais courbés assemblant ces vieux pins,

Formé le char flottant qu'avec l'amant de Flore
Amphytrite reçut dans son sein vierge encore.
La proue avait creusé de son premier sillon
L'onde qui blanchissait sous l'agile aviron,
Quand, sur les flots blanchis, l'essaim des Néréides
S'élance, et, sur les mâts fixant des yeux avides,
Témoigne à ce prodige un long étonnement.
Ce fut le premier jour, ce fut le seul moment
Où, goûtant des faveurs aux mortels inconnues,
Des mortels purent voir des nymphes demi-nues.
Ce fut aussi, dit-on, et l'instant et le jour
Où Thétis à Pélée inspira tant d'amour,
Où Thétis d'un mortel agréant l'hyménée,
Le père de Thétis unit leur destinée.

Salut, héros, venus en de plus heureux temps,
Race des dieux, et vous, leur mère! De mes chants
Vos noms viendront souvent rehausser l'harmonie,
Et le tien, avant tous, fils de la Thessalie,
O Pélée! ô sa gloire, à qui le roi des dieux
Ne permit qu'à regret de former ces beaux nœuds!
Toi que du dieu des mers la céleste famille
Admit à partager la couche de sa fille,
Toi, cher à l'Océan dont les humides bras
Pressent de leurs contours les terrestres états.

Ils ont brillé ces jours comptés par l'espérance,
Les temps sont accomplis; c'est un concours immense:
Aux portes du palais, sous le toit des époux,
La Thessalie entière est assemblée, et tous
Et partout répandus en de joyeuses bandes,
D'un visage riant présentaient leurs offrandes.
Scyros, Tempé, Cranon, Larisse sont déserts,
De milliers d'habitants les chemins sont couverts,

A Pharsale on accourt, la Grèce est à Pharsale.
Mais au travail des champs allégresse fatale !
Sur le cou des taureaux le joug n'est plus empreint,
La vigne rampe et meurt sous l'herbe qui l'étreint,
Le fer laborieux qui tourmentait la terre
Languit ; de l'élagueur le ciseau solitaire
Demeure inoccupé près de trop longs rameaux,
Et les socs tout rouillés accusent le repos.

Du palais cependant les vastes draperies
De plis d'or et d'argent couvrent les galeries ;
L'ivoire sur les lits se dessine en festons,
Les buffets sont chargés de précieux flacons,
Et partout le plaisir, la pompe et la richesse.
Au milieu du palais où règne la déesse
Le trône nuptial, sur l'ivoire élevé,
Dans des voiles de pourpre a son dais captivé ;
Des héros du vieux âge on y voit les figures,
Et l'art y retraça leurs nobles aventures.....

Ce tribut de citations payé à l'œuvre de celui des traducteurs de Catulle à qui je dois d'avoir pu combler sans effort un des vides principaux restés dans le cahier de mes traductions, — je reviens à vous, vieux amis, qui avez survécu à tant d'autres.....

Quel qu'il soit, recevez ce souvenir d'un autre âge, et, s'il a peu de valeur par lui-même, puisse-

t-il du moins vous être agréable comme expression et comme rappel des sentiments affectueux qui nous unirent pendant les meilleures années de notre existence.

CATULLE.

TEXTE ET TRADUCTION.

CATULLI OPERA OMNIA.

I.

AD CORNELIUM NEPOTEM.

Quoi dono lepidum novum libellum
Aridâ modò pumice expolitum?
Corneli, tibi : namque tu solebas
Meas esse aliquid putare nugas,
Jam tùm, quùm ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis,
Doctis, Juppiter! et laboriosis.
Quare habe tibi quidquid hoc libelli, et
Qualecumque; quod, ô patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne sæclo!

POÉSIES COMPLÈTES DE CATULLE.

I.

A CORNELIUS NEPOS.

A qui donner ce livre, où brillent l'élégance,
Le fin poli, le goût le plus parfait?
A toi, Cornelius, dont la tendre indulgence
Sut, en mes vers, découvrir quelque attrait.
Déjà tu les aimais, quand ta plume savante,
Scrutant les faits jusqu'alors peu connus,
S'imposait hardiment la tâche si pesante
De débrouiller les temps qui ne sont plus.
Donc quels que soient ces vers, accepte-s-en l'hommage...
Et, protégés par sa célébrité,
Toi, Muse, dont je sens le fécond patronage,
Fais-les passer à la postérité!

II.

AD PASSEREM LESBIÆ.

Passer, deliciæ meæ puellæ,
Qutcum ludere, quem in sinu tenere,
Quoi primum digitum dare adpetenti
Et acres solet incitare morsus,
Cum desiderio meo nitenti
Carum nescio quid lubet jocari,
Ut solatiolum sui doloris;
Credo, ut tam gravis acquiescat ardor,
Tecum ludere, sicut ipsa, possem,
Et tristes animi levare curas !
Tam gratum mihi, quàm ferunt puellæ
Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam soluit diù ligatam.

II.

AU MOINEAU DE LESBIE.

Heureux moineau, délices de Lesbie,
Toi qu'en jouant elle cache en son sein,
Et dont, comblant tes vœux, d'un doigt leste et mutin,
L'âpre morsure elle défie,
Quand, par ce folâtre plaisir,
Elle croit conjurer le tourment du désir..., —
Ivre d'amour, que ne puis-je, comme elle,
Dans le feu qui brûle mes sens,
Prendre avec toi le même passe-temps,
Pour calmer de mon cœur la torture cruelle!
Je n'aurais pas moins de bonheur
Qu'Atalante autrefois (l'histoire ainsi l'assure),
Alors qu'Hippoménès, par la ruse vainqueur,
Put enfin délier sa pudique ceinture.

III.

LUCTUS IN MORTE PASSERIS.

Lugete, ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantùm est hominum venustiorum;
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer deliciæ meæ puellæ,
Quem plus illa oculis suis amabat.
Nam mellitus erat, suamque nôrat
Ipsam tam benè, quàm puella matrem;
Nec sese à gremio illius movebat;
Sed circumsiliens modò hùc, modò illùc,
Ad solam dominam usquè pipilabat:
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illùc, undè negant redire quemquam.
At vobis malè sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis,
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum malè! ô miselle passer!
Tuâ nunc operâ meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

III.

SUR LA MORT DU MOINEAU.

Grâces, pleurez ; pleurez, amours, et vous,
Jeunes amants, riches de sympathie,
Pleurez !...La mort a couché sous ses coups
Le passereau, délices de Lesbie.

Heureux objet d'un amour sans égal,
Par sa douceur il avait su lui plaire ;
Il reposait sur son sein virginal ;
Jamais enfant ne connut mieux sa mère.

A droite, à gauche, il venait voltiger,
Sollicitant le don d'une caresse,
Et gazouillant son cri tendre et léger,
Tribut d'amour gardé pour sa maîtresse.

Et maintenant, loin de l'éclat du jour,
Voilà qu'il erre aux demeures funèbres,
D'où le destin interdit le retour.
Soyez maudit, empire des ténèbres !

Vous dévorez, hélas ! toute beauté ;
Vous avez pris le moineau plein de charmes.
Soyez maudit !... Par votre cruauté,
Deux jolis yeux rougissent dans les larmes.

IV.

PHASELI LAUS ET DEDICATIO.

Phaselus ille, quem videtis, hospites,
Ait fuisse navium celerrimus,
Neque ullius natantis impetum trabis
Nequisse præterire, sive palmulis
Opus foret volare, sive linteo.
Et hoc negat minacis Hadriatici
Negare littus, insulasve Cycladas,
Rhodumve nobilem, horridamve Thraciam,
Propontida, trucemve Ponticum sinum,
Ubi iste, post phaselus, anteà fuit
Comata sylva. Nam Cytorio in jugo
Loquente sæpe sibilum edidit comâ.
Amastri Pontica, et Cytore buxifer,
Tibi hæc fuisse et esse cognitissima
Ait phaselus; ultimâ ex origine
Tuo stetisse dicit in cacumine,
Tuo imbuisse palmulas in æquore;

IV.

ÉLOGE ET DÉDICACE DE SON NAVIRE.

Ce navire au galbe élancé
Le plus prompt de tous se proclame.
Dans sa course, jamais il ne fut devancé,
A la voile ou bien à la rame.

C'est à vous de le publier,
Adriatique, Propontide,
Menaçant Archipel, Pont inhospitalier,
Noble Rhodes, Thrace perfide;

Vous, qui l'entendîtes long-temps,
Sur vos monts, forêt verdoyante,
De ses rameaux froissés mêler les sifflements
Au grondement de la tourmente.

Il vous prend à témoins encor,
Vous, Cytore, et vous, Amastrie,
Qui le vîtes naguère, en son premier essor,
Des flots affronter la furie.

Et indè tot per impotentia freta
Herum tulisse, læva, sive dextera
Vocaret aura, sive utrumque Juppiter
Simul secundus incidisset in pedem ;
Neque ulla vota littoralibus diis
Sibi esse facta, quùm veniret à mari
Novissimo hunc ad usque limpidum lacum.
Sed hæc priùs fuêre ; nunc reconditâ
Senet quiete, seque dedicat tibi,
Gemelle Castor, et gemelle Castoris [1].

[1] Les vers dont se compose la pièce ci-dessus sont des iambes purs, c'est-à-dire en pieds de deux syllabes, dont la première est brève et la seconde est longue. On leur reconnaît *le mérite* de la difficulté vaincue.

C'est de ce rivage orageux,
Que, loin des monts qui l'ont fait naître,
Par tant de mers, jouet des vents capricieux,
Enfin il ramena son maître.

Avant d'aborder ce lac bleu,
Terme de périlleux voyages,
Il ne fut consacré jamais par aucun vœu
Aux dieux protecteurs des rivages.

Maintenant qu'il repose au port,
Dans un calme sans perfidie,
A vous, nobles jumeaux, à vous, Pollux, Castor,
A vous ensemble il se dédie [1].

[1] Cette pièce, rarement traduite en vers français, a servi de texte à de nombreuses parodies latines. (Voir au 2e vol. de la traduction de Noel.)

V.

AD LESBIAM.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.
Soles occidere et redire possunt;
Nobis, quum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein secunda centum;
Deinde usque altera mille, deinde centum :
Dein, quum millia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
Aut ne quis malus invidere possit [1],
Quum tantùm sciat esse basiorum.

[1] Chez les anciens, le regard de l'envieux était réputé malfaisant; mais on croyait qu'il ne pouvait nuire aux choses dont le nombre était ignoré.

V.

A LESBIE.

Lesbie, ouvrons nos cœurs à l'amoureuse ivresse;
Aimons, vivons pour nous aimer,
Et laissons l'austère vieillesse,
Par impuissance déclamer.

Le soleil, tour-à-tour, peut mourir et renaître;
Mais lorsque le jour qui nous luit
Vient une fois à disparaître,
Pour nous c'est l'éternelle nuit.

Cueillons donc le présent. A l'amant qui t'adore
Donne cent baisers, puis deux cents;
Puis mille, puis deux mille encore;
Puis d'autres toujours renaissants.

Puis ces brûlants baisers, ineffable ambroisie,
Empressons-nous de les mêler.
Malheur, si, pour l'œil de l'envie,
Leur nombre allait se dévoiler!

VI.

AD FLAVIUM.

Flavi, delicias tuas Catullo,
Nt sint inlepidæ, atque inelegantes,
Velles dicere, nec tacere posses.
Verùm nescio quid febriculosi
Scorti diligis; hoc pudet fateri.
Nam te non viduas jacere noctes,
Nequicquam tacitum cubile clamat,
Sertis ac Syrio fragrans olivo :
Pulvinusque, peræque, et htc et illtc
Attritus, tremulique quassa lecti
Argutatio, inambulatioque.
Nam mt prævalet ista nil tacere.
Cur nunc tam latera exfututa pandas,
Nt tu quid facias ineptiarum ?
Quare, quicquid habes boni malique
Dic nobis; volo te ac tuos amores
Ad cœlum lepido vocare versu.

VI.

A FLAVIUS.

O Flavius, si tes galants exploits
Honoraient et ton goût et ta délicatesse,
Fier et satisfait de ton choix,
Tu ne cacherais pas le nom de ta maîtresse.
Quelque coquette au teint fièvreux
T'aura soumis au doux servage:
Voilà l'obstacle à tes aveux.
De tes nuits garde-toi d'accuser le veuvage:
Ce désordre, ces fleurs, ces parfums exhalés,
Ces coussins récemment foulés,
Les vifs frémissements de ta couche indiscrète,
Tes yeux battus, ton allure défaite,
Démentant, malgré toi, tes airs mystérieux,
Proclament tes excès de nocturne prouesse.
Allons, dis ton secret: mes vers de ta maîtresse
Iront porter le nom jusques aux cieux.

VII.

AD LESBIAM.

Quæris quot mihi basiationes
Tuæ, Lesbia, sint satis superque?
Quàm magnus numerus Libyssæ arenæ
Laserpiciferis jacet Cyrenis,
Oraclum Jovis inter æstuosi,
Et Batti veteris sacrum sepulcrum [1];
Aut quàm sidera multa, quùm tacet nox,
Furtivos hominum vident amores:
Tam te basia multa basiare
Vesano satis et super Catullo est;
Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua.

[1] Cyrène, maintenant simple village, était la métropole de la Lybie Pentapole. Battus passait pour son fondateur. Le temple de Jupiter Ammon était dans la grande oasis, située au milieu des sables.

VII.

A LESBIE.

Tu demandes combien, pour répondre à mes vœux,
O Lesbie, il me faut de baisers amoureux?

Autant que l'on découvre, aux déserts de Cyrène,
Du saint tombeau du vieux Battus,
Au temple de l'amant d'Alcmène,
De grains sableux, par l'aquilon battus;

Autant que, par la nuit au langoureux silence,
Les astres, complétant leur cours,
Peuvent, dans leur trajet immense,
Voir ici-bas de furtives amours.

Oui, voilà ce qu'il faut à ma tendre furie :
Des baisers sans fin renaissants,
Qui déroutent l'œil de l'envie
Et des rivaux les charmes malfaisants.

VIII.

AD SEIPSUM.

Miser Catulle, desinas ineptire,
Et quod vides perisse, perditum ducas.
Fulsêre quondam candidi tibi soles,
Quùm ventitabas, quò puella ducebat
Amata nobis, quantum amabitur nulla :
Ibi illa multa tam jocosa fiebant,
Quæ tu volebas, nec puella nolebat.
Fulsêre verè candidi tibi soles.

Nunc jam illa non volt, tu quoque impotens noli;
Nec quæ fugit, sectare, nec miser vive;
Sed obstinatâ mente perfer, obdura.
Vale, puella, jam Catullus obdurat;
Nec te requiret, nec rogabit invitam.
At tu dolebis, quùm rogaberis nulla,

VIII.

A LUI-MÊME.

Infortuné Catulle, abjure ta folie !
Crois-le : ce que tu perds est perdu pour toujours.
Ils ont brillé, pour toi, les heureux jours,
Alors que, répondant à l'appel de Lesbie,
Tu partageais ces ébats, ces doux jeux,
Pour toi, qui l'aimais tant, jouissance si chère,
Et qu'elle témoignait ne pas trop lui déplaire.
Ils ont brillé, pour toi, les jours heureux !
Maintenant qu'elle est infidèle,
A ses dédains oppose la froideur.
Elle te fuit : ne vas pas après elle;
Donne ce gage à ton bonheur.
Tiens ferme, et, sans retour, bannis-la de ton cœur.
Adieu, trop volage Lesbie;
Catulle pour toujours oublie
Tes charmes, tes baisers trompeurs;
Il ne cherchera point, malgré toi, tes faveurs.
Mais toi, de tous abandonnée,

Scelesta, nocte. Quæ tibi manet vita ?
Quis nunc te adibit? Quoi videberis bella ?
Quem nunc amabis? Cujus esse diceris ?
Quem basiabis? Quoi labella mordebis [1] ?
At tu, Catulle, obstinatus obdura.

[1] Voici comment Baïf a paraphrasé ce vers :

Pauvrette, à qui dois-tu la barbe tordre?
Qui dois-tu caresser?
A qui dois-tu les lèvres molles mordre,
A qui les yeux sucer?
Et qui sa dame,
Et qui son âme,
Et qui sa mie,
Et qui sa vie,
Te surnommant, voudra plus t'embrasser ?

Tu formeras d'inutiles regrets.
Quelle sera ta destinée?
Qui te consolera dans tes ennuis secrets?
Qui pourra te croire fidèle?
A quels yeux paraîtras-tu belle?
Qui voudra partager tes feux?
Et sur quelle bouche brûlante,
De tes baisers voluptueux
Laisseras-tu l'empreinte ardente?—
Et toi, Catulle, abjurant ton amour,
Tiens ferme, et de ton cœur bannis-la sans retour [1].

[1] Il existe de nombreuses imitations de cette pièce. J'ai emprunté quelques vers à celles de Regnier-Desmarais et de Rigoley de Juvigny.

IX.

AD VERANIUM [1].

Verani, omnibus è meis amicis
Antistans mihi millibus trecentis,
Venistine domum ad tuos Penates,
Fratresque unanimos, anumque matrem?
Venisti. O mihi nuncii beati!
Visam te incolumem, audiamque Hiberûm
Narrantem loca, facta, nationes,
Ut mos est tuus; applicansque collum
Jucundum, os, oculosque suaviabor.
O, quantùm est hominum beatiorum,
Quid me lætius est, beatiusve?

[1] Ce Véranius pourrait être celui dont l'éloquence est signalée comme ambitieuse et asiatique, dans une lettre d'Auguste à Tibère.

IX.

A VÉRANIUS.

Véranius, ô toi, parmi tous mes amis,
Dont l'amitié m'est la plus chère,
Tu revois donc enfin tes foyers réjouis,
Tes frères et ta vieille mère!

Oh! joyeuse nouvelle! à l'abri des revers,
(Désormais, je pourrai le croire!)
Tu me peindras l'Espagne et ses peuples divers,
Et ses villes, et son histoire.

Je cours entre tes bras : oh! sainte volupté!
Ma bouche va presser la tienne.
Des plus heureux mortels, non, la félicité
Ne pourrait égaler la mienne.

X.

DE VARI SCORTO.

Varus me meus ad suos amores
Visum duxerat è foro otiosum,
Scortillum, ut mihi tum repentè visum est,
Non sanè inlepidum, nec invenustum.
Hùc ut venimus, incidêre nobis
Sermones varii : in quibus, quid esset
Jam Bithynia, quomodo se haberet,
Et quonam mihi profuisset ære?
Respondi, id quod erat, nihil neque ipsis
Nec prætoribus esse, nec cohorti,
Cur quisquam caput unctius referret :
Præsertim quibus esset inrumator
Prætor, nec faceret pili cohortem.
— At certè tamen, inquiunt, quod illîc
Natum dicitur esse, comparasti
Ad lecticam homines. — Ego, ut puellæ
Unum me facerem beatiorum :
Non, inquam, mihi tam fuit malignè,

X.

CHEZ LA MAITRESSE DE VARUS.

Je flânais au Forum, lorsque Varus survient;
Il me conduit chez sa maîtresse,
Qui, du premier coup d'œil, pour elle me prévient,
Par sa grâce et sa gentillesse.
La conversation effleure maints sujets;
On parle de la Bithynie :
Qu'est-ce que ce pays! qu'y fait-on? quels projets?
Reviens-je la bourse garnie?—
« Oh! non, en vérité, répondis-je; d'honneur,
» Nul de nous ne se félicite
» Du plus léger profit : avec notre prêteur,
» Il n'est que regrets pour sa suite.—
» Cependant les porteurs auxquels est le renom
» Nous viennent de cette frontière;
» Avec vous il en est arrivé, prétend-on,
» Quelques uns pour votre litière. —
» Oh! sans doute, le sort, en cette extrémité,
» Ne m'a pas été si contraire,

Ut, provincia quòd mala incidisset,
Non possem octo homines parare rectos.
At mi nullus erat, neque hìc, neque illìc,
Fractum qui veteris pedem grabati
In collo sibi conlocare posset.
Hìc illa, ut decuit cinædiorem,
Quæso, inquit, mihi, mi Catulle, paulùm
Istos commoda; nam volo ad Serapin
Deferri. — Mane, inquii puellæ:
Istud quod modò dixeram me habere,
Fugit me ratio. Meus sodalis
Cinna est Caïus, is sibi paravit.
Verum, utrùm illius, an mei, quid ad me?
Utor tam benè, quàm mihi parârim.
Sed tu insulsa malè et molesta vivis,
Per quam non licet esse negligentem.

» Que je ne pusse enfin, du moins de ce côté,
» Complètement me satisfaire. » —
Voilà, pour me donner un vernis de bonheur,
Ma réponse plus qu'indiscrète;
Car je ne possédais pas même un seul porteur
Apte à lever une couchette.
Mais la belle aussitôt, avec un doux souris,
Ajoute sans plus de scrupule :
« Demain, je dois aller au temple d'Osiris,
» Prêtez-moi vos hommes, Catulle. » —
« Un instant... J'oubliais... Quel conte ai-je donné !
» Hélas ! il faut que je le dise :
» C'est mon ami Cinna qui nous a ramené
» Cette enviable marchandise.
» Soit lui, pourtant, soit moi, qu'importe, en pareil cas?
» Je n'y vois nulle différence;
» Mais c'est bien mal à vous de ne permettre pas
» Aux gens la moindre inadvertance. »

XI.

AD FURIUM ET AURELIUM.

Furi et Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrârit Indos,
Littus ut longè resonante Eoâ
Tunditur undâ,

Sive in Hircanos, Arabasque molles,
Seu Sacas, sagittiferosque Parthos,
Sive quà septemgeminus colorat
Æquora Nilus;

Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris visens monumenta magni;
Gallicum Rhenum, horribilesque ultimosque Britannos:

XI.

A SES AMIS FURIUS ET AURÉLIUS.

Compagnons d'un ami que le chagrin dévore,
Soit qu'il aille cacher son amoureux tourment
Aux lieux où l'Inde entend les ondes de l'aurore
Battre son rivage écumant;

Soit qu'il brave les feux de la molle Arabie,
Et du Parthe indompté le perfide carquois,
Et le Nil colorant les flots de la Lybie,
Qu'enflent sept urnes à la fois;

Soit que de l'Apennin, où grondent les orages,
Chez les Gaulois courbés sous le joug des Césars,
Au bout de l'univers, chez les Bretons sauvages,
Il ose affronter les hasards;

Omnia hæc, quæcumque feret voluntas
Cœlitum, tentare simul parati,
Pauca nuntiate meæ puellæ
Non bona dicta :

Cum suis vivat valeatque mœchis,
Quos simul complexa tenet trecentos,
Nullum amans verè, sed identidem omnium
Ilia rumpens [1].

Nec meum respectet, ut antè, amorem,
Qui illius culpâ cecidit, velut prati
Ultimi flos, prætereunte postquàm
Tactus aratro est.

[1] Dans le poëme de *la Pucelle*, Voltaire, pour exprimer une pensée analogue, a dit *se casser les reins*.

Oui, dans son dévoûment, votre amitié modèle
Avec moi serait prête à braver ces travaux...
Organes de ma haine, à l'amie infidèle
Reportez seulement ces mots :

Que vingt adorateurs punissent son parjure ;
A leurs fougueux transports se livrant nuit et jour,
Qu'elle use leur fureur, et dompte sa luxure,
Sans connaître l'amour !

L'amour ! seul j'ai senti son bonheur et sa peine ;
Mais son crime l'éteint dans mon cœur déchiré,
Comme le tendre lys, sur le bord de la plaine,
Du soc qui passe est effleuré [1].

[1] Cette traduction est de C.-L. Mollevaut, moins la quatrième strophe qui a été changée.

XII.

IN ASINIUM.

Marrucine Asini, manu sinistrâ
Non bellè uteris in joco atque vino :
Tollis lintea negligentiorum.
Hoc salsum esse putas? Fugit te, inepte,
Quamvis sordida res, et invenusta est.
Non credis mihi? Crede Pollioni
Fratri, qui tua furta vel talento
Mutari velit : est enim leporum
Disertus puer et facetiarum.
Quare aut Hendecasyllabos trecentos
Expecta, aut mihi linteum remitte :
Quod me non movet æstimatione,
Verùm est Mnemosynon mei sodalis.
Nam sudaria Sætaba ex Iberis
Miserunt mihi muneri Fabullus
Et Veranius. Hæc amem necesse est,
Ut Veraniolum meum et Fabullum.

XII.

CONTRE ASINIUS.

De tes dix doigts tu fais mauvais usage,
Asinius; dans nos joyeux festins,
Quand tu le peux, tu voles tes voisins.
A ton avis, serait-ce un badinage?
Non, maître sot; c'est vil, c'est dégoûtant!
Douterais-tu? crois Pollion, ton frère :
Il voudrait, lui, bon et joyeux compère,
Pouvoir rayer ta honte argent comptant.
Oh! de mes vers tu subiras l'outrage,
Ou bien rends-moi ce que tu m'as soustrait :
C'est peu de chose, et chacun l'avoûrait;
Mais d'amitié c'est un doux témoignage.
Véranius et mon cher Fabullus
Me l'ont transmis du sol espagnol même.
J'y tiens autant qu'il est juste que j'aime
Et Fabullus et mon Véranius.

XIII.

AD FABULLUM.

Cœnabis benè, mi Fabulle, apud me,
Paucis, si tibi dt favent, diebus :
Si tecum attuleris bonam atque magnam
Cœnam, non sine candidâ puellâ,
Et vino, et sale, et omnibus cachinnis.
Hæc si, inquam, attuleris, venuste noster,
Cœnabis benè : nam tui Catulli
Plenus sacculus est aranearum [1].
Sed contra accipies meros amores,
Seu quid suavius elegantiusve est.
Nam unguentum dabo, quod meæ puellæ
Donârunt Veneres Cupidinesque :
Quod tu quum olfacies, deos rogabis
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

[1] Maynard a dit dans une épigramme aux Muses :

Et c'est pour vous avoir peignées
En demoiselles du Marais
Que mon coffre est plein d'araignées.

XIII.

A FABULLUS.

A bref délai, mon cher Fabulle,
Tu feras un souper exquis,
S'il te platt venir chez Catulle,
Muni de quelques mets choisis,
Sans oublier fille jolie,
Et mainte amphore de vieux vin,
Et tes bons mots et ta folie.
A ce prix, dis-je, le festin...;
Car il n'est plus, en ma cassette,
Rien que la toile d'Arachné;
Mais, en revanche, le poète,
Pour son écot, t'a destiné
Chansons d'amour, et, mieux encore,
Des plus purs parfums le plus doux,
Qui ferait honte à ceux de Flore,
Et que ma belle aime sur tous.
Quand son odeur enchanteresse
A toi se sera fait sentir,
Tu voudras, dans ta douce ivresse,
Etre tout nez pour en jouir.

XIV.

AD CALVUM LICINIUM.

Ni te plus oculis meis amarem,
Jucundissime Calve, munere isto
Odissem te odio Vatiniano.
Nam quid feci ego, quidve sum locutus,
Cur me tot malè perderes poetis ?
Isti dî mala multa dent clienti,
Qui tantum tibi misit impiorum!
Quòd si, ut suspicor, hoc novum ac repertum
Munus dat tibi Sulla litterator,
Non est mî malè, sed benè ac beatè,
Quòd non despereunt tui labores.
Dî magni! horribilem et sacrum libellum,
Quem tu scilicet ad tuum Catullum
Misti, continuò ut die periret
Saturnalibus, optimo dierum.
Non, non, hoc tibi, salse, sic abibit.
Nam, si luxerit, ad librariorum
Curram scrinia. Cœsios, Aquinios,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his suppliciis remunerabor.
Vos hinc interea, valete, abite,
Illuc, undè malum pedem tulistis,
Sæcli incommoda, pessimi poetæ!

XIV.

A CALVUS.

Si je n'aimais Calvus encor plus que moi-même,
Oh! je le haïrais d'une haine suprême,
Pour son fâcheux cadeau. Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit,
Pour subir de tels vers le supplice maudit?
Que les dieux, cher Calvus, frappent de leurs colères
Le client qui t'offrit ces stupides misères!
Que si, comme je crois, Sylla l'écrivassier
T'a fait l'insigne honneur de ce fatras grossier,
Reçois mes compliments : la noble récompense,
Pour l'octroi précieux de ta mâle éloquence!
Et voilà, dieux puissants, l'affreux, l'horrible don
Que tu m'as envoyé, pour que ce lourd poison
M'occit à petit feu, le jour des Saturnales,
Le plus beau de l'année! Avec armes égales
Je réglerai le prix d'un aussi mauvais tour;
Tu me le paieras cher. Sitôt qu'il fera jour,
Je cours au magasin de chacun des libraires :
Cœsius, Suffénus, tous rebuts littéraires,
Je les prends; c'est pour toi.—Vous, vers empoisonnés,
Peste de notre temps, allez d'où vous venez.

XV.

AD AURELIUM.

Commendo tibi me ac meos amores,
Aureli : veniam peto pudentem,
Ut, si quicquam animo tuo cupisti,
Quod castum expeteres et integellum,
Conserves puerum mihi pudicè,
Non dico à populo ; nihil veremur
Istos, qui in plateâ modò huc, modò illuc,
In re prætereunt suâ occupati :
Verùm à te metuo, tuoque pene,
Infesto pueris bonis, malisque :
Quem tu, quà lubet, ut lubet, moveto
Quantùm vis, ubi erit foris paratum :
Hunc unum excipio, ut puto, pudenter.
Quòd si te mala mens, furorque vecors
In tantam impulerit, sceleste, culpam,
Ut nostrum insidiis caput lacessas :
Ah! tum te miserum, malique fati,
Quem attractis pedibus, patente portâ,
Percurrent raphanique mugilesque.

XV.

A AURÉLIUS.

Ce cher enfant, je te le recommande,
Aurélius. Si quelquefois ton cœur
A pu subir la loi de la pudeur,
En toute grâce, oh ! je te le demande,
Conserve-lui sa fleur de pureté.
Je ne crains rien de la foule affairée,
Toujours courant et de gain altérée :
Non ; mais j'ai peur de ta lubricité,
Hostile à tout et surtout à l'enfance.
Satisfais-la, comme tu l'entendras,
Où tu voudras et tant que tu pourras.
Seul je l'excepte. Est-ce trop d'exigence ?
Que si jamais, éternel suborneur,
Des passions le funeste délire,
L'instinct du mal finissent par t'induire
A me dresser des pièges, ô malheur !
Malheur à toi ! Par justes représailles,
Les pieds liés, malgré tes vains efforts,
Tu sentiras les mulets, les raiforts,
Te déchirer jusqu'au fond des entrailles.

XVI.

AD AURELIUM ET FURIUM.

Pædicabo ego vos et inrumabo,
Aureli pathice et cinæde Furi :
Qui me ex versiculis meis putatis,
Quòd sint molliculi, parùm pudicum ;
Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum : versiculos nihil necesse est,
Qui tum denique habent salem ac leporem,
Si sunt molliculi ac parùm pudici,
Et, quod pruriat, incitare possunt,
Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos.
Vos, quòd millia multa basiorum
Legistis, malè me marem putatis :
Si qui fortè mearum ineptiarum
Lectores eritis, manusque vestras
Non horrebitis admovere nobis,
Pædicabo ego vos et inrumabo.

XVI.

A AURÉLIUS ET FURIUS.

Vous en aurez par devant, par derrière,
Vauriens tarés de la pire manière.
Quoi ! de mes vers la sémillante ardeur
Vous fait juger que je suis sans pudeur !
Certe, au poète il faut de la décence ;
Aux vers, du moins, permettez la licence.
Oui ; leur attrait, c'est la leste gaîté,
C'est le prurit du désir, excité,
Non pas, sans doute, à l'ardente jeunesse,
Mais aux barbons, dont la longue prouesse
A détraqué les reins endoloris.
Ah ! pour avoir à ma muse surpris
Mille baisers et mille autres encore,
Votre vertu de ses dédains m'honore !
Soit ; de mes vers faites-vous les censeurs ;
Mais si jamais vous attaquez mes mœurs,
Vauriens tarés de la pire manière,
Vous en aurez par devant par derrière.

XVII.

AD COLONIAM.

O Colonia, quæ cupis ponte ludere longo,
Et salire paratum habes; sed vereris inepta
Crura ponticuli adsulitantis, inredivivus
Ne supinus eat, cavâque in palude recumbat:
Sic tibi bonus ex tuâ pons libidine fiat,
In quo vel Salisubsulis sacra suscipiantur;
Munus hoc mihi maximi da, Colonia, risûs:
Quemdam municipem meum de tuo volo ponte
Ire præcipitem in lutum per caputque pedesque;
Verùm totius ut lacûs putidæque paludis
Lividissima, maximèque est profunda vorago.
Insulsissimus est homo, nec sapit pueri instar
Bimuli, tremulâ patris dormientis in ulnâ.
Quoi quùm sit viridissimo nupta flore puella,
Et puella tenellulo delicatior hœdo,
Asservanda nigerrimis diligentius uvis:

XVII.

A LA VILLE DE COLONIA.

Souvent, Colonia, tu te fais une joie
De danser sur ton pont ; mais il est chancelant,
Et tu crains, à bon droit, qu'un jour, en s'écroulant,
Au fond de ton marais sa base ne l'envoie.
Eh bien ! qu'il s'affermisse au gré de ton désir ;
Qu'il prenne incontinent assez de résistance,
Même des Saliens pour supporter la danse,
Si tu veux m'octroyer un risible plaisir.
Il s'agit de lancer, la tête la première,
Un de tes habitants, du sommet de ce pont,
Au point le plus boueux, comme le plus profond,
Que pourra te fournir la sale fondrière.
C'est un maître nigaud ; il n'a pas plus de sens
Que l'enfant de deux mois, que dorlote son père,
Pour l'endormir. Epoux, sottement débonnaire,
D'une beauté naïve à peine en son printemps,
Et plus tendre que n'est l'agneau qui vient de naître,
Mais qu'il faut mieux veiller que les raisins mûris,

Ludere hanc sinit, ut lubet, nec pili facit uni,
Nec se sublevat ex suâ parte : sed velut alnus
In fossâ Liguri jacet subpernata securi,
Tantumdem omnia sentiens, quàm si nulla sit usquam :
Talis iste meus stupor nil videt, nihil audit.
Ipse quis sit, utrùm sit, an non sit, id quoque nescit ;
Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
Si pote stolidum repentè excitare veternum,
Et supinum animum in gravi derelinquere cœno :
Ferream ut soleam tenaci in voragine mula.

XVIII.

AD HORTORUM DEUM.

Hunc lucum tibi dedico, consecroque, Priape,
Quà domus tua Lampsaci est, quàque sylva, Priape,
Nam te præcipuè in suis urbibus colit ora
Hellespontia, cæteris ostreosior oris.

Il la voit folâtrer, prodiguer ses souris,
Sans que le moindre trouble en lui puisse paraître.
On dirait un tronc mort que la hache a mis bas.
Impassible en tous points, rien ne le peut surprendre;
Mon lourdaud ne paraît rien voir ni rien entendre;
Qu'est-il ? existe-t-il ? C'est ce qu'il ne sait pas.
D'un bain au fond du lac qu'il ait donc la surprise :
Il y pourra noyer son engourdissement,
Et, comme le mulet fait de son ferrement,
Laisser dans le bourbier sa stupide sottise.

XVIII.

AU DIEU DES JARDINS.

Toi que de l'Hellespont la poissonneuse plage
D'un culte spécial a toujours honoré,
Priape, ce bosquet, par moi t'est consacré.
Du lieu saint de Lampsaque il t'offrira l'image.

XIX.

HORTORUM DEUS.

Hunc ego, juvenes, locum villulamque palustrem,
Tectam vimine junceo, caricisque maniplis,
Quercus arida, rusticâ conformata securi,
Nutrivi : magis et magis ut beata quotannis.
Hujus nam domini colunt me, deumque salutant,
Pauperis Tugurî pater, filiusque coloni,
Alter assiduâ colens diligentiâ, ut herba
Dumosa asperaque à meo sit remota sacello :
Alter parva ferens manu semper munera largâ.
Florido mihi ponitur picta vere corolla
Primitu, et tenerâ virens spica mollis aristâ,
Luteæ violæ mihi, luteumque papaver,
Pallentesque cucurbitæ, et suave olentia mala,
Uva pampineâ rubens educata sub umbrâ;
Sanguine hanc etiam mihi, sed tacebitis, aram
Barbatus linit hirculus, cornipesque capella.
Pro queis omnia honoribus hæc necesse Priapo
Præstare, et domini hortulum vineamque tueri.
Quare hinc, ô pueri, malas abstinete rapinas.
Vicinus propè dives est, negligensque Priapus;
Indè sumite : semita hæc deindè vos feret ipsa.

XIX.

LE DIEU DES JARDINS.

D'une serpe champêtre œuvre brute et grossière,
Toujours de plus en plus, c'est moi, de riches dons,
Qui dote cet enclos et cette humble chaumière,
Que couvrent des roseaux entremêlés de joncs.
C'est qu'on m'honore ici comme un dieu domestique ;
La main du père écarte, avec des soins constants,
La ronce aux bras rugueux de mon dôme rustique,
Et sans cesse le fils me comble de présents :
Prémices du printemps, c'est la fleur embaumée,
Ou c'est l'épi quittant à peine son abri,
La courge, le pavot la pomme parfumée,
C'est le fruit de Bacchus, sous le pampre mûri ;
Parfois, sur mon autel, il vient encor me rendre
Du sang pur d'un chevreau l'hommage clandestin.
Sous ma protection, en retour, je dois prendre
Les maîtres, leur vignoble, et leur petit jardin.
Ici donc, enfants, trève aux larcins téméraires !
La terre du voisin est d'un riche produit ;
Son Priape est sans yeux pour les délits vulgaires.
C'est là qu'on peut aller : ce chemin y conduit.

XX.

PRIAPUS.

Ego hæc, ego arte fabricata rusticâ,
Ego arida, ô viator, ecce populus,
Agellulum hunc, sinistrâ, tute quem vides,
Herique villulam, hortulumque pauperis
Tuor, malasque furis arceo manus.
Mihi corolla picta vere ponitur :
Mihi rubens arista sole fervido :
Mihi virente dulcis uva pampino :
Mihique glauca duro oliva frigore.
Meis capella delicata pascuis
In urbem adulta lacte portat ubera :
Meisque pinguis agnus ex ovilibus
Gravem domum remittit ære dexteram ;
Tenerque, matre mugiente, vaccula
Deûm profundit antè templa sanguinem.
Proin, viator, hunc deum vereberis,

XX.

PRIAPE.

Sur la gauche, passant, tu vois ce petit champ,
Et ce jardin, et cette humble chaumière :
Moi peuplier jadis, Priape maintenant,
De l'art rustique œuvre brute et grossière,—
Moi, je veille sur eux, j'en chasse les voleurs ;
Car de ces lieux le maître me couronne,
Aux beaux jours du printemps, de guirlandes de fleurs ;
D'épis dorés, en été ; pour l'automne,
Il m'offre, avec leurs fruits, les pampres verdoyants ;
Puis en hiver, la verte et douce olive [1].

[1] *Dans le recueil des Priapées*, le dieu parle aussi des présents qui lui sont offerts pendant le printemps, l'été et l'automne ; mais il redoute l'hiver, parce qu'il peut servir alors à alimenter le feu du foyer.

Manusque sorsùm habebis. Hoc tibi expedit.
Parata namque crux, sine arte mentula...
Velim, Pol! inquis... At Pol! ecce villicus
Venit : valente quoi revulsa brachio
Fit ista mentula, apta clava dexteræ [1].

[1] Selon Corradini, cette pièce, ainsi que les deux précédentes, ne seraient pas de Catulle, mais de Virgile. Rien ne justifie une pareille assertion.

La première des trois priapées de notre poète ne nous est parvenue qu'à l'état de fragment.

Aussi la jeune chèvre, élevée en mes champs,
Au bourg voisin, de lait gonflée arrive,
Et quand il vend l'agneau, sous mes yeux engraissé,
Il rentre ici fier de son bénéfice.
En holocauste, alors, par ses soins est versé,
Devant les Dieux, le sang d'une génisse.
Crains donc la déité qui protège ces lieux ;
Retiens tes mains : la prudence l'indique,
Ou bien le châtiment, immédiat, rigoureux,
Va te venir de ce phallus rustique.
Ah ! par Pollux ! dis-tu, je voudrais voir le cas ! —
Eh bien ! ma voix ne sera pas déçue :
Voici le métayer. Arraché par son bras,
Le phallus va se changer en massue.

XXI.

AD AURELIUM.

Aureli, pater esuritionum,
Non harum modò, sed quot aut fuerunt,
Aut sunt, aut aliis erunt in annis :
Pædicare cupis meos amores,
Nec clam ; nam simul es, jocaris unà,
Hæres ad latus, omnia experiris.
Frustrà : nam insidias mihi instruentem
Tangam te priùs inrumatione.
Atqui, id si faceres satur, tacerem.
Nunc ipsum id doleo, quod esurire,
Ah ! meus puer, et sitire discet.
Quare desine, dùm licet pudico :
Ne finem facias, sed inrumatus [1].

[1] Une épigramme de Martial, la XCIII[e] du liv. I, est imitée de cette pièce.

XXI.

A AURÉLIUS.

Coquin, passant tous les coquins passés,
Présents, futurs, aurais-tu l'insolence
De m'excroquer le blondin que tu sais ?
Je te le vois courir en ma présence,
Derrière lui te glisser. Ah ! tout beau !
Je saurai, moi, te châtier en face.
Si de grands biens t'inspiraient cette audace,
Je me tairais. Mais, quoi ! le jouvenceau
Serait chez toi réduit à la besace ;
La soif, la faim le mettraient au tombeau.
Or, avec lui, trève de badinage ;
Si non ton bec courra même hasard.
Pour ton honneur, hate-toi d'être sage ;
Tu pourrais bien le devenir trop tard [1].

[1] L'auteur de cette traduction est Bernard de la Monnoie (XVIIe siècle.)

XXII.

AD VARUM.

Suffenus iste, Vare, quem probè nosti,
Homo est venustus, et dicax, et urbanus,
Idemque longè plurimos facit versus;
Puto esse ego illi millia aut decem, aut plura
Perscripta, nec sic, ut fit, in palimpsesto
Relata; chartæ regiæ, novi libri,
Novi umbilici, lora rubra, membrana
Directa plumbo, et pumice omnia æquata.
Hæc quùm legas, tam bellus ille et urbanus
Suffenus, unus caprimulgus, aut fossor
Rursùs videtur; tantùm abhorret, et mutat.
Hoc quid putemus esse? Qui modò scurra,
Aut si quid hâc re tritius videbatur,
Idem inficeto est inficetior rure,
Simul poemata attigit; neque idem unquam
Æquè est beatus, ac poema quùm scribit;
Tam gaudet in se, tamque se ipse miratur.
Nimirùm idem omnes fallimur, neque est quisquam
Quem non in aliquâ re videre Suffenum
Possis. Suus quoique adtributus est error:
Sed non videmus, manticæ quod in tergo est.

XXII.

A VARUS.

Tu connais Suffénus ! C'est un fort galant homme,
Causeur spirituel, élégant, mais, en somme,
Atteint et convaincu d'un funeste travers :
Le malheureux ! par mille, il fabrique des vers !
Il en a d'alignés une masse indigeste,
Non pas, comme partout, sur simple palimpseste,
Mais sur papier royal, avec fleurons brillants,
Fermoirs neufs, frais rubans aux reflets éclatants,
Texte bien compassé, couverture poncée.
Lis-tu dans ces chefs-d'œuvre, il te vient la pensée
Que l'élégant causeur est un rustre ignorant,
De lui-même, Varus, tant il est différent.
Qu'est-ce donc ? Ce plaisant, dont les fines malices
Des esprits de bon goût font partout les délices,
Aussitôt qu'il se met à vouloir versifier,
Des plus grossiers lourdauds devient le plus grossier ;
Et pourtant, écrit-il ? son bonheur est extrême ;
Satisfait de son œuvre, il s'admire lui-même.

Quel est l'homme, ici-bas, qui ne s'abuse point,
Qui ne soit Suffénus... hélas ! en quelque point ?
Chacun a son défaut ; mais, humaine misère !
Nous ne voyons jamais dans le sac de derrière.

XXIII.

AD FURIUM.

Furi, quoi neque servus est, neque arca,
Nec cimex, neque araneus, neque ignis,
Verùm est et pater, et noverca, quorum
Dentes vel silicem comesse possunt;
Est pulchrè tibi cum tuo parente,
Et cum conjuge ligneâ parentis.
Nec mirum : benè nam valetis omnes,
Pulchrè concoquitis : nihil timetis,
Non incendia, non graves ruinas,
Non facta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum.
Atqui corpora sicciora cornu,
Aut, si quid magis aridum est, habetis,
Sole, et frigore, et esuritione.
Quarè non tibi sit benè ac beatè?
A te sudor abest, abest saliva,
Mucusque, et mala pituita nasi.
Hanc ad munditiem adde mundiorem,
Quòd culus tibi purior salillo est,
Nec toto decies cacas in anno :
Atque id durius est fabâ et lapillis :
Quod tu si manibus teras fricesque,
Non unquàm digitum inquinare possis.

XXIII.

A FURIUS.

Tu n'as ni feu, ni lieu, ni bourse, ni valet,
Furius; mais voici ton père,
Voici ta sèche belle-mère,
Gens à dévorer du galet.

Fier trio, bien portant, digérant à merveille,
La peur des dévastations,
Du feu, du meurtre, des poisons,
N'ont jamais troublé votre veille.

Endurcis par la faim, le froid et le soleil,
Vos corps, ombres en quelque sorte,
Sont secs comme la feuille morte.
Au tien est-il bonheur pareil?

Tu ne fais, en effet, ni sueur, ni roupie,
Ni salive, et ce que tu sais
Ne peut être accusé d'excès :
C'est presqu'une source tarie.

Hæc tu commoda tam beata, Furi,
Noli spernere, nec putare parvi,
Et sestertia, quæ soles, precari
Centum desine. Nam sat es beatus.

XXIV.

AD JUVENTIUM PUERUM.

O qui flosculus es Juventiorum,
Non horum modò, sed quot aut fuerunt,
Aut posthàc aliis erunt in annis,
Mallem divitias ei dedisses
Ipsi, quoi neque servus est, neque arca,
Quàm sic te sineres ab isto amari.
— Qui? non est homo bellus, inquies? — Est;
Sed bello huic neque servus est, neque arca.
Hæc tu, quàm lubet, abjice, elevaque :
Nec servum tamen ille habet, neque arcam.

Ces avantages-là sont un bien précieux,
Dont peu de cas tu ne dois faire ;
Cesse donc de crier misère :
Ton sort est bien assez heureux.

XXIV.

A JUVENTIA.

Fleur des Juventius, passés, présents, futurs,
A ce ribaud qui frise la détresse
Que n'as-tu fait quelque bonne largesse,
Au lieu de te flétrir à ses baisers impurs !

Eh ! quoi donc? me dis-tu, n'est-ce pas un bel homme?—
Oui ; mais il n'a ni bourse ni valet.
De tes soucis ne fût-ce pas l'objet :
Sans bourse ni valet, c'est peu de chose, en somme.

XXV.

AD THALLUM [1].

Cinæde Thalle, mollior cuniculi capillo,
Vel anseris medullula, vel imula oricilla,
Vel pene languido senis, situque araneoso;
Idemque Thalle, turbidâ rapacior procellâ,
Quùm de viâ mulier aves ostendit oscitantes,
Remitte pallium mihi meum, quod involâsti,
Sudariumque Sætabum, catagraphosque Thynos,
Inepte, quæ palàm soles habere, tanquàm avita:
Quæ nunc tuis ab unguibus reglutina, et remitte,
Ne laneum latusculum natesque mollicellas
Inusta turpiter libi flagella conscribillent,
Et insolenter æstues, velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento.

[1] *Thallus* paraît être un nom supposé.

XXV.

A THALLUS.

Thallus, homme plus mou que le bout de l'oreille,
Que le duvet de l'oie, ou le poil du lapin,
Le fil de l'araignée, ou le sein d'une vieille,
Usée au travail clandestin ;

Et plus rapace aussi que l'ardente tempête,
Dont le cri des oiseaux annonce le retour !
Tu me les as volés, et ton audace bête
Ose les montrer au grand jour,—

Comme s'ils te venaient justement de tes pères,—
Ce manteau somptueux, ces délicats tissus,
Ces peintures, tribut des rives étrangères.
Détache-s-en tes doigts crochus,

Et rends-les moi, sinon, il faut bien te le dire,
Tes reins se crisperont au fouet outrageux,
Et tu t'agiteras, comme un léger navire,
Battu par les vents furieux.

XXVI.

AD FURIUM.

Furi, villula nostra non ad Austri
Flatus opposita est, nec ad Favoni,
Nec sævi Boreæ, aut Apeliotæ,
Verùm ad millia quindecim et ducentos.
O ventum horribilem, atque pestilentem !

XXVII.

AD PUERUM SUUM.

Minister vetuli puer Falerni,
Inger mi calices amariores,
Ut lex Posthumiæ jubet magistræ,
Ebriosâ acinâ ebriosioris.
At vos, quò lubet, hinc abite, lymphæ,
Vini pernicies, et ad severos
Migrate : hic merus est Thyonianus.

XXVI.

A FURIUS.

Ma maison des champs, Furius,
Tu le sais, n'est point effleurée
Au souffle de Favonius,
D'Euster, d'Eurus ou de Borée ;
Mais de sesterces maint millier,
En gage, hélas ! pèse sur elle :
O vent cruel et meurtrier !
O tempête pestilentielle !

XXVII.

A SON ESCLAVE.

Apporte-nous du plus amer,
Toi qui nous verses le Falerne :
C'est déjà le vœu le plus cher
De la reine de la taverne.
Arrière l'eau, fléau du vin !
Qu'elle aille chez la gent austère :
Thyoneus, de ce festin,
Proscrit tout mélange adultère.

XXVIII.

AD VERANIUM ET FABULLUM.

Pisonis comites, cohors inanis,
Aptis sarcinulis, et expeditis;
Verani optime, tuque mi Fabulle,
Quid rerum geritis! Satisne cum isto
Vappâ, frigoraque et famem tulistis?
Ecquidnam in tabulis patet lucelli
Expensum? ut mihi, qui meum secutus
Prætorem, refero datum lucello...
O Memmi, benè me, ac diu supinum
Totâ istâ trabe lentus inrumasti.
Sed, quantum video, pari fuistis
Casu; nam nihilo minore verpâ
Farti estis. Pete nobiles amicos...
At vobis mala multa, Dii Deæque
Dent, opprobria Romuli Remique.

XXVIII.

A VERANIUS ET A FABULLUS.

Compagnons de Pison, couple au maigre pécule,
Au bagage mince et léger,
Toi, bon Véranius, et toi, mon cher Fabule,
Votre destin va-t-il changer ?
Avec cet homme indigne, affreuse pourriture,
Hélas ! n'avez-vous pas encor
Assez subi la faim, la soif et la froidure !
Faut-il toujours qu'un triste sort
Vous condamne à porter la dépense en recette ?
Par là, comme vous, j'ai passé :
Mon préteur Memmius au joug de la disette
M'a tenu long-temps enlacé ;
Et vous n'êtes pas mieux sous un fléau semblable.
Aux grands qu'on prête donc la main !
Dieux tout puissants, frappez d'un trait impitoyable
Cet opprobre du nom romain !

XXIX.

IN CÆSAREM.

Quis hoc potest videre, quis potest pati,
Nisi impudicus, et vorax, et aleo,
Mamurram habere, quod comata Gallia
Habebat uncti, et ultima Britannia?
Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
Es impudicus, et vorax, et aleo...
Et ille nunc superbus et superfluens
Perambulabit omnium cubilia,
Ut albulus columbus, aut Adoneus?
Cinæde Romule, hæc videbis et feres?
Es impudicus, et vorax, et aleo.
Eone nomine, imperator unice,
Fuisti in ultimâ occidentis insulâ,
Ut ista vostra diffututa mentula
Ducenties comesset, aut trecenties?
— Quid est? ait sinistra liberalitas,
Parum expatravit. — An parum belluatus est?
Paterna prima lancinata sunt bona.
Secunda præda Pontica : indè tertia
Ibera; quam scit amnis aurifer Tagus.

XXIX.

CONTRE CÉSAR.

Qui, dans notre cité, pourrait voir sans douleur,
A moins d'avoir perdu l'instinct de la pudeur,
L'éhonté Mamurra dévorer sans contrôle
Tout l'or de la Bretagne et celui de la Gaule ?
Romain dégénéré, le vois-tu sans douleur ?
C'est donc que tu n'as plus l'instinct de la pudeur.
Et ce fier Adonis, au destin si prospère,
Colombe de Vénus, se gorge d'adultère.
Romain dégénéré, le vois-tu sans douleur?
C'est donc que tu n'as plus l'instinct de la pudeur.
O capitaine unique, est-ce pour que cet homme,
Ton ignoble Giton, soit le fléau de Rome,
Qu'au fond de l'occident notre aigle s'est porté ?
« Qu'est-ce donc, répondra ta prodigalité ?
» Sa dépense n'est rien. » — Oui ; modeste dépense !
Biens paternels mangés : c'est par là qu'il commence.
Puis du Pont qui succombe il mine le trésor ;
Puis celui de l'Espagne..., et le Tage aux flots d'or
Le proclame assez haut. O vous, Gaule, Bretagne,

Hunc Galliæ timetis, et Britanniæ.
Quid hunc malum fovetis? aut quid hic potest,
Nisi uncta devorare patrimonia?
Eone nomine, imperator unice,
Socer, generque, perdidistis omnia.

XXX.

AD ALPHENUM.

Alphene immemor, atque unanimis false sodalibus,
Jam te nil miseret, dure, tui dulcis amiculi.
Jam me prodere, jam non dubitas fallere, perfide.
Nec facta impia fallacum hominum cœlicolis placent,
Quæ tu negligis, ac me miserum deseris in malis.
Eheu! quid faciant, dehinc homines, quoive habeant fidem?
Certè tutè jubebas animam tradere, inique, me
Inducens in amorem, quasi tuta omnia mi forent.
Idem nunc retrahis te, ac tua dicta omnia, factaque
Ventos inrita ferre, et nebulas aëreias sinis.
Si tu oblitus es, at dii meminerunt, meminit Fides;
Quæ, te ut pœniteat postmodò facti, faciet, tui.

Oh ! tremblez devant lui ! Savez-vous ce qu'on gagne
A souffrir un tel homme en son sein ? A se voir,
Par ses fougueux besoins, réduit au désespoir.
Est-ce donc pour cela, que toi, que ton beau-père,
Avez jeté partout et ruine et misère ?

XXX.

A ALPHÉNUS.

Oublieux Alphénus, — parjure à l'amitié,
Pour le plus tendre ami tu restes sans pitié.
Peux-tu bien me trahir, me délaisser, perfide,
Quand mon âme est en proie aux chagrins anxieux ?
Crois-tu que les forfaits n'outragent pas les dieux ?
Hélas ! il n'est donc plus de foi, de cœur candide !
C'est toi qui m'as plongé dans ce funeste amour,
Où je devais trouver un éternel retour ;
Et tu me fuis, cruel ! O trompeuses caresses !
O frivoles serments par les vents emportés !
Mais pour m'avoir trahi crains les dieux irrités :
Les remords expieront l'oubli de tes promesses.

XXXI.

AD SIRMIONEM PENINSULAM [1].

Peninsularum, Sirmio, insularumque
Ocelle, quascunque in liquentibus stagnis,
Marique vasto fert uterque Neptunus :
Quàm te libenter, quàmque lætus inviso,
Vix mi ipse credens Thyniam, atque Bithynos
Liquisse campos, et videre te in tuto !
O quid solutis est beatius curis,
Quùm mens onus reponit, ac peregrino
Labore fessi venimus Larem ad nostrum,
Desideratoque acquiescimus lecto !
Hoc est, quod unum est pro laboribus tantis,
Salve, ô venusta Sirmio, atque hero gaude;
Gaudete, vosque Lydiæ lacus undæ;
Ridete quicquid est domi cachinnorum.

[1] La presqu'île de Sirmion, aujourd'hui Sirmione, est dans le lac de Garda. A l'époque du siège de la forteresse de Peschiera par les Français, le général Lacombe-Saint-Michel fit dresser un plan de l'importante *villa* de Catulle. On trouve des détails à ce sujet dans le *Journal historique du siège de Peschiera,* et dans le second volume de la traduction de Catulle par F. Noel.

XXXI.

A LA PRESQU'ILE DE SIRMION.

Sirmion, la perle des îles,
Qu'arrose l'une et l'autre mer,
Je revois donc tes bords tranquilles!
De tous les biens, pour moi, c'est le plus cher.

Au loin toute entrave est bannie!
Pourtant à peine osé-je encore
Me croire loin de Bithynie,
Loin des dangers, et pour toujours au port.

Fuyant les rives étrangères,
Heureux qui, de soins délivré,
Revient au foyer de ses pères,
Prendre repos au lit tant désiré!

C'est le seul bonheur que j'envie....
Vous, souriez à mon retour,
Sirmion, beau lac de Lydie [1],
Et vous aussi, gais échos d'à l'entour.

[1] Ce nom, donné au lac de Garda, semble venir de ce qu'il avait été soumis à la domination des Etruriens, originaires de la Lydie.

XXXII.

AD IPSITHILLAM.

Amabo, mea dulcis Ipsithilla,
Meæ deliciæ, mei lepores,
Jube ad te veniam meridiatum :
Quod si jusseris, illud adjuvato,
Ne quis liminis obseret tabellam,
Neu tibi lubeat foràs abire :
Sed domi maneas, paresque nobis
Novem continuas fututiones [1].
Verùm, si quid ages, statim jubeto :
Nam pransus jaceo, et satur supinus
Pertundo tunicamque, palliumque.

[1] L'abbé Marolle, d'accord en cela avec le commentateur Parthenius, a traduit ainsi le passage des *novem fututiones* : « De neuf façons qu'il y a de caresser, quand on est de bonne humeur, en oublie pas une. »

XXXII.

A IPSITHILLE.

Mes délices, mon Ipsithille,
De toi j'attends un rendez-vous.....
Ne cherche point pratique en ville,
Et puis, porte close pour tous.
Bref, il faut que tu m'abandonnes
Du logis les libres faveurs.
Sur ton chevet mets neuf couronnes,
Nous les offrirons aux neuf sœurs [1].
Peux-tu? — Fais réponse au plus vite;
Car fier d'un savoureux repas,
Sous mon manteau l'amour s'irrite,
Préludant à de longs combats.

[1] Ces deux vers appartiennent à Mérard-de-Saint-Just, auteur d'une autre version rimée du billet à Ipsithille.

XXXIII.

IN VIBENNIOS.

O furum optime balneariorum,
Vibenni pater, et cinæde fili :
Nam dextrâ pater inquinatiore,
Culo filius est voraciore :
Cur non exilium, malasque in oras
Itis? quandòquidem patris rapinæ
Notæ sunt populo, et nates pilosas,
Fili, non potes asse venditare ?

XXXIV.

CARMEN AD DIANAM.

Dianæ sumus in fide,
Puellæ, et pueri integri :
Dianam, pueri integri,
Puellæque canamus.

XXXIII.

CONTRE LES VIBENNIUS.

Escroc des bains publics, Vibennius le père,
Et toi, son digne fils, honte du nom romain,
L'un qui dois ton renom aux exploits de ta main,
Et l'autre à ceux de ton derrière,
Que n'allez-vous tous deux chercher fortune ailleurs?
Aussi bien, vieux renard, tes rapines nombreuses
Ne sont plus un secret, et tes fesses calleuses,
Jeune homme, n'ont plus d'acheteurs.

XXXIV.

HYMNE EN L'HONNEUR DE DIANE.

Jeunes filles, jeunes garçons,
Nous dont Diane est la maîtresse,
De notre chaste voix chantons
Les louanges de la déesse.

O Latonia, maximi
Magna progenies Jovis,
Quam mater prope Deliam
Deposuit olivam;

Montium domina ut fores,
Sylvarumque virentium,
Saltuumque reconditorum,
Amniumque sonantûm.

Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis;
Tu potens Trivia, et notho es
Dicta lumine Luna.

Tu cursu, dea, menstruo
Metiens iter annuum,
Rustica agricolæ bonis
Tecta frugibus exples.

Sis quocumque placet tibi
Sancta nomine, Romulique,
Ancique, ut solita es, bonâ
Sospites ope gentem.

O toi, du plus puissant des dieux
Fille aussi puissante que bonne,
A Délos aux bosquets ombreux,
Qui reçus le jour de Latonne,

Tu fus destinée, en naissant,
A régner sur les monts sauvages,
Sur les bois au front verdoyant,
Sur les retentissants rivages.

C'est toi qu'on invoque au moment
Où toute femme devient mère;
C'est par toi que Phœbus nous rend
Le doux reflet de sa lumière.

Au ciel, ton disque radieux
Trace le cercle des années,
Et, grâce à toi, d'épis nombreux
Les campagnes sont couronnées.

Soutien des fils de Romulus,
Sous quelque nom qu'elle t'honore,
Répands sur eux de plus en plus
L'aide que notre voix implore!

XXXV.

CŒCILIUM ARCESSIT.

Poetæ tenero, meo sodali,
Velim Cœcilio, papyre, dicas :
Veronam veniat, novi relinquens
Comi mœnia, Lariumque littus.
Nam quasdam volo cogitationes
Amici accipiat sui, meique.
Quare, si sapiet, viam vorabit ;
Quamvis candida millies puella
Euntem revocet, manusque collo
Ambas injiciens roget morari :
Quæ nunc, si mihi vera nunciantur,
Illum deperit impotente amore.
Nam quo tempore legit inchoatam
Dindymi dominam : ex eo misellæ
Ignes interiorem edunt medullam.
Ignosco tibi, sapphicâ puella
Musâ doctior : est enim venustè
Magna Cœcilio inchoata mater.

XXXV.

INVITATION A CŒCILIUS.

Vite partez, ô mes tablettes;
Allez dire à Cœcilius,
Le plus aimable des poètes,
Qu'abondonnant les bords du Larius
Et la Come nouvelle, il s'en vienne à Vérone.
Il importe que je lui donne
Les secrets d'un ami commun.
Loin que mon vœu lui paraisse importun,
S'il est homme de sapience,
Il va dévorer la distance,
Sans se laisser circonvenir
Aux pleurs de la blanche maîtresse,
Qui, tendrement, le rappelant sans cesse,
Suspendue à son cou, voudra le retenir.
Si je suis bien instruit, la belle,
Brûle pour lui du plus ardent amour,
Et ce feu dévorant prit naissance du jour
Qu'elle entendit ses vers inspirés par Cybèle.
Rivale de Sapho, mais plus grande à mes yeux,
Aimable jeune fille, oh! je te félicite!
C'est en effet un poème d'élite,
Que mon ami consacre à la mère des Dieux.

XXXVI.

IN ANNALES VOLUSII.

Annales Volusi, cacata charta,
Votum solvite pro meâ puellâ.
Nam, sanctæ Veneri, Cupidinique
Vovit, si sibi restitutus essem,
Desissemque truces vibrare iambos :
Electissima pessimi poetæ
Scripta, tardipedi deo daturam,
Infelicibus ustulanda lignis :
Et hæc pessima se puella vidit
Joco se lepidè vovere divis.
Nunc, o cœruleo creata ponto,
Quæ sanctum Idalium, Syrosque apertos,
Quæ Ancona, Cnidumque arundinosam
Colis, quæque Amathunta, quæque Golgos,
Quæque Durrachium, Adriæ tabernam :
Acceptum face, redditumque votum,
Si non inlepidum, neque invenustum est.
At vos intereà venite in ignem,
Pleni ruris et inficetiarum,
Annales Volusi, cacata charta.

XXXVI.

CONTRE LES ANNALES DE VOLUSIUS.

Chants de Volusius, excrément littéraire,
De ma belle acquittez le vœu.
Au dieu d'amour, à sa céleste mère
Elle a juré d'abandonner au feu,
Si je tais mes griefs, si je reprends ma chaîne,
De quelque sot les vers à la douzaine.
Les voilà bien les plus maussades vers ;
Oui, c'est ce qu'a voulu proscrire la friponne.
O toi, Vénus, la fille des flots verts,
Toi, tour-à-tour, qui visites Ancone,
Gnides, la ville des roseaux,
Les vastes plaines de Syrie,
Cythère, Amathonte, Golgos,
Dyrrachium et la sainte Idalie...,
Un vœu de si bon goût a-t-il pu mériter
Ta divine faveur? Ah! daigne l'écouter!
Et vous, au feu venez, œuvre lourde et grossière,
Chants de Volusius, excrément littéraire.

XXXVII.

AD CONTUBERNALES.

Salax taberna, vosque contubernales,
A Pileatis nona fratribus pila,
Solis putatis esse mentulas vobis?
Solis licere, quicquid est puellarum
Confutuere, et putare cæteros hircos?
An, continenter quòd sedetis insulsi
Centum aut ducenti, non putatis ausurum
Me unà ducentos inrumare sessores?
Atqui putate. Namque totius vobis
Frontem tabernæ scipionibus scribam.
Puella nam mea, quæ meo sinu fugit,
Amata tantùm quantùm amabitur nulla,
Pro quâ mihi sunt magna bella pugnata,
Consedit istîc. Hanc boni beatique
Omnes amatis : et quidem quod indignum est,
Omnes pusilli et semitarii mœchi;
Tu, præter omnes, une de capillatis
Cuniculosæ Celtiberiæ fili,
Egnati, opaca quam facit bonum barba,
Et dens Hibcrâ defricatus urinâ.

XXXVII.

AUX HABITUÉS D'UN MAUVAIS LIEU.

O scandaleux chalands du pire des tripots,
Qu'on rencontre en sortant du temple des Jumeaux,
Croyez-vous tenir seuls le sceptre de Priape?
A vos coups voulez-vous qu'aucun tendron n'échappe,
Et les autres sont-ils à vos yeux des castrats?
Ou, forts de votre nombre et de votre insolence,
Vous plaît-il de penser que je n'oserai pas
Donner à vos méfaits leur juste récompense?
Eh bien! vous vous trompez. De votre déshonneur
Je noircirai les murs de la taverne infâme.
Car je sais qu'elle est là, ma belle..., cette femme
Qui maintenant, pour vous, m'éloigne de son cœur,
Que j'ai toujours aimée autant que nulle au monde,
Pour qui j'ai soutenu de si rudes combats.
Complaisants sans mesure— ô tolérance immonde! —
Vous vous la partagez en vos honteux ébats;
Et ce n'est point assez : votre rage lubrique
Vous livre tous encore à la Vénus publique...;
Du sol ibérien, toi surtout, digne enfant,
Maussade Egnatius, à l'haleine traîtresse,
Qui pour mérite unique as une barbe épaisse,
Et l'émail de tes dents, belles... on sait comment.

XXXVIII.

AD CORNIFICIUM.

Malè est, Cornifici, tuo Catullo,
Malè est, mehercule, et laboriosè;
Magisque, et magis, in dies et horas;
Quem tu, quod minimum, facillimumque est,
Quâ solatus es adlocutione?
Irascor tibi, sic meos amores?...
Paulùm quidlibet adlocutionis,
Mœstius lacrymis Simonideis.

XXXIX.

IN EGNATIUM.

Egnatius, quòd candidos habet dentes,
Renidet usquequaque : seu ad rei ventum est
Subsellium, quùm orator excitat fletum,
Renidet ille : seu pii ad rogum filî

XXXVIII.

A CORNIFICIUS.

Cornificius, ton Catulle
Est malheureux, et, par Hercule!
Il souffre plus de jour en jour.
Pourtant, dans ma pénible attente,
Quelle parole consolante
As-tu donnée à mon amour?
Triste, blessé de ton silence,
J'attends un mot de doléance,
Tendre et plaintive tour-à-tour.

XXXIX.

CONTRE EGNATIUS.

Pour montrer de ses dents l'éclatante blancheur,
Ce bon Egnatius rit sans cause et sans cesse.
Aux procès criminels, alors que l'orateur
Subjugue les esprits ou qu'il les intéresse,

Lugetur, orba quùm flet unicum mater,
Renidet ille : quicquid est, ubicumque est,
Quodcumque agit, renidet. Hunc habet morbum
Neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.
Quare monendus es mihi, bone Egnati :
Si urbanus, aut Sabinus, aut Tiburs,
Aut pastus Umber, aut obesus Etruscus,
Aut Lanuvinus ater, atque dentatus,
Aut Transpadanus, ut meos quoque attingam,
Aut quilibet, qui puriter lavit dentes :
Tamen renidere usquequaque te nollem ;
Nam risu inepto res ineptior nulla est.
Nunc Celtiber es : Celtiberiâ in terrâ
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem, atque russam defricare gingivam.
Ut quo iste vester expolitor dens est,
Hoc te amplius bibisse prædicet lotl.

Il rit. — Près du bûcher du plus cher des enfants,
D'une mère voit-il le douloureux martyre,
Il rit.—Quoi qu'il advienne, en tous lieux, en tous temps,
Il rit.—C'est sa manie. Elle est, je dois le dire,
Maussade et bête. Aussi, mon cher, il me convient
De te donner leçon. Quand tu serais de Rome,
De Tibur, d'Etrurie, Ombrien, Lanuvien,
Transpadan (il faut bien qu'aussi les miens je nomme),
Ou bien de tel pays, où, par l'heureux secours
D'avouables moyens, sa bouche on approprie,
Tu devrais te garder de rire ainsi toujours :
Un tel rire est stupide. A la Celtibérie
Tu dois ton origine : or de ses habitants,
Pour les soins de la bouche, on sait quel est l'usage,
Et plus tu veux montrer la blancheur de tes dents,
Plus tu trahis l'emploi du dégoûtant lavage.

XL.

AD RAVIDUM.

Quænam te mala mens, miselle Ravide,
Agit præcipitem in meos iambos?
Quis deus tibi non benè advocatus,
Vecordem parat excitare rixam?
Anne ut pervenias in ora volgi?
Quid vis? Quà lubet esse notus optas?
Eris : quandoquidem meos amores
Cum longâ voluisti amare pœna.

XLI.

DE SCORTO PROCACI.

Anne sana illa puella defututa
Tota, millia me decem poposcit?
Ista turpiculo puella naso,
Decoctoris amica Formiani?
Propinqui, quibus est puella curæ,
Amicos medicosque convocate.
Non est sana puella, nec rogare
Qualis sit solet hæc imaginosum.

XL.

A RAVIDUS.

Mon pauvre Ravidus, quel funeste travers
Te précipite au-devant de mes vers ?
Quelle divinité, te troublant la cervelle,
Ainsi te porte à me chercher querelle ?
Tu veux être connu ? — Fort bien ! Tu le seras.
Mais tu la paîras cher, ton imprudence extrême.
Long-temps tu te repentiras
D'avoir aimé celle que j'aime.

XLI.

SUR UNE COURTISANE EXIGEANTE.

Cette fille banale, aux amours si diverses,
A-t-elle sa raison ? Quoi ! dix mille sesterces?
S'estimer à ce prix, avec un pareil nez,
Elle, de Mamurra, la très-digne maîtresse !
O vous tous, ses parents, que son sort intéresse,
Amis et médecins auprès d'elle ajournez.
Ne le voyez-vous pas? Elle n'a plus sa tête.
Se méconnaître ainsi ! La folie est complète.

XLII.

IN MŒCHAM.

Adeste, hendecasyllabi, quot estis
Omnes, undique, quotquot estis omnes.
Jocum me putat esse mœcha turpis,
Et negat mihi vostra reddituram
Pugillaria, si pati potestis :
Persequamur eam et reflagitemus.
Quæ sit, quæritis? illa , quam videtis
Turpe incedere, mimicè ac molestè
Ridentem catuli ore Gallicani.
Circumsistite eam et reflagitate :
Mœcha putida, redde codicillos,
Redde, putida mœcha, codicillos.
Non assis facis ? ô lutum , lupanar,
Aut si perditius potest quid esse,
Sed non est tamen hoc satis putandum.
Quòd si non aliud potest, ruborem
Ferreo canis exprimamus ore.
Conclamate iterùm altiore voce :

XLII.

CONTRE UNE COURTISANE.

Tous et de toutes parts, oui, tous tant que vous êtes,
Accourez, ô mes vers ! Une infâme catin
Me duper ! Refuser de rendre vos tablettes !
Le pouvez-vous souffrir ? Il faut sévir enfin,
Formuler vos griefs. — Mais quelle est la coupable,
Dites-vous ? — C'est la femme à l'ignoble maintien,
Au regard impudent, à la bouche effroyable,
Au sourire qui vaut la grimace d'un chien.
Pressez-la, criez-lui : Coquine, nos tablettes ;
Nos tablettes, catin. — Tu résistes encor,
Fange de mauvais lieu, vil rebut des coquettes ?
Ce n'est donc pas assez ! Eh bien ! frappons plus fort,
Si, pour prix de l'exploit de ses mains indiscrètes,
C'est l'unique moyen de la faire rougir,
Et crions-lui plus haut : Coquine, nos tablettes ;
Nos tablettes, catin ! — Rien ne peut réussir.

Mœcha putida, redde codicillos,
Redde, putida mœcha, codicillos.
Sed nil proficimus, nihil movetur.
Mutanda est ratio, modusque vobis,
Si quid proficere amplius potestis :
Pudica, et proba, redde codicillos.

XLIII.

IN AMICAM FORMIANI.

Salve, nec minimo puella naso,
Nec bello pede, nec nigris ocellis,
Nec longis digitis , nec ore sicco,
Nec sanè nimis elegante linguâ ,
Decoctoris amica Formiani.
Ten' provincia narrat esse bellam?
Tecum Lesbia nostra comparatur?
O sæclum insipiens et inficetum !

Elle ne s'émeut pas. Tentons d'autres recettes,
Et peut-être aurons-nous enfin notre désir :
Beauté chaste et sévère, oh ! rends-nous nos tablettes.

XLIII.

CONTRE LA MAITRESSE DE MAMURRA.

Salut, de Mamurra la pimpante maîtresse.....
Ton nez n'est pas petit, tes pieds sont peu mignons,
Tu n'as pas les yeux noirs, tu n'as pas les doigts longs,
Et trop riche rosée à tes lèvres se presse,
Et tu parles trop bien le langage des champs.
La province pourtant te proclame jolie ;
On veut te comparer à ma belle Lesbie.
Oh ! gent profane ! oh ! mauvais goût du temps !

XLIV.

AD FUNDUM.

O fundc noster, seu Sabine, seu Tiburs,
Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere : at quibus cordi est,
Quovis Sabinum pignore esse contendunt,
Sed, seu Sabine, sive veriùs Tiburs,
Fui libenter in tuâ suburbanâ
Villâ, malamque pectore expuli tussim :
Non immerenti quam mihi meus venter,
Dum sumptuosas adpeto, dedit, cœnas.
Nam, Sestianus dum volo esse conviva,
Orationem in Antium petitorem
Plenam veneni, et pestilentiæ legit;
Hic me gravedo frigida, et frequens tussis
Quassavit, usquedùm in tuum sinum fugi,
Et me recuravi otioque, et urticâ.
Quarè refectus maximas tibi grates
Ago, meum quòd non es ulta peccatum ;
Nec deprecor jam, si nefaria scripta
Sesti recepso, quin gravedinem, et tussim
Non mi, sed ipsi Sestio ferat frigus,
Qui tunc vocat me, quum malum legit librum.

XLIV.

A SON CHAMP.

O ma villa, — Tiburtine ou Sabine,
Selon qu'on veut me plaire ou me blesser,
Sabine, donc, ou plutôt Tiburtine, —
Avec bonheur j'ai pu te visiter,
Et, retrempé par ta douce influence,
Hors de mon sein chasser ce mal affreux,
Juste loyer de ma persévérance
A rechercher les festins somptueux.
De Sestius convive volontaire,
J'avais subi son plaidoyer diffus,
Tout imprégné d'humeur atrabilaire,
Pauvre réponse au discours d'Antius.
De là ma toux et ce frisson fébrile
Qui m'ont brisé la poitrine et les os,
Jusqu'au moment où, dans ton frais asile,
Drogues en main, j'ai goûté le repos.
Joie et santé sont enfin revenues!
De mes erreurs au lieu de me punir,
Tu me guéris : grâces te soient rendues!
Et maintenant voici mon seul désir :
Si Sestius de sa prose indigeste
Veut abuser encore à mes dépens,
Oh! que la toux à son tour le moleste,
Lui, dont la table est un vrai guet-pens!

XLV.

DE ACME AC SEPTIMIO.

Acmen Septimius suos amores
Tenens in gremio : Mea, inquit, Acme,
Ni te perditè amo, atqui amare porrò
Omnes sum assiduè paratus annos,
Quantùm qui pote plurimùm perire ;
Solus in Libyâ, Indiâve tostâ,
Cæsio veniam obvius leoni.
Hoc ut dixit, Amor sinistram ut antè,
Dextram sternuit adprobationem.
At Acme leviter caput reflectens,
Et dulcis pueri ebrios ocellos
Illo purpureo ore suaviata,
Sic inquit, mea vita, Septimille,
Huic uno domino usque serviamus :
Ut multò mihi major, acriorque
Ignis mollibus ardet in medullis !
Hoc ut dixit, Amor, sinistram ut antè,
Dextram sternuit adprobationem.
Nunc ab auspicio bono profecti,
Mutuis animis amant, amantur.
Unam Septimius misellus Acmen
Mavolt, quam Syrias Britanniasque.
Uno in Septimio fidelis Acme
Facit delicias libidinesque.
Quis ullos homines beatiores
Vidit? Quis Venerem auspicatiorem ?

XLV.

ACMÉ ET SEPTIMIUS.

Entre ses bras pressant sa jeune amie,
Septime lui disait : « Oui, j'en fais le serment,
Si je ne t'aime, Acmé, plus que ma vie,
Si jamais ma foi se dément,
Puissé-je, aux champs Lybiens, seul au milieu des sables,
Sous la dent du tigre périr !... »
Il disait : les amours, long-temps peu favorables,
Parurent doucement de leur aile applaudir.

Languissamment Acmé sa tête incline,
Et collant sur les yeux de son heureux amant,
En longs baisers, sa bouche purpurine :
« Servons tous deux ce dieu charmant;
Qu'il épanche en mon sein ses transports ineffables;
Dans ses liens je veux mourir ! »
Elle dit : les amours, long-temps peu favorables,
Parurent doucement de leur aile applaudir.

Depuis ce jour, d'une égale tendresse,
D'un mutuel retour l'un par l'autre est aimé.
Septime aux dons de l'aveugle richesse
Sait préférer l'amour d'Acmé..
Dans l'amour de Septime, Acmé, toujours fidèle,
A mis sa joie et son bonheur.
Où trouver des amants un plus heureux modèle ?
Quel couple de Vénus ressent mieux la faveur ?

XLVI.

AD SEIPSUM, DE ADVENTU VERIS.

Jam ver egelidos refert tepores;
Jam cœli furor æquinoctialis
Jucundis Zephyri silescit auris.
Linquantur Phrygii, Catulle, campi,
Nicææque ager uber æstuosæ.
Ad claras Asiæ volemus urbes.
Jam mens prætrepidans avet vagari :
Jam læti studio pedes [1] vigescunt.
O dulces comitum valete cœtus,
Longè quos simul à domo profectos,
Diversè variæ viæ reportant.

[1] Les commentateurs se rattachent trop souvent aux interprétations les moins naturelles. C'est ainsi, par exemple, que Volpi, dans le mot *pedes*, voit les cordages des navires, *navium pedes*.

XLVI.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Déjà le printemps nous ramène
Les tièdes chaleurs,
Et des Zéphirs la fraîche haleine
De l'équinoxe apaise les fureurs.

Quittons Nicée, et la Phrygie,
Et leurs sables brûlants;
Aux riches cités de l'Asie
Portons nos pas, amis, il en est temps.

Déjà mon âme impatiente
Aspire un libre essor;
De mes pieds l'ardeur dévorante
Ne peut déjà se calmer sans effort.

Adieu, société joyeuse!
Par des chemins divers,
Chacun de nous, ô chance heureuse!
Va retrouver les lieux qui lui sont chers.

XLVII.

AD PORCIUM ET SOCRATIONEM.

Porci et Socration, duæ sinistræ [1]
Pisonis, scabies, famesque mundi,
Vos Veraniolo meo et Fabullo
Verpus præposuit Priapus ille!
Vos convivia lauta sumptuosè
De die facitis; mei sodales
Quærunt in triviis vocationes!

[1] En français, on dit, en bonne comme en mauvaise part, *être le bras droit* de quelqu'un. Les anciens regardaient la main gauche comme la main funeste.

XLVII.

A PORCIUS ET A SOCRATION.

O Porcius, Socration,
Dignes instruments de Pison,
Fléaux qui désolez la terre,
Quoi? ce Priape circoncis
En tout et partout vous préfère
A ces modèles des amis :
A Véranius, à Fabulle!
Pour vous l'occasion pullule,
Pour vous c'est festin tous les jours.
Eux, abîmés dans la détresse,
Ils quêtent, par les carrefours,
Un dîner qui les fuit sans cesse!

XLVIII.

AD JUVENTIUM.

Mellitos oculos tuos, Juventi,
Si quis me sinat usque basiare,
Usque ad millia basiem trecenta,
Nec unquam saturum indè cor futurum est :
Non si densior aridis aristis
Sit nostræ seges osculationis.

XLIX.

AD M. T. CICERONEM.

Dissertissime Romuli nepotum
Quot sunt, quotque fuêre, Marce Tulli,
Quotque post aliis erunt in annis :
Gratias tibi maximas Catullus
Agit pessimus omnium poeta,
Tantò pessimus omnium poeta,
Quantò tu optimus omnium patronus.

XLVIII.

A JUVENTIA.

O Juventia, que ne puis-je,
A mon gré, baiser tes doux yeux!
Mille et mille baisers, que dis-je?
Cent mille ne pourraient satisfaire mes vœux!
Oui, dans l'ardeur qui me dévore,
Je les voudrais toujours croissants,
Fussent-ils plus nombreux encore
Que ces forêts d'épis, richesse de nos champs!

XLIX.

A CICÉRON.

Toi qui brilles, parmi les hommes d'éloquence,
Sans rival, sans modèle et sans imitateur,
Daigne accepter ces vers, don de reconnaissance
Du plus humble poète au plus grand orateur.

L.

AD LICINIUM.

Hesterno, Licini, die otiosi
Multùm lusimus in meis tabellis,
Ut convenerat esse; delicatos
Scribens versiculos uterque nostrûm,
Ludebat, numero modò hoc, modò illoc,
Reddens mutua per jocum, atque vinum.
Atque illinc abii, tuo lepore
Incensus, Licini, facetiisque,
Ut nec me miserum cibus juvaret,
Nec somnus tegeret quiete ocellos:
Sed toto indomitus furore lecto
Versarer, cupiens videre lucem,
Ut tecum loquerer, simulque ut essem.
At defessa labore membra postquam
Semimortua lectulo jacebant,
Hoc, jucunde, tibi poema feci,
Ex quo perspiceres meum dolorem.
Nunc audax, cave, sis: precesque nostras,
Oramus, cave despuas, ocelle,
Ne pœnas Nemesis reposcat a te.
Est vehemens dea; lœdere hanc caveto.

L.

A LICINIUS.

Hier, Licinius, en notre doux loisir,
Egayés par le vin, nous prenions le plaisir
De confier à mes tablettes
Nos pensers divagant sur des sujets divers.
Chacun de nous improvisait des vers,
Du choc de nos esprits gracieuses bluettes.
Je suis rentré chez moi si transporté
De ton esprit, de ta gaîté,
Que je ne trouvais goût à rien. Pour ma paupière,
Pas de sommeil : c'est presque la fureur,
Qui me trouble et m'agite en mon lit de douleur.
Pour te voir, te parler, j'appelle la lumière.
Mais lorsque, enfin, de fatigue épuisé,
J'eus recouvré mon sens, ami, j'ai composé
Ces vers, écho de ma souffrance.
Maintenant garde-toi de repousser mes vœux,
Ou crains de Némésis les châtiments affreux.
Tu la sais redoutable : évite sa vengeance.

LI.

AD LESBIAM.

Ille mi par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat, et audit

Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi : nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super mi
Voce loquendum.

Lingua sed torpet. Tenuis sub artus
Flamma demanat, sonitu suopte
Tintinant aures. Geminâ teguntur
Lumina nocte.

Otium, Catulle, tibi molestum est :
Otio exultas nimiùmque gaudes.
Otium reges priùs et beatas
Perdidit urbes [1].

[1] Cette ode est imitée de Sapho. Quelques commentateurs ont cru que la dernière strophe appartenait à une autre pièce. Elle semble pourtant se rattacher assez naturellement à celle-ci.

LI.

A LESBIE.

Heureux l'amant qui près de toi soupire,
Qui tient ses yeux attachés sur tes yeux,
Et qui t'écoute, et te voit lui sourire :
Il est égal aux dieux.

De veine en veine, une subtile flamme
Glisse en mon sein, sitôt que je te vois,
Et, dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Un bruit confus bourdonne à mon oreille ;
Je vois la nuit s'épaissir sur mon front ;
Dans la torpeur tout mon être sommeille ;
Je sens fuir ma raison.....

Catulle, ah ! crains la fatale influence
Des doux loisirs ! Ne subis plus leurs lois.
Par eux souvent a péri la puissance
Des peuples et des rois [1].

[1] Les deux premières strophes sont extraites, en grande partie de la traduction, par Delille, de l'ode de Sapho, que Catulle a imitée.

LII.

IN NONIUM ET VATINIUM.

Quid est, Catulle, quid moraris emori?
Sellâ in curuli struma Nonius sedet :
Per consulatum pejerat Vatinius.
Quid est, Catulle, quid moraris emori?

LIII.

DE QUODAM ET CALVO.

Risi nescio quem modò in coronâ,
Qui, quum mirificè Vatiniana
Meus crimina Calvus explicâsset [1],
Admirans ait hæc, manusque tollens :
Dî magni, salaputium disertum!

[1] Calvus porta, en effet, contre Vatinius, l'accusation de brigue et de corruption.

LII.

CONTRE NONIUS ET VATINIUS.

O Catulle, pourquoi tardes-tu de mourir?
Nonius est assis sur la chaise curule ;
Au consulat l'autre a su parvenir !
Que tardes-tu de mourir, ô Catulle?

LIII.

MOT SUR CALVUS.

L'autre jour, mon ami Calvus,
Avec sa verve accoutumée,
Dévoilait, dans une assemblée,
Les crimes de Vatinius.
Mais il fallut bien rire, en somme,
Quand, levant les mains vers les cieux,
Un auditeur s'écrie : *O dieux !*
Quel éloquent petit bout d'homme.

LIV.

IN CÆSARIS CINÆDOS.

Othonis caput oppidò pusillum,
Vetti, rustice, semilauta crura,
Subtile et leve peditum Libonis,
Si non omnia, displicere vellem
Tibi, et Fuffetio seni recocto.
Irascere iterùm meis iambis
Immerentibus, unice imperator.

LV.

AD CAMERIUM.

Oramus, si fortè non molestum est,
Demonstres, ubi sint tuæ tenebræ.
Te in campo quæsivimus minore,
Te in circo, te in omnibus tabellis,
Te in templo superi Jovis sacrato,
In Magni simul ambulatione :
Fœmellas omnes, amice, prendi,
Quas vultu vidi tamen sereno ;
Has vel te sic ipse flagitabam :

LIV.

CONTRE LES MIGNONS DE CÉSAR.

Pour leurs personnes tout entières,
Soit, ne vous montrez pas sévères,
César, l'homme aux goûts dissolus!
Vieux roué de Fuffétius!...
Mais ne prisez pas sans mesure
La tête si laide d'Othon,
De Vectius la cuisse impure,
Les bruits indiscrets de Libon,
Et, maître, qui veux tout réduire,
De nouveau contre ma satire
Fâche-toi de plus en plus fort :
Juste elle porte, et c'est son tort.

LV.

A CAMÉRIUS.

Mon cher Camérius, si ce n'est te fâcher,
Dis-moi, de grâce, où tu vas te cacher.
Je t'ai cherché partout. Promenades publiques,
Temples des dieux, bains, théâtres, boutiques,
Par moi, sans rien omettre, ont été visités.
Quand je voyais nos faciles beautés,
Je les allais soudain arrêter au passage.
Aucune, hélas! n'a changé de visage,

Camerium mihi, pessimæ puellæ.....
Quædam inquit, nudum sinum reducens :
En hìc in roseis latet papillis.
Sed te jam ferre Herculei labos est.
Tanto te in fastu negas, amice!
Dic nobis ubi sis futurus. Ede,
Audacter committe, crede luci.
Num te lacteolæ tenent puellæ?
Si linguam clauso tenes in ore,
Fructus projicies amoris omnes.
Verbosâ gaudet Venus loquelâ.
Vel, si vis, licet obseres palatum,
Dum vestri sim particeps amoris;
Non custos si fingar ille Cretum,
Non si Pegaseo ferar volatu,
Non Ladas si ego, pennipesve Perseus,
Non Rhesi niveæ citæque bigæ :
Adde huc plumipedes, volatilesque,
Ventorumque simul require cursum,
Quos junctos, Cameri, mihi dicares :
Defessus tamen omnibus medullis,
Et multis languoribus peresus
Essem, te, mi amice, quæritando.

Lorsque je lui disais : Rends-moi Camérius.
Une, pourtant, me montrant ses seins nus,
Répondit : Tiens, il est au milieu de ces roses.
Oh ! quelle épreuve, ami, tu nous imposes !
C'est le travail d'Hercule. Et pourquoi te cacher ?
Où faudra-t-il désormais te chercher ?
Allons, ouvre ton cœur à l'amitié fidèle.
Est-ce un tendron qui te tient sous son aile ?
Ne garde pas ta langue immobile à toujours :
Tu perds ainsi le fruit de tes amours.
Non, Vénus ne hait pas la parole indiscrète.
Mais pour chacun si ta bouche est muette,
Renonce à ton secret, du moins en ma faveur.
Malheur à moi si tu me tiens rigueur !
Car eussé-je le vol du coursier du Permesse,
Et de Ladas l'invincible vitesse,
Et la légèreté des chevaux de Rhésus,
Le corps d'airain du rapide Thalus,
Des oiseaux et des vents eussé-je aussi les ailes, —
Anéanti de fatigues nouvelles,
Succombant sous le faix à force de courir,
Je ne pourrais jamais te découvrir.

LVI.

AD M. CATONEM PORCIUM.

O rem ridiculam, Cato, et jocosam,
Dignamque auribus, et tuo cachinno !
Ride, quicquid amas, Cato, Catullum :
Res est ridicula, et nimis jocosa.
Deprendi modò pupulum puellæ
Trusantem. Hunc ego, sic placet Dionæ,
Pro telo rigidâ meâ cecidi.

LVII.

IN CÆSAREM ET MAMURRAM.

Pulchrè convenit improbis cinædis
Mamurræ pathicoque, Cæsarique;
Nec mirum : maculæ pares utrisque,
Urbana altera, et illa Formiana,
Impressæ resident, nec eluentur.
Morbosi pariter, gemelli utrique :
Uno in lecto, erudituli ambo :
Non hic, quàm ille magis vorax adulter,
Rivales socii puellularum,
Pulchrè convenit improbis cinædis.

LVI.

A CATON.

Oh ! le bon tour, Caton ! Il vaut qu'on te le dise,
Et tu rirais à moins. Si tu m'aimes, ris donc ;
C'est un bon tour s'il en fut onc.
L'autre jour, je surprends un bambin qui courtise
Chaudement un tendron. Vénus dicte son sort :
Je le perce d'un trait, mais dont il n'est pas mort.

LVII.

CONTRE CÉSAR ET MAMURRA.

César et Mamurra sont pour le mieux ensemble :
Par d'odieux penchants l'un à l'autre ressemble.
Voyez ! en flétrissure ils marchent les égaux :
A Rome celui-là, le second à Formies
Se sont déshonorés des mêmes infamies.
Tous deux sont gangrenés et d'ordure jumeaux ;
Couchant au même lit, formés à même école,
De même honte au front ils ont même auréole...
Du sexe féminin on les sait les rivaux.
Par d'odieux penchants l'un à l'autre ressemble :
César et Mamurra sont pour le mieux ensemble.

LVIII.

AD CŒLIUM, DE LESBIA.

Cœli, Lesbia nostra, Lesbia illa,
Illa Lesbia, quam Catullus unam
Plus quam se atque suos amavit omnes :
Nunc in quadriviis, in angiportis,
Glubit magnanimos Remi nepotes.

LIX.

DE RUFA ET RUFULO.

Bononiensis Rufa Rufulum fellat,
Uxor Menenî, sæpè quam in sepulchretis
Vidistis ipso rapere de rogo cœnam,
Quùm devolutum ex igne prosequens panem
A semiraso tunderetur ustore.

LVIII.

A CŒLIUS AU SUJET DE LESBIE.

Celle qui fut à moi, cette chère Lesbie
Que le tendre Catulle aima plus que la vie
Et plus que les siens, Cœlius,
Du vice crapuleux, dégoûtante recrue,
Elle exploite aujourd'hui, dans tous les coins de rue,
Les fiers descendants de Rémus.

LIX.

SUR RUFA.

Aux sales goûts de Rufulus
Qui peut se plier sans vergogne,
Si ce n'est Rufa, de Bologne,
La femme de Menenius,
Cette prostituée impure,
Qu'on voit, sans crainte et sans remords,
Se glisser au bûcher des morts,
Pour y voler sa nourriture?

LX.

FRAGMENTUM.

Nam te leæna montibus Libyssinis,
Aut Scylla latrans infimâ inguinum parte,
Tam mente durâ procreavit ac tetrâ :
Ut supplicis vocem in novissimo casu
Contemptam haberes! ô nimis fero corde.....

LXI.

JULIÆ ET MALLII EPITHALAMIUM.

Collis ô Heliconei
Cultor, Uraniæ genus,
Qui rapis teneram ad virum
Virginem, ô Hymenæe Hymen,
Hymen, ô Hymenæe!

Cinge tempora floribus
Suaveolentis amarici:
Flammeum cape ; lætus huc,
Huc veni, niveo gerens
Luteum pede soccum.

LX.

FRAGMENT.

Est-ce une lionne libienne,
Est-ce Scylla, changée en chienne,
Qui t'a transmis, avec le jour,
Un cœur à ce point inflexible,
Que tu demeures insensible
Aux souffrances de mon amour?
O cruelle!.....

LXI.

EPITHALAME DE JULIE ET DE MANLIUS.

O fils de Vénus — Uranie,
Toi par qui, d'un lien fécond,
A l'époux la vierge est unie,
Toi, Dieu si cher à l'Hélicon,
Hymen, père de tous les âges,
Reçois nos vœux et nos hommages!

Décore ton front radieux
De marjolaines odorantes;
Prends ton voile; à tes pieds soyeux
Mets les chaussures éclatantes;
Viens mêler ta joie à nos jeux.

Excitusque hilari die,
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnulâ,
Pelle humum pedibus : manu
Pineam quate tædam.

Namque Julia Mallio,
Qualis Idalium colens
Venit ad Phrygium Venus
Judicem, bona cum bonâ
Nubit alite virgo.

Floridis velut enitens
Myrtus Asia ramulis,
Quos Hamadryades deæ
Ludicrum sibi roscido
Nutriunt humore.

Quare age, huc aditum ferens
Perge linquere Thespiæ
Rupis Aonios specus,
Lympha quos super inrigat
Frigerans Aganippe;

Par un si beau jour animée,
Que ta voix aux sons argentins
Entonne le chant d'hyménée;
Agite la torche en tes mains,
Et, préludant au saint mystère,
D'un pied léger frappe la terre.

Riche de beauté, de vertus,
Sous d'heureux auspices, Julie
Va s'allier à Manlius.
Devant le juge de Phrygie,
Telle avait apparu Vénus;

Ou tel, encore, sur la grève
D'un fleuve aux fécondantes eaux,
Dans toute sa splendeur, s'élève
Un myrte aux verdoyants rameaux,
Que la Naïade aux doigts de rose
Des larmes du matin arrose.

Viens donc te rendre à notre appel;
Pour eux, de la double colline
Quitte le séjour immortel.....,
Ces bois, où la source divine
Promène son cours éternel.

Ac domum dominam voca,
Conjugis cupidam novi,
Mentem amore revinciens,
Ut tenax hedera huc et huc
Arborem implicat errans.

Vos item simul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite, in modum
Dicite : O Hymenæe Hymen,
Hymen, ô Hymenæe!

Ut lubentius, audiens
Se citarier ad suum
Munus, huc aditum ferat
Dux bonæ Veneris, boni
Conjugator Amoris.

Quis deus magis, ah ! magis
Est petendus amantibus?
Quem colent homines magis
Cœlitum? ô Hymenæe Hymen,
Hymen, ô Hymenæe?

Amène l'épouse nouvelle,
Dont, en secret, le cœur appelle
De ta loi l'empire si doux :
Ainsi que le lierre au chêne
En ses mille replis s'enchaîne,
Viens l'enchaîner à son époux !

Et vous dont pareille journée
Eveillera bientôt les sens,
Quand viendra l'heure fortunée,
O vierges, répétez ces chants :
Hymen, père de tous les âges,
Hymen, à toi tous nos hommages !

Invoqué par vos chants pieux
A remplir son doux ministère,
Le dieu voudra combler vos vœux,
Et, suivi de Cypris sa mère,
Vous enlacer, à votre tour,
Des nœuds d'un légitime amour.

Est-il un dieu plus favorable,
Que puissent prier les amants ?
Est-il un dieu plus secourable,
A qui nous devions notre encens ?
Hymen, père de tous les âges,
Hymen, à toi tous nos hommages !

Te suis tremulus parens
Invocat, tibi virgines
Zonulâ soluunt sinus,
Te timens cupidâ novus
Captat aure maritus.

Tu fero juveni in manus
Floridam ipse puellulam
Matris è gremio suæ
Dedis. O Hymenæe Hymen,
Hymen, ô Hymenæe !

Nil potest sine te Venus
Fama quod bona comprobet,
Commodi capere. At potest,
Te volente. Quis huic deo
Compararier ausit?

Nulla quit sine te domus
Liberos dare, nec parens
Stirpe vincier. At potest,
Te volente. Quis huic deo
Compararier ausit ?

Pour le bonheur de ses enfants,
C'est toi qu'un tendre père adjure;
La vierge, à tes divins accents,
Ote sa pudique ceinture;
L'amant fixe un œil anxieux
Sur tes décrets mystérieux.

Veut-il enlever à sa mère
La vierge, fraîche et tendre fleur :
C'est toi, déité tutélaire,
Qui la livres à son ardeur.
Hymen, père de tous les âges,
Hymen, à toi tous nos hommages!

Des plaisirs goûtés loin de toi
Nul, par le monde, ne fait gloire;
Mais on garde douce mémoire
Du bonheur qui naît sous ta loi.
Quelle divinité rivale
Ose se dire ton égale?

Sans toi, veuve de descendants,
Périrait la plus noble race;
Par toi le père au fils s'enlace
Dans la longue chaîne des temps.
Quelle divinité rivale
Ose se dire ton égale?

Quæ tuis careat sacris
Non queat dare præsides
Terra finibus. At queat,
Te volente. Quis huic deo
Comparier ausit ?

Claustra pandite januæ :
Virgo adest. Viden, ut faces
Splendidas quatiunt comas?
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Tardet ingenuus pudor,
Quæ tamen magis audiens
Flet, quòd ire necesse sit.
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Flere desine. Non tibi,
Aurunculeja, periculum est,
Ne qua fœmina pulchrior
Clarum ab Oceano diem
Viderit venientem.

Tes autels sont-ils sans honneurs?
De ses phalanges, la patrie
Voit bientôt la source tarie ;
Elle a, par toi, des défenseurs.
Quelle divinité rivale
Ose se dire ton égale ?

Allons! ouvrez la porte, ouvrez :
Voici la chaste jeune fille.
Voyez-vous des flambeaux sacrés
Comme la chevelure brille?
Mais le jour fuit, il se fait tard ;
Jeune épouse, plus de retard.

Quoiqu'enfin un peu moins sévère,
Tu pleures, car il faut partir :
La pudeur combat ton désir,
Tu cèdes à sa voix austère.
Mais le jour fuit, il se fait tard ;
Jeune épouse, plus de retard.

Oh! calme-toi ; sèche tes larmes,
Digne fille d'Aurunculus :
Non, femme plus riche de charmes
Jamais n'aura pu voir Phœbus,
En s'élevant du sein des ondes,
Prodiguer ses clartés fécondes.

Talis in vario solet
Divitis domini hortulo
Stare flos hyacinthinus.
Sed moraris, abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Prodeas, nova nupta, si
Jam videtur, ut audias
Nostra verba, viden? Faces
Aureas quatiunt comas.
Prodeas, nova nupta.

Non tuus levis in malâ
Deditus vir adulterâ,
Probra turpia persequens,
A tuis teneris volet
Secubare papillis ;

Lenta qui velut assitas
Vitis implicat arbores,
Implicabitur in tuum
Complexum. Sed abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Telle, dans la foule des fleurs,
Qui parent la splendide enceinte
D'un jardin aux mille couleurs,
Rayonne la fraîche hyacinthe.
Mais le jour fuit, il se fait tard ;
Jeune épouse, plus de retard.

Rends-toi, timide jeune fille,
A nos appels réitérés.
Viens !... Vois-tu des flambeaux sacrés
Comme la chevelure brille ?
Mais le jour fuit, il se fait tard ;
Jeune épouse, plus de retard.

Ne crains pas que jamais volage,
Ton époux te fasse l'outrage
De nourrir de coupables feux,
Et qu'infidèle à ses promesses,
Pour chercher des plaisirs honteux,
Il fraude tes pures caresses.

Ne crains pas !... A l'arbre voisin
Comme le cep qui se marie,
Il saura vivre heureux, au sein
D'une épouse tendre et chérie.
Mais le jour fuit, il se fait tard ;
Jeune vierge, plus de retard,

O beata nec atra nox !
O cubile.....
.....
Sed moraris, abit dies ;
Prodeas, nova nupta.

Quæ tuo veniunt hero,
Quanta gaudia, quæ vagà
Nocte, quæ mediâ die
Gaudeat !... Sed abit dies,
Prodeas, nova nupta.

Tollite, ô pueri, faces.
Flammeum video venire.
Ite, concinite, in modum,
Io, Hymen Hymenæe, io,
Io, Hymen Hymenæe !

Neu diù taceat procax
Fescennina locutio,
Neu nuces pueris neget
Desertum domini audiens
Concubinus amorem.

O nuit du plus heureux augure !
Couche.....
.....
....
Mais le jour fuit, il se fait tard ;
Jeune épouse, plus de retard.

O qu'il doit être heureux, ton maître !
Pour lui quels beaux jours sont comptés !
Que d'ineffables voluptés
Pour lui chaque nuit fera naître !
Mais le jour fuit, il se fait tard !
Jeune épouse, plus de retard.

Je vois la vierge qui s'avance.
Enfants, élevez vos flambeaux ;
Enfants, répétez en cadence
Et faites redire aux échos :
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Retentissez, chants fescennins,
Où la licence se tolère !
Esclave, favori naguère,
Aujourd'hui l'objet de dédains, —
Ainsi que l'usage l'ordonne,
Des noix aux enfants ; allons, donne.

Da nuces pueris, iners
Concubine ; satis diù
Lusisti nucibus : lubet
Jam servire Thalassio,
Concubine, nuces da.

Sordebant tibi villuli,
Concubine, hodiè atque heri ;
Nunc tuum cinerarius
Tondet os, miser, ah ! miser
Concubine, nuces da.

Diceris malè te à tuis,
Unguentate, glabris, marite,
Abstinere ; sed abstine ;
Io, Hymen Hymenæe, io ;
Io, Hymen Hymenæe !

Scimus hæc tibi quæ licent
Sola cognita : sed marito
Ista non eadem licent.
Io, Hymen Hymenæe, io ;
Io, Hymen Hymenæe !

Oui, jette des noix aux enfants.
Aussi pour toi brilla le temps
Où tu pouvais en faire usage ;
Mais enfin voici venir l'âge
Qui doit t'imposer d'autres lois.
Aux enfants, oui, jette des noix.

Naguère, ce matin encore,
Apparaissait à ton menton
Un duvet qui venait d'éclore.
A présent, malheureux giton,
Au fer il faut qu'il s'abandonne.
Des noix aux enfants : allons, donne.

Ce n'est qu'à regret, Manlius,
Assure-t-on, que tu délaisses
Et tes mignons et leurs caresses :
Le temps de ces écarts n'est plus.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Tu pouvais goûter les plaisirs
Permis à la folle jeunesse ;
Mais à l'époux plus de faiblesse :
Impose un frein à tes désirs.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Nupta tu quoque, quæ tuus
Vir petet, cave ne neges,
Ne petitum aliundè eat.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

En tibi domus ut potens
Et beata viri tui,
Quo tibi, sine, serviet.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Usque dum tremulum movens
Cana tempus anilitas
Omnia omnibus abnuit.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Transfer omine cum bono
Limen aureolos pedes,
Rasilemque subi forem.
Io, Hymen Hymenæe, io;
Io, Hymen Hymenæe!

Toi, jeune épouse, à son amour,
Oh ! garde-toi d'être rebelle,
Ou crains, — par ta faute, infidèle, —
Qu'il ne te délaisse à son tour.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

A ton approche, vois s'ouvrir
La maison heureuse et puissante
D'un époux, dont la foi constante
Sera vouée à te servir.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Oui, tes désirs seront les siens,
Jusqu'à l'âge à la main tremblante,
L'âge à la tête blanchissante,
Qui nous enlève tous nos biens.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Que ton pied souple et gracieux,
Sans plus tarder, vers lui te porte ;
Franchis le seuil, passe la porte ;
Viens : les auspices sont heureux.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Adspice intùs ut accubans
Vir tuus Tyrio in toro,
Totus immineat tibi.
Io, Hymen Hymenæe, io ;
Io, Hymen Hymenæe !

Illi non minùs, ac tibi
Pectore uritur intimo
Flamma, sed penitè magis.
Io, Hymen Hymenæe, io ;
Io, Hymen Hymenæe !

Mitte brachiolum teres,
Prætextate, puellulæ ;
Jam cubile adeat viri.
Io, Hymen Hymenæe, io ;
Io, Hymen Hymenæe !

Vos bonæ senibus viris
Cognitæ benè fæminæ,
Collocate puellulam.
Io, Hymen Hymenæe, io ;
Io, Hymen Hymenæe !

Vois, sur l'estrade où brille l'or,
Ton brûlant époux qui soupire :
A toi sans partage, il t'aspire ;
Il t'appelle..., il t'appelle encor.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Comme toi, d'un amour ardent
Il a senti surgir la flamme ;
Mais le feu qui ronge son âme
Est mille fois plus pénétrant.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Toi, qui jouis du droit si doux,
Enfant, d'être aujourd'hui son guide,
Laisse enfin la vierge candide
Se rapprocher de son époux.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Femmes au cœur pur et loyal,
Vous que l'homme de bien admire,
A vous maintenant de conduire
L'épouse au trône nuptial.
Hymen, père de tous les âges,
A toi nos chants et nos hommages !

Jam licet venias, marite
Uxor in thalamo est tibi
Ore floridulo nitens :
Alba parthenice velut ,
Luteumve papaver.

At, marite, ità me juvent
Cœlites ! nihilominùs
Pulcher es : neque te Venus
Negligit. Sed abit dies :
Perge, ne remorare.

Non diù remoratus es.
Jam venis. Bona te Venus
Juverit : quoniam palàm
Quod cupis, capis, et bonum
Non abscondis amorem.

Ille pulvis Erithrei
Siderumque micantium
Subducat numerum priùs ,
Qui vostri numerare volt
Multa millia ludi.

O Manlius, tu peux venir.
La vierge trône sur ta couche :
Vois son visage, vois sa bouche,
Comme la fleur s'épanouir.
On la prendrait pour une rose,
Au souffle du Zéphir éclose.

Et pour ta part, heureux époux,
Tu joins la grâce à la noblesse,
Et les charmes de la jeunesse,
Vénus te les prodigue tous.
Mais le jour fuit : l'épouse est prête.
Hâte-toi, que rien ne t'arrête.

Oh ! tu n'as pas tardé long-temps :
Tu viens. Que Vénus te bénisse !
Qu'à tes vœux elle soit propice !
Car ce qu'aujourd'hui tu prétends,
— Droit d'une union légitime,
Tu peux le proclamer sans crime.

Il n'est pas un œil envieux
Qui pourrait compter vos caresses,
Vos baisers, vos tendres ivresses.
On compterait plutôt les feux
Brillant à la voûte éthérée,
Les flots de la mer Erythrée.

Ludite, ut lubet, et brevi
Liberos date. Non decet
Tam vetus sine liberis
Nomen esse : sed indidem
Semper ingenerari.

Torquatus volo parvulus
Matris è gremio suæ
Porrigens teneras manus,
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello.

Sit suo similis patri
Mallio, et facile insciis
Noscitetur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

Talis illius à bonâ
Matre laus genus adprobet,
Qualis unica ab optimâ
Matre Telemacho manet
Fama Penelopeo.

Vivez heureux ! vivez contents !
Et pour perpétuer le lustre,
Dont s'honore une race illustre,
Bientôt donnez-lui des enfants.
Par vous qu'une souche si belle
D'elle-même se renouvelle.

Bientôt qu'un petit Torquatus
Penché sur le sein de sa mère,
— Bouche mi-close, et vers son père
Les bras mollement étendus,
L'accueille d'un tendre sourire
Et doucement vers lui l'attire.

De Manlius portrait vivant,
Tous soudain, en l'apercevant,
Liront son nom sur son visage,
Et ses traits rendront témoignage
Que Julie a soumis son cœur
Aux exigences de l'honneur.

Qu'ainsi la vertu de sa mère,
Un jour, autant d'éclat confère
Au nom de cet heureux enfant,
Que, grâce aux récits de l'histoire,
De Pénélope la mémoire
Sur le fils d'Ulysse en répand.

Claudite ostia, virgines :
Lusimus satis. At, boni
Conjuges, benè vivite, et
Munere assiduo valentem
Exercete juventam.

LXII.

CARMEN NUPTIALE.

JUVENES.

Vesper adest, juvenes, consurgite; Vesper Olympo
Expectata diù vix tandem lumina tollit.
Surgere jam tempus, jam pingues linquere mensas;
Jam veniet virgo, jam dicetur Hymenæus.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe !

PUELLÆ.

Cernitis, innuptæ, juvenes? Consurgite contrà.
Nimirùm Octeos ostendit Noctifer ignes.
Sic certè est ; viden' ut perniciter exsiluêre?
Non temerè exsiluêre; canent quod vincere par est.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

Fermez la chambre nuptiale,
Jeunes filles ; cessons les chants
De l'hymne matrimoniale,
Et vous, époux, vivez contents :
A l'amour, à sa douce ivresse,
Donnez votre forte jeunesse.

LXII.

CHANT NUPTIAL.

LES JEUNES GARÇONS.

Allons, amis, debout ! Dans le céleste asile,
Trop long-temps attendu, Vesper enfin scintille.
Levons-nous ; délaissons les pompes du festin.
L'épouse est là : d'hymen entamons le refrain :
Oh ! Hyménée, Hymen ! parais, dieu d'Hyménée !

LES JEUNES FILLES.

L'étoile de Vénus hâte sa course ignée :
Jeunes vierges, venez. Voyez-vous nos rivaux ?
Quelle ardeur confiante ! A leurs pressants assauts,
A leurs chants opposons une lutte obstinée.
Oh ! Hyménée, Hymen ! grâce, dieu d'Hyménée !

JUVENES.

Non facilis nobis, æquales, palma parata est.
Aspicite, innuptæ secum ut meditata requirant.
Non frustrà meditantur; habent memorabile quod sit.
Nec mirum ; lotâ penitùs quæ mente laborent.
Nos aliò mentes, aliò divisimus aures :
Jure igitur vincemur. Amat victoria curam.
Quarè nunc animos saltem committite vestros :
Dicere jam incipient, jam respondere decebit.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

PUELLÆ.

Hespere, qui cœlo fertur crudelior ignis ?
Qui gnatam possis complexu avellere matris,
Complexu matris retinentem avellere gnatam ,
Et juveni ardenti castam donare puellam ?
Quid faciant hostes captâ crudelius urbe ?
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe !

JUVENES.

Hespere, qui cœlo lucet jucundior ignis ?
Qui desponsa tuâ firmes connubia flammâ,
Quæ pepigêre viri, pepigerunt antè parentes,
Nec junxêre prius, quàm se tuus extulit ardor.
Quid datur a divis felici optatius horâ ?
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe?

LES JEUNES GARÇONS.

La palme nous sera difficile à cueillir.
Voyez nos jeunes sœurs contre nous s'affermir :
A de graves pensers leur âme est attentive.
Nous ? le moindre incident nous émeut, nous captive.
L'exigeante victoire à des lutteurs distraits
Ne peut vouloir sourire. Ah ! du moins soyons prêts !
Qu'à leurs chants la réponse à propos soit donnée.
Oh ! Hyménée, Hymen ! parais, dieu d'Hyménée.

LES JEUNES FILLES.

Vesper !... Est-il aux cieux un astre plus cruel ?
Quoi ! tu ravis la vierge au baiser maternel ;
Sans pitié pour les pleurs d'une mère affligée,
Tu livres sa pudeur aux transports d'un amant.
Que ferait donc de plus l'ennemi triomphant ?
Oh ! Hyménée, Hymen ! grâce, dieu d'Hyménée !

LES JEUNES GARÇONS.

Vesper !... Voit-on aux cieux briller astre plus beau ?
Ta flamme de l'hymen allume le flambeau ;
Ton heure est la plus douce au pur amour donnée :
Les nœuds féconds, formés par de tendres parents,
Sont consacrés au feu de tes rayons naissants.
Oh ! Hyménée, Hymen, parais, dieu d'Hyménée !

PUELLÆ.

Hesperus è nobis, æquales, abstulit unam.
Namque tuo adventu vigilat custodia semper;
Nocte latent fures, quos idem sæpè revertens,
Hespere, mutato comprendis nomine eosdem.

JUVENES.

At lubet innuptis ficto te carpere quæstu.
Quid tum si carpunt, tacitâ quem mente requirunt?
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

PUELLÆ.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavêre puellæ:
Idem quùm tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum pueri, nullæ optavêre puellæ:
Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis est;
Quùm castum amisit polluto corpore florem,
Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

LES JEUNES FILLES.

Tu nous prives, Vesper, de l'une de nos sœurs.
Ton heure est bien l'instant de veiller: les voleurs
Se cachent dans la nuit, et tu les vois encore,
Quand, sous un autre nom, tu précèdes l'aurore.

LES JEUNES GARÇONS.

C'est par feinte, ô Vesper, que leur voix te maudit:
Quand tu viens de l'hymen éclairer la journée,
Si leur bouche se plaint, leur âme t'applaudit.
Oh! Hyménée, Hymen! parais, dieu d'Hyménée!

LES JEUNES FILLES.

Voyez, dans un jardin, briller la chaste fleur,
A l'abri des troupeaux et du soc destructeur:
Zéphir, soleil, rosée à l'envi la caressent,
Et la vierge et l'amant auprès d'elle s'empressent;
On la cueille un matin: flétrie en un instant,
Elle ne charme plus et la vierge et l'amant.
Tant qu'elle reste pure au sein de sa famille,
Heureuse et chère à tous, telle est la jeune fille;
Perd-elle, — triste oubli des purs enseignements! —
La délicate fleur, trésor de son printemps?
De ses amis d'enfance elle est abandonnée.
Oh! Hyménée, Hymen! grâce, dieu d'Hyménée!

JUVENES.

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo,
Nunquàm se extollit, nunquàm mitem educat uvam ;
Sed tenerum prono deflectens pondere corpus,
Jam jam contingit summum radice flagellum ;
Hanc nulli agricolæ, nulli accoluêre juvenci :
At si fortè eadem est ulmo conjuncta marito,
Multi illam agricolæ, multi accoluêre juvenci.
Sic virgo, dum intacta manet, dum inculta senescit ;
Quùm per connubium maturo tempore adepta est,
Cara viro magis, et minùs est invisa parenti.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe!

CHORUS.

At tu ne pugna cum tali conjuge, virgo!
Non æquum est pugnare, pater quoi tradidit ipse,
Ipse pater cum matre, quibus parere necesse est.
Virginitas non tota tua est; ex parte parentum est :
Tertia pars patri data, pars data tertia matri,
Tertia sola tua est : noli pugnare duobus,
Qui genero sua jura simul cum dote dederunt.
Hymen, ô Hymenæe, Hymen, ades, ô Hymenæe !

LES JEUNES GARÇONS.

En des champs dénudés, isolé, sans support,
Le cep de ses doux fruits refuse le trésor;
Il languit; sous son poids, sa ramure s'incline;
Sa cime étiolée embrasse sa racine;
Le métayer dénie au stérile sarment,
De ses mains, de ses bœufs, le travail incessant;
Mais qu'un heureux hymen à l'ormeau l'entrelace,
Le métayer lui voue un concours efficace.
Seule la vierge, ainsi, vieillit dans l'abandon;
Mais à la loi d'hymen lorsque son cœur répond,
Elle vit, près des siens, d'amour environnée.
Oh! Hyménée, Hymen! parais, dieu d'Hyménée!

CHŒUR.

Mais à si digne époux voudras-tu résister,
Jeune vierge? Et comment essayer de lutter
Contre la volonté d'un père, d'une mère,
Résignant en ses mains leur pouvoir tutélaire.
Tu n'es pas toute à toi... Quand la voix des parents
Se prononce, obéir est la loi des enfants.
Rends-toi donc à l'époux auquel ils t'ont donnée.
Oh! Hyménée, Hymen! parais, dieu d'Hyménée.

LXIII.

DE BERECYNTHIA ET ATY.

Super alta vectus Atys celeri rate maria
Phrygium nemus citato cupidè pede tetigit,
Adiitque opaca silvis redimita loca deæ :
Stimulatus ubi furenti rabie, vagus animi
Devolvit illa acutâ sibi pondera silice.
Itaque ut relicta sensit sibi membra sine viro,
Et jam recente terræ sola sanguine maculans,
Niveis citata cepit manibus leve tympanum,
Tympanum, tubam, Cybele, tua, mater, initia :
Quatiensque terga tauri teneris cava digitis,
Canere hoc suis adorta est tremebunda comitibus :
Agite, ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul,
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena quæ petentes, velut exules, loca celerè,
Sectam meam executæ duce me, mihi comites
Rapidum salum tulistis, truculentaque pelagi,
Et corpus evirastis Veneris nimio odio.
Hilarate heræ citatis erroribus animum.
Mora tarda mente cedat. Simul ite, sequimini
Phrygiam ad domum Cybeles, Phrygia ad nemora deæ,

LXIII.

ATYS ET CYBÈLE.

Atys au loin a fui sur son léger navire.
Il aborde en Phrygie, et soudain se retire
Dans les bois consacrés à la mère des dieux.
Là, d'un silex tranchant, hors de lui, furieux,
Il s'est armé. Bientôt sa rage est assouvie :
Sa rage a mutilé l'organe de la vie.
Son sang, celui des siens teint les lieux d'à l'entour...
Il fait gronder alors le clairon, le tambour :
Ton signal, ô Cybèle! Et sa voix effrénée
Rassemble autour de lui sa troupe efféminée :
« Volez et bondissez sur la cime des monts,
De la grande déesse ô troupeaux vagabonds ;
Accourez à ma voix, exilés volontaires,
Avec moi, qui, cherchant des rives étrangères,
Avez bravé des mers l'inflexible courroux,
Et, comme moi, porté sur vous-mêmes vos coups,
En haine de Venus. — Rivalisons de zèle :
Courons, volons ensemble au temple de Cybèle.

Ubi cymbalum sonat vox, ubi tympana reboant ;
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,
Ubi capita Mænades vi jaciunt hederigeræ,
Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,
Ubi suevit illa divæ volitare vaga cohors;
Quò nos decet citatis celebrare tripudiis.

Simul hæc comitibus Atys cecinit notha mulier,
Thiasus repente linguis trepidantibus ululat.
Leve tympanum remugit, cava cymbala recrepant;
Viridem citus adit Idam properante pede chorus,
Furibunda simul, anhelans, vaga, vadit, animi egens,
Comitata tympano Atys per opaca nemora dux,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi.
Rapidæ ducem sequuntur Gallæ pede propero.
Itaque, ut domum Cybeles tetigêre lassulæ,
Nimio è labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labantes languore oculos sopor operit.
Abit in quiete molli rabidus furor animi.

Sed ubi oris aurei sol radiantibus oculis
Lustravit æthera album, sola dura, mare ferum,
Pepulitque noctis umbras vegetis sonipedibus,
Ibi somnus excitum Atyn fugiens citus abiit,

La flûte phrygienne y mêle ses accords
Au bruit de la cymbale, au son bruyant des cors.
La Ménade, agitant son front chargé de lierre,
Y remplit, à grands cris, son sacré ministère,
Et sa troupe y voltige à pas tumultueux :
Joignons à leurs transports nos bonds impétueux. »

A peine avait parlé la prêtresse nouvelle,
Qu'éclatent les clameurs de sa bande fidèle.
Le tambour retentit, la cymbale répond ;
Le chœur s'est élancé vers la cime du mont.
Haletant, éperdu, furieux, en démence,
Atys, tambour en main, s'agite et le devance.
Comme un jeune taureau, loin du joug échappé,
Il franchit de l'Ida le sommet escarpé.....
Mais sous de tels efforts leur courage s'affaisse ;
Ils tombent épuisés au seuil de la déesse.
Le sommeil sur leurs yeux presse ses lourds pavots
Et leur féroce ardeur s'éteint dans le repos.

Déjà l'astre au front d'or, de ses clartés fécondes
Illumine les cieux, et la terre, et les ondes ;
Déjà ses prompts coursiers ont écarté la nuit.
D'un vol précipité le doux sommeil s'enfuit,

Trepidantem eum recepit dea Pasithea sinu.
Ità de quiete molli rapidâ sine rabie,
Simul ipsa pectore Atys sua facta recoluit,
Liquidâque mente vidit, sine queis, ubique foret,
Animo æstuante rursum reditum ad vada tetulit.
Ibi maria vasta visens lacrymantibus oculis,
Patriam adlocuta mœsta est ità voce miseriter :
« Patria, ô mea creatrix, patria, ô mea genitrix,
Ego quam miser relinquens, dominos ut herifugæ
Famuli solent, ad Idæ tetuli nemora pedem,
Ut apud nivem et ferarum gelida stabula forem,
Et earum omnia adirem, furibunda, latibula.
Ubinam, aut quibus locis te positam, patria, rear ?
Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,
Rabie ferâ carens dum breve tempus animus est ;
Egone à meâ remota hæc ferar in nemora domo?
Patriâ, bonis, amicis, genitoribus abero?
Abero foro, palæstrâ , stadio et gymnasiis?
Miser, ah miser! Querendum est etiam atque etiam, anime,
Quod enim genus figuræ est, ego non quod habuerim?
Ego puber, ego adolescens, ego ephebus, ego puer,

Et, palpitant, se cache au sein de Pasithée.
Atys s'est éveillé... De son âme agitée,
Un bienfaisant repos a chassé la fureur.
Il revient à lui-même; il voit avec horreur
Le destin qu'il s'est fait. Abymé de tristesse,
Croyant qu'il pourra fuir, vers la plage il s'empresse,
Et, ses yeux tout en pleurs attachés sur les flots,
A la patrie absente il adresse ces mots :
« O ma chère patrie! O bien aimé rivage!
Sol natal que j'ai fui comme on fuit l'esclavage!
Je vous perds sans retour. En ces climats glacés,
Dans ces bois de l'Ida, de frimas hérissés,
Me voilà, pour toujours, errant à l'aventure,
Partageant des lions le gîte et la pâture.
Patrie, où te chercher? Oh! si du moins mes yeux,
Quand je sens se calmer mes transports furieux,
Pouvaient se reposer sur ton lointain rivage!...
Loin de toi resterai-je en ce pays sauvage?
De tout ce qui m'est cher vivrai-je séparé,
Du gymnase, du stade à jamais séquestré?
A la plainte, ô malheur! ma vie est condamnée.
Quels affreux changements subit ma destinée!
Moi, de mes jours à peine en la première fleur,

Ego gymnasii fui flos, ego eram decus olei :
Mihi januæ frequentes , mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimita domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.
Egone deûm ministra, et Cybeles famula ferar ?
Ego Mænas, ego mei pars, ego vir sterilis ero ?
Ego viridis algida Idæ nive amicta loca colam ?
Ego vitam agam sub altis Phrygiæ columinibus,
Ubi cerva silvicultrix, ubi aper nemorivagus ?
Jam jam dolet, quod egi, jam jamque pœnitet. »

Roseis ut huic labellis palans sonitus abit,
Geminas deorum ad aures nova nuncia referens,
Ibi juncta juga resolvens Cybele leonibus,
Lævumque pecoris hostem stimulans ita loquitur :
« Agedum, inquit, age ferox, i, face ut hinc furoribus,
Face ut hinc furoris ictu reditum in nemora ferat,
Mea liberè nimis qui fugere imperia cupit :
Age, cæde terga caudâ : tua verbera patere.
Face cuncta mugienti fremitu loca retonent.
Rutilam ferox torosâ cervice quate jubam. »

Ait hæc minax Cybele, religatque juga manu,
Ferus ipse sese adhortans rabidum incitat animum :

Du gymnase, du stade et la gloire et l'honneur,
Des amis dévoués, moi, qui voyais l'escorte,
A toute heure du jour s'empresser à ma porte,
Moi, que des chants flatteurs invitaient au sommeil
Et dont l'éclat des fleurs égayait le réveil, —
Ménade maintenant, servante de Cybèle,
De moi-même moitié stérile et criminelle,
Vivrai-je sur ces monts, bois inhospitaliers,
Asile ténébreux des cerfs, des sangliers?
Qu'ai-je fait? O regrets! ô funeste folie! »

Ainsi s'est échappé, de sa lèvre pâlie,
D'une juste douleur l'accent injurieux,
Et sa plainte est montée à l'oreille des dieux.
De son char dételant un lion, la déesse
A servir son courroux en ces termes le presse :
« Il veut donc, l'insensé, méconnaître mes droits!
Par l'effroi dominé, qu'il rentre au fond des bois.
Allons, cours, obéis à ton instinct sauvage;
Au fouet de ta queue exaspère ta rage;
Au loin fais retentir tes fiers rugissements ;
Hérisse de tes crins les replis ondoyants. »

A ces mots menaçants prononcés par Cybèle,
Le lion en fureur, le feu dans la prunelle,

Vadit, fremit et refringit vîrgulta pede vago.
At ubi ultima albicantis loca littoris adiit,
Tenerumque vidit Atyn propè marmora pelagi,
Facit impetum. Ille demens fugit in nemora fera.
Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.

Dea, magna dea, Cybele, Dindymi dea domina,
Procul à meâ tuus sit furor omnis, hera, domo;
Alios age incitatos, alios age rabidos.

LXIV.

DE NUPTIIS PELEI ET THETIDOS.

Peliaco quondam prognatæ vertice pinus
Dicuntur liquidas Neptuni nâsse per undas
Phasidos ad fluctus et fines Aetæos :
Quûm lecti juvenes, Argivæ robora pubis,
Auratam optantes Colchis avertere pellem,
Ausi sunt vada salsa citâ decurrere puppi,
Cærula verrentes abiegnis æquora palmis :
Diva quibus, retinens in summis urbibus arces,
Ipsa levi fecit volitantem flamine currum,

A pris soudain sa course, et, de ses bonds pressés,
Il jonche la forêt de rameaux dispersés.
Il voit le faible Atys sur l'écumeuse plage,
Vers lui s'élance... Atys, l'effroi sur le visage,
Sent défaillir son cœur ; il s'enfuit vers les bois,
Et Cybèle, à jamais, l'enchaîne sous ses lois.

O toi, mère des Dieux, ô toi, grande déesse,
Cybèle, Dindymène, épargne ma faiblesse ;
Epargne aussi les miens ! Garde pour d'autres cœurs
Et ces transports pieux et ces saintes fureurs.

LXIV.

LES NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

Les antiques sapins, enfants du Pélion,
Traçant sur l'onde amère un rapide sillon,
Abordèrent jadis à la rive du Phase.
C'était sous Aétès, quand la fleur du gymnase,
L'élite des guerriers, la jeunesse d'Argos,
Fière de conquérir la toison de Colchos,
Sur un léger esquif brava l'onde indocile
Et fit gémir les flots sous l'aviron agile.
La déesse des arts, Minerve, de ses mains,
Avait, en ais courbés assemblant les vieux pins,

Pinea conjungens inflexæ texta carinæ.
Illa rudem cursu prima imbuit Amphitriten;
Quæ simul ac rostro ventosum proscidit æquor,
Tortaque remigio spumis incanduit unda,
Emersêre feri candente è gurgite vultus
Æquoreæ monstrum Nereides admirantes :
Illâque haudque aliâ viderunt luce marinas
Mortales oculi nudato corpore Nymphas,
Nutricum tenùs extantes è gurgite cano.
Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,
Tum Thetis humanos non despexit hymenæos,
Tum Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit.

O nimis optato sæclorum tempore nati
Heroes, salvete, deûm genus, ô bona mater!
Vos ego sæpè meo, vos carmine compellabo.
Teque adeò eximiæ tædis felicibus aucte,
Thessaliæ columen, Peleu, quoi Juppiter ipse,
Ipse suos divûm genitor concessit amores.
Tene Thetis tenuit pulcherrima Neptunine?
Tene suam Thetis concessit ducere neptem?
Oceanusque, mari totum qui amplectitur orbem?

onstruit ce char ailé que le zéphyr anime,
Le premier qui des mers osa fouiller l'abyme.
Semant à ses côtés les flocons écumeux,
Dès qu'il a pris son vol sur le gouffre orageux,
D'un bond précipité, l'essaim des Néréides
S'élance avec stupeur de ses grottes humides,
Et montre, à ce prodige, un long étonnement.
C'est le premier, dit-on, c'est l'unique moment,
Où les yeux des mortels virent, des nymphes nues,
Par les flots, sous le sein, doucement soutenues,
Les pudiques attraits; ce fut aussi le jour,
Où Thétis à Pélée inspira tant d'amour,
Où, Thétis d'un mortel agréant l'hyménée,
Le père de Thétis unit leur destinée.

Salut, héros venus en de plus heureux temps,
Race des dieux, et vous, leur mère! De mes chants
Vos noms viendront souvent rehausser l'harmonie,
Et le tien, avant tous, fils de la Thessalie,
O Pélée, ô héros, toi, dont le roi des dieux,
Oubliant son amour, favorisa les vœux!
Toi, que du dieu des mers la céleste famille
Admit à partager la couche de sa fille!
Toi, cher à l'Océan, dont les humides bras
Pressent de leurs contours les terrestres états!

Quæ simul optatæ finito tempore luces
Advenêre, domum conventu tota frequentat
Thessalia. Oppletur lætanti regia cœtu;
Dona ferunt : præ se declarant gaudia voltu.
Deseritur Scyros : linquunt Phthiotica Tempe,
Cranonisque domos, ac mœnia Larissæa.
Pharsaliam coeunt, Pharsalia tecta frequentant.
Rura colit nemo, mollescunt colla juvencis.
Non humilis curvis purgatur vinea rastris :
Non glebam prono convellit vomere taurus :
Non falx attenuat frondatorum arboris umbram :
Squalida desertis robigo infertur aratris.

Ipsius at sedes, quacumque opulenta recessit
Regia, fulgenti splendent auro atque argento;
Candet ebur soliis; conlucent pocula mensâ;
Tota domus gaudet regali splendida gazâ.
Polvinar verò divæ geniale locatur
Sedibus in mediis, Indo quod dente politum

Le temps s'est écoulé... Mirage d'espérance,
Le jour heureux a lui. C'est un concours immense :
Aux portes du palais, sous le toit des époux,
La Thessalie entière est assemblée, et tous,
Se groupant au hasard en de joyeuses bandes,
D'un visage riant présentent leurs offrandes.
Scyros, Tempé, Cranon, Larisse sont déserts ;
De milliers d'habitants les chemins sont couverts ;
A Pharsale on accourt, la Grèce est à Pharsale.
Mais aux travaux des champs allégresse fatale !
Sur le cou des taureaux le joug n'est plus empreint ;
La vigne est délaissée à l'herbe qui l'étreint ;
Sous le fer qui le suit, le pesant attelage
Ne tourne plus le sol ; l'arbre au stérile ombrage
A cessé de subir l'atteinte de la faulx,
Et la rouille, du soc accuse le repos.

Du palais, cependant, les vastes galeries
Resplendissent d'argent, d'or, de tapisseries ;
L'ivoire s'y prodigue en onduleux festons ;
Les buffets sont chargés de précieux flacons ;
Partout c'est la splendeur, la pompe, la richesse.
Parmi tant de trésors, brille de la déesse
Le trône nuptial, d'ivoire décoré,

Tincta tegit roseo conchyli purpura fuco.
Hæc vestis priscis hominum variata figuris,
Heroum mirâ virtutes indicat arte.

Namque fluentisono prospectans littore Diæ
Thesea cedentem celeri cum classe tuetur
Indomitos in corde gerens Ariadna furores,
Necdum etiam sese, quæ visit, visere credit;
Utpote fallaci quæ tum primùm excita somno
Desertam in solâ miseram se cernit arenâ.
Immemor at juvenis fugiens pellit vada remis,
Inrita ventosæ linquens promissa procellæ.
Quem procul ex algâ mœstis Minoïs ocellis,
Saxea ut effigies bacchantis prospicit Evoe,
Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis.
Non flavo retinens subtilem vertice mitram,
Non contecta levi velatum pectus amictu,
Non tereti strophio luctantes vincta papillas :
Omnia quæ toto delapsa è corpore passim
Ipsius antè pedes fluctus salis alludebant.
Sed neque tum mitræ, neque tum fluitantis amictus
Illa vicem curans, toto ex te pectore, Theseu,
Toto animo, totâ pendebat perdita mente.

De la pourpre de Tyr richement entouré.
Des héros du vieil âge on y voit les figures,
Et l'art y retraça leurs nobles aventures.

Ici c'est Ariane aux rives de Naxos;
Là, plus loin, c'est Thésée : il fuit sur ses vaisseaux.
Ariane en son cœur sent bouillonner la rage,
A peine réveillée, attachée à la plage,
Seule avec sa douleur, d'un regard anxieux,
Elle voit l'infidèle et n'en croit pas ses yeux.
Lui, pourtant, fuit toujours : il s'éloigne sans cesse,
Et les vents sur leur aile emportent sa promesse.
On dirait, à la voir muette en ses douleurs,
Le marbre inanimé d'une Bacchante en pleurs.
Elle regarde au loin... Eperdue, agitée,
De soucis en soucis son âme est ballottée.
Ses blonds cheveux épars ont perdu leur bandeau;
Sur son sein haletant plus de léger manteau;
Plus d'écharpe où se cache une gorge indocile:
Tout ce désordre échappe à l'amante immobile.
Ses riches ornements, à ses pieds dispersés,
Sont par les flots mouvants saisis et repoussés.
Pour elle maintenant qu'est-ce donc? Sa pensée,
Et ses vœux, et son cœur, tout fuit avec Thésée.

Ah misera ! assiduis quam luctibus externavit
Spinosas Erycina serens in pectore curas,
Illâ tempestate, ferox, quo tempore Theseus
Egressus curvis è littoribus Piræi
Attigit injusti regis Gortynia tecta.

Nam perhibent olim crudeli peste coactam,
Androgeoneæ pœnas exsolvere cædis,
Electos juvenes simul et decus innuptarum
Cecropiam solitam esse dapem dare Minotauro.
Queis angusta malis quùm mœnia vexarentur,
Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit potiùs, quàm talia Cretam
Funera Cecropiæ ne funera portarentur.
Atque ita nave levi nitens, ac lenibus auris,
Magnanimum ad Minoa venit sedesque superbas.
Hunc simul ac cupido conspexit lumine virgo
Regia, quam suaves expirans castus odores
Lectulus in molli complexu matris alebat :
Quales Eurotæ progignunt flumina myrtos,
Aurave distinctos educit verna colores :
Non prius ex illo flagrantia declinavit
Lumina, quàm cuncto concepit pectore flammam
Funditùs, atque imis exarsit tota medullis,
Heu ! miserè exagitans immiti corde furores.

Hélas! que de chagrins ont brisé sa raison!
Vénus lui mit au cœur son plus fatal poison,
Ce jour même où Thésée osait, au nom d'Athènes,
De l'injuste Minos aborder les domaines.

Par la peste domptée, Athènes, tous les ans,
A la Crète livrait la fleur de ses enfants.
En expiation du meurtre d'Androgée,
C'était, assure-t-on, la rançon exigée : —
Du cruel Minotaure effroyable festin.
La cité périssait, aux coups d'un tel destin.
Pour soustraire les siens à ce sanglant supplice,
Thésée a, de ses jours, offert le sacrifice.
Sur un léger navire il s'abandonne aux flots;
Il arrive au palais de l'orgueilleux Minos.
Ariane le voit, le suit d'un œil avide, —
A l'ombre du foyer, elle, vierge timide,
Toujours près de sa mère, — élevée en ses bras : —
Tel un myrte grandit, aux bords de l'Eurotas,
Ou telle aussi la fleur, ornement de la plaine,
Du printemps se colore à l'amoureuse haleine.
Sur le héros la vierge encore tient ses yeux,
Que déjà, dans son cœur, s'agitent mille feux.
Malheureuse! elle-même, elle attise la flamme,
Qui doit porter la mort jusqu'au fond de son âme.

Sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,
Quæque regis Golgos, quæque Idalium frondosam,
Qualibus incensam jactastis mente puellam
Fluctibus, in flavo sæpè hospite suspirantem!
Quantos illa tulit languenti corde timores!
Quantùm sæpè magis fulgore expalluit auri!
Quùm sævum cupiens contrà contendere monstrum,
Aut mortem oppeteret Theseus, aut præmia laudis.
Non ingrata, tamen frustrà, munuscula divis
Promittens, tacito suspendit vota labello.

Nam velut in summo quatientem brachia Tauro
Quercum, aut conigeram sudanti corpore pinum,
Indomitus turbo contorquens flamine robur
Eruit : illa procul radicibus exturbata
Prona cadit, latèque et cominùs obvia frangens :
Sic domito sævum prostravit corpore Theseus
Nequicquam vanis jactantem cornua ventis.
Indè pedem sospes multâ cum laude reflexit
Errabunda regens tenui vestigia filo,
Ne labyrintheis è flexibus egredientem
Tecti frustraretur inobservabilis error.

Amour! ô toi qui fais nos bonheurs, nos soucis,
Toi, reine de Golgos, toi, sa mère, ô Cypris,
A quel flot de tempête, à quel affreux martyre
Livrez-vous donc ce cœur, qui se plaint et soupire!
Que de fois Ariane a frémi de terreur!
Que de fois sur son front a glissé la pâleur!
Lorsque Thésée, épris de l'amour de la gloire,
S'éloigne pour chercher la mort ou la victoire.
C'est alors, — mais en vain, — que ses timides vœux,
Sur sa lèvre expirant, s'élèvent vers les dieux.

Tel, quand de l'ouragan l'irrésistible haleine,
Au sommet du Taurus, violemment se déchaîne
Contre le chêne altier ou le pin résineux,
Qui dressent vers le ciel leurs rameaux orgueilleux, —
Le colosse ébranlé soulève ses racines...,
Tombe, entassant au loin d'innombrables ruines:
Tel Thésée a frappé le monstre mugissant,
Qui bat en vain les airs de son front menaçant.
Couvert de gloire, il va franchir le labyrinthe:
Il s'engage à travers l'inextricable enceinte,
Et le fil, dont il suit le sinueux détour,
Hors du trompeur dédale assure son retour.

Sed quid ego, à primo digressus carmine, plura
Commemorem? ut linquens genitoris filia voltum,
Ut consanguineæ complexum, ut denique matris,
Quæ misera in gnatâ fleret deperdita, læta
Omnibus his Thesei dulcem præoptârit amorem?
Aut ut vecta ratis spumosa ad littora Diæ?
Aut ut eam tristi devinctam lumina somno
Liquerit immemori discedens pectore conjux?
Sæpè illam perhibent ardenti corde furentem
Clarisonas imo fudisse è pectore voces.
Aut tum prærúptos tristem conscendere montes,
Undè aciem in pelagi vastos protenderet æstus:
Tum tremuli salis adversas procurrere in undas
Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ:
Atque hæc extremis mœstam dixisse querelis,
Frigidulos udo singultus ore cientem.

Siccine me patriis avectam, perfide, ab oris,
Perfide, deserto liquisti in littore, Theseu?
Siccine discedens, neglecto numine divûm,
Immemor ah! devota domum perjuria portas?
Nullane res potuit crudelis flectere mentis
Consilium? Tibi nulla fuit clementia præsto,

Mais céderai-je encore aux écarts de ma muse,
Et dirai-je comment, — tant sa flamme l'abuse ! —
Fuyant l'œil paternel, l'amitié d'une sœur
Et l'amour d'une mère, en proie à la douleur,
Ariane a suivi le vaillant fils d'Athènes ?
Comment le flot l'emporte en des plages lointaines ?
Comment, lorsqu'elle goûte un perfide repos,
Son amant l'abandonne aux rives de Naxos ?
De la fureur cédant à l'inflexible étreinte,
Souvent, à cris aigus, elle exhala sa plainte.
Tantôt, dans sa douleur, sur les rochers déserts,
Elle interroge, au loin, l'immensité des mers ;
Tantôt, se dépouillant de sa molle chaussure,
Elle court au devant de l'onde qui murmure,
Et sa lèvre glacée, à travers les sanglots,
Laisse son désespoir s'exhaler en ces mots :

« Ainsi donc, enlevée au paternel rivage,
» Tu peux m'abandonner sur ce rocher sauvage ?
» Perfide ! trahissant et les dieux et ta foi,
» Tu peux tout oublier, tout, pour fuir loin de moi ?
» Rien n'a donc pu changer ton dessein immuable !
» Rien n'a donc pu fléchir ton cœur impitoyable !

Immite ut nostri vellet miserescere pectus?
At non hæc quondam nobis promissa dedisti
Voce : mihi non hoc miseræ sperare jubebas :
Sed connubia læta, sed optatos hymenæos,
Quæ cuncta aërii discerpunt irrita venti.
Jam jam nulla viro juranti fœmina credat,
Nulla viri speret sermones esse fideles :
Qui, dum aliquid cupiens animus prægestit apisci,
Nil metuunt jurare, nihil promittere parcunt.
Sed simul ac cupidæ mentis satiata libido est,
Dicta nihil metuêre, nihil perjuria curant.
Certè ego te in medio versantem turbine leti
Eripui, et potiùs germanum amittere crevi,
Quam tibi fallaci supremo in tempore deessem :
Pro quo dilaceranda feris dabor, alitibusque
Præda, neque injectâ tumulabor mortua terrâ.
Quænam te genuit solâ sub rupe leæna?
Quod mare conceptum spumantibus expuit undis?
Quæ Syrtis, quæ Scylla vorax, quæ vasta Charybdis,
Talia qui reddis pro dulci præmia vitâ?

Si tibi non cordi fuerant connubia nostra,
Sæva quòd horrebas prisci præcepta parentis,

» Etait-ce ta promesse? était-ce mon espoir?
» Flattant mes vœux, ta bouche, habile à décevoir,
» Me peignait les douceurs d'un heureux hyménée:
» Vaine parole, hélas! par les vents entraînée!
» Crois donc, femme crédule, aux discours d'un amant;
» Crois qu'il sera fidèle à la foi du serment! —
» Alors que du désir ils savourent l'ivresse,
» On les voit prodiguer et serment et promesse;
» Mais de la passion quand s'apaisent les feux,
» Le parjure et l'oubli ne sont qu'un jeu pour eux.
» Pourtant je t'ai sauvé de la mort;—oui, moi-même...,
» Et, pour te secourir en ce moment suprême,
» Me suis-je souvenue en quels lieux et comment
» Mon frère avait péri? Pour tant de dévoûment,
» Des lions, des vautours je serai la pâture;
» Mes os sanglants seront privés de sépulture!
» Quel monstre, au fond des bois, t'a donc donné le jour?
» Quel monstre t'a vomi du liquide séjour?
» A Charybde, à Scylla dois-tu donc ta naissance,
» Toi, dont le cœur est sourd à la reconnaissance?

» Si, d'un père acceptant les ordres rigoureux,
» Tu voulais repousser notre hymen et mes vœux,

Attamen in vostras potuisti ducere sedes,
Quæ tibi jucundo famularer serva labore,
Candida permulcens liquidis vestigia lymphis,
Purpureâve tuum consternens veste cubile.
Sed quid ego ignaris nequicquàm conqueror auris,
Externata malo? quæ nullis sensibus auctæ,
Nec missas audire queunt, nec reddere voces?
Ille autem propè jam mediis versatur in undis,
Nec quisquam adparet vacuâ mortalis in algâ.
Sic nimis insultans extremo tempore sæva
Fors etiam nostris invidit questubus aures.
Juppiter omnipotens, utinam ne tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent littora puppes:
Indomito nec dira ferens stipendia tauro
Perfidus in Cretam religâsset navita funem:
Nec malus hic celans dulci crudelia formâ,
Consilia in nostris quæsisset sedibus hospes!
Nam quò me referam? quali spe perdita nitar?
Idomeniosne petam montes? At gurgite lato
Discernens ponti truculentum dividit æquor.
An patris auxilium sperem, quemnc ipsa reliqui,
Respersum juvenem fraternâ cæde secuta?
Conjugis an fido consoler memet amore,

» Il fallait me conduire au sein de ta patrie.
» Ton esclave soumise, auprès de toi nourrie,
» J'aurais mis mon bonheur, ma joie à te servir,
» A décorer ton lit de la pourpre de Tyr,
» A verser sur tes pieds l'eau pure des fontaines.....
» Mais pourquoi, succombant sous le poids de mes peines,
» Fatiguer vainement les airs de mes clameurs?
» Ils ne peuvent m'entendre et répondre à mes pleurs.
» Tandis que, devant lui, s'ouvre une mer tranquille,
» Nul mortel n'apparaît sur cette algue stérile;
» Et tu refuses même, impitoyable Sort,
» Un témoin à mes maux, un témoin à ma mort!
» Ah! plût à Jupiter que la flotte d'Athènes,
» De Gnosse n'eût jamais abordé les domaines!
» Que l'étranger jamais n'eût en Crète apporté
» D'holocaustes humains le tribut détesté!
» Sous les traits d'un héros cachant une âme vile,
» Que ce traître chez nous n'eût pas trouvé d'asile!...
» Où fuir? En ma détresse, où demander secours?
» Dans la Crète?... A mon père?... Mais les flots pour toujours
» Opposent à ma fuite une immense barrière!
» Mais j'ai suivi le Grec, teint du sang de mon frère!...
» Et ce fidèle époux, mon seul consolateur...,

Quinc fugit lentos incurvans gurgite remos?
Prætereà littus, nullo sola insula tecto :
Nec patet egressus pelagi cingentibus undis.
Nulla fugæ ratio, nulla spes, omnia muta,
Omnia sunt deserta, ostentant omnia letum.

Non tamen antè mihi languescent lumina morte,
Nec priùs à fesso secedent corpore sensus :
Quàm justam à divis exposcam prodita multam,
Cœlestùmque fidem postremâ comprecer horâ.
Quarè, facta virûm multantes vindice pœnâ,
Eumenides, quibus anguineo redimita capillo
Frons expirantes præportat pectoris iras,
Huc huc adventate, meas audite querelas,
Quas ego, væ miseræ! extremis proferre medullis
Cogor inops, ardens, amenti cæca furore.
Quæ quoniam veræ nascuntur pectore ab imo,
Vos nolite pati nostrum vanescere luctum :
Sed quali solam Theseus me mente reliquit,
Tali mente, deæ, funestet seque suosque!

Has postquàm mœsto profudit pectore voces,
Supplicium sævis exposcens anxia factis :

» Il s'enfuit, de la rame accusant la lenteur !
» Sans abri, sans défense, en un désert sauvage,
» Neptune, de ses flots, m'enchaîne à cette plage...
» Nul espoir de salut !... O misérable sort !...
» Ici tout est silence !... ici tout est la mort !...

» Mais avant que mes yeux soient clos à la lumière,
» Avant que, dans mon sein, à mon heure dernière,
» S'éteigne la pensée, oh ! j'invoque les dieux ;
» J'appelle leurs regards sur son acte odieux.
» Euménides, ô vous, qui punissez le crime,
» Vous dont le front, chargé d'affreux serpents, exprime
» L'immuable courroux qui brûle dans vos cœurs,
» Accourez, entendez la voix de mes douleurs !
» L'amour, le désespoir, la fureur, la démence
» L'arrachent de mon âme, en vous criant : Vengeance !
» Puisqu'il brise mon sein par d'injustes mépris,
» Oui, de sa trahison qu'il reçoive le prix :
» Que le faix de douleurs sous lequel je succombe,
» Sur lui-même et les siens de tout son poids retombe ! »

C'est ainsi qu'Ariane, en son ressentiment,
Sur le perfide appelle un juste châtiment.

Annuit invicto cœlestûm numine rector,
Quo tunc et tellus, atque horrida contremuerunt
Æquora, concussitque micantia sidera mundus.
Ipse autem cæcâ mentem caligine Theseus
Consitus oblito dimisit pectore cuncta,
Quæ mandata priùs constanti mente tenebat.
Dulcia nec mœsto sustollens signa parenti,
Sospitem Erechtheum se ostendit visere portum.
Namque ferunt, olim classi quùm mœnia divæ
Linquentem gnatum, ventis concrederet Ægeus,
Talia complexum juveni mandata dedisse :

Gnate, mihi longâ jucundior, unice, vitâ,
Gnate, ego quem in dubios cogor dimittere casus,
Reddite in extremæ nuper mihi fine senectæ :
Quandòquidem fortuna mea, ac tua fervida virtus
Eripit invito mihi te, quoi languida nondùm
Lumina sunt gnati carâ saturata figurâ :
Non ego te gaudens lætanti pectore mittam,
Nec te ferre sinam fortunæ signa secundæ,
Sed primùm multas expromam mente querelas,
Canitiem terrâ, atque infuso polvere fœdans ;

Ses vœux sont entendus du maître du tonnerre :
Au signe de son front, on a senti la terre
Trembler au loin; au loin on voit frémir les flots;
Le ciel a secoué ses splendides flambeaux;
Un nuage s'étend sur l'esprit de Thésée,
Et toujours, jusqu'alors présents à sa pensée,
Les ordres paternels par lui sont oubliés :
Les signaux convenus ne sont pas déployés,
Qui devaient annoncer un voyage prospère...
Car on dit qu'au moment de leurs adieux, son père,
Avant de le livrer aux caprices des flots,
Le pressant sur son cœur, avait pleuré ces mots :

« O mon fils, toi qui, seul, m'es plus cher que la vie,
» Toi, qu'à tant de hasards la fortune convie,
» Toi, de mes derniers jours l'espoir et le bonheur,
» — Puisqu'un destin contraire et ta noble valeur
» T'arrachent à mes bras appesantis par l'âge,
» A mes yeux affamés des traits de ton visage, —
» Non, je ne puis vouloir, déguisant mes douleurs,
» Du triomphe, en ta nef, arborer les couleurs.
» A ma plainte je dois laisser libre carrière,
» Et sur mes cheveux blancs j'étendrai la poussière

Indè infecta vago suspendam lintea malo,
Nostros ut luctus, nostræque incendia mentis
Carbasus obscurâ dicat ferrugine Hibera
Quod tibi si sancti concesserit incola Itoni,
Quæ nostrum genus, has sedes defendere fretis
Annuit, ut Tauri respergas sanguine dextram :
Tum verò facito, ut memori tibi condita corde
Hæc vigeant mandata, nec ulla obliteret ætas :
Ut simul ac nostros invisent lumina colles,
Funestam antemnæ deponant undique vestem,
Candidaque intorti sustollant vela rudentes,
Lucida quà splendent summi carchesia mali,
Quamprimùm cernens ut læta gaudia mente
Agnoscam, quùm te reducem ætas prospera sistet.

Hæc mandata priùs constanti mente tenentem
Thesea, ceu pulsæ ventorum flamine nubes
Aërium nivei montis, liquêre, cacumen.
At pater, ut summâ prospectum ex arce petebat,
Anxia in assiduos absumens lumina fletus,
Quùm primùm inflati conspexit lintea veli,
Præcipitem sese scopulorum è vertice jecit,
Amissum credens immiti Thesea fato.

» Puis à ton mât j'irai suspendre un voile noir,
» Emblême de mon deuil et de mon désespoir.
» Si la sage Pallas, la déesse d'Itone,
» Qui daigne protéger ma race et ma couronne,
» T'accorde de rougir ton fer victorieux
» Dans les flancs déchirés du monstre furieux,
» Mon fils, en ta mémoire, et sans que rien l'altère,
» Grave profondément cet ordre de ton père :
» Aussitôt que tes yeux verront le sol natal,
» Enlève de ta nef le lugubre signal,
» Et qu'un autre étendard, de couleur éclatante,
» A sa place hissé, sous la brise serpente,
» Qui m'annonce de loin, — ô mémorable jour ! —
» Ton glorieux triomphe et ton heureux retour. »

Mais l'ordre paternel, de l'esprit de Thésée
S'efface alors, ainsi que la nue est chassée
Par le souffle des vents loin des rochers neigeux.
Cependant le vieillard, les larmes dans les yeux,
Attend toujours. Du haut des murailles d'Athènes,
Il voit le noir signal dominant les antennes.
Croyant son fils tombé victime du destin,
Du sommet de la tour il s'élance soudain...

Sic funesta domûs ingressus tecta paternâ
Morte, ferox Theseus, qualem Minoïdi luctum
Obtulerat mente immemori, talem ipse recepit.
Quæ tum prospectans cedentem mœsta carinam
Multiplices animo volvebat saucia curas.

At parte ex aliâ florens volitabat Iacchus,
Cum thiaso Satyrorum, et Nysigenis Silenis,
Te quærens, Ariadna, tuoque incensus amore:
Qui tum alacres passim lymphatâ mente furebant,
Evoe bacchantes, evoe, capita inflectentes.
Horum pars tectâ quatiebant cuspide thyrsos,
Pars è divolso raptabant membra juvenco,
Pars sese tortis serpentibus incingebant,
Pars obscura cavis celebrabant orgia cistis,
Orgia quæ frustrà cupiunt audire profani.
Plangebant alii proceris tympana palmis,
Aut tereti tenues tinnitus ære ciebant.
Multi raucisonos efflabant cornua bombos,
Barbaraque horribili stridebat tibia cantu.

Thésée enfin ressent, — ô justes représailles ! —
Les remords le ronger jusqu'au fond des entrailles,
Et lui-même, à son tour, il souffre tous les maux
Dont il vient d'accabler la fille de Minos...
Elle qui voit les nefs dans l'espace effacées,
Elle roule en son cœur mille sombres pensées. —

Plus loin, autres tableaux : de jeunesse paré,
C'est Bacchus, de Sylvains, de Faunes entouré.
Son cœur brûle d'amour ; Ariane, il t'appelle.
A ses côtés bondit la cohorte fidèle,
Exhalant son délire en cris tumultueux.
La fureur sur leur front agite leurs cheveux ;
Les uns dardent leur thyrse enlacé de feuillage,
D'autres d'un jeune bœuf, victime de leur rage,
Arrachent à l'envi les membres palpitants.
D'autres ceignent leur corps de tortueux serpents ;
Ceux-ci du saint mystère apprêtent les corbeilles, —
Rite dont tout profane ignore les merveilles ;
Ceux-là de coups pressés frappent le tambourin,
Ou tourmentent les airs des sons clairs de l'airain,
Ou du rauque cornet font frémir les fanfares,
Ou du fifre strident enflent les chants barbares.

Talibus amplificè vestis decorata figuris
Polvinar complexa suo velabat amictu.
Quæ postquàm cupidè spectando Thessala pubes
Expleta est, sanctis cœpit decedere divis.
Hîc qualis flatu placidum mare matutino
Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas,
Aurorâ exoriente, vagi sub lumina solis :
Quæ tardè primùm clementi flamine pulsæ
Procedunt, leni resonant plangore cachinni :
Post, vento crescente, magis magis increbrescunt,
Purpureâque procul nantes à luce refulgent :
Sic tum vestibuli linquentes regia tecta
Ad se quisque vago passim pede discedebant.

•

Quorum post abitum, princeps è vertice Pelî
Advenit Chiron portans silvestria dona.
Nam quotcunque ferunt campi, quos Thessala magnis
Montibus ora creat, quos propter fluminis undas
Aura parit flores tepidi fœcunda Favoni,
Hos indistinctis plexos tulit ipse corollis,
Queis permulsa domus jucundo risit odore.

Dans leur luxe pompeux, tels étaient les tableaux,
Qui du lit de Thétis décoraient les rideaux.
Le regard ébloui de ces splendeurs, la foule
Commence à s'ébranler, hors du palais s'écoule.
Comme l'onde marine, alors que le zéphir
De son souffle la fait à peine tressaillir,
— A la vague clarté de la naissante aurore,
Vacillante lueur du jour qui veut éclore, —
Se déroule, d'abord, calme en ses mouvements
Et laissant murmurer de gais bruissements,
Puis, sous un vent plus fort qui par degrés l'irrite,
Réflétant la lumière, au loin se précipite;
La foule ainsi s'éloigne, en onduleux réseaux,
Et par mille chemins retourne à ses travaux.

Alors paraît Chiron; délaissant ses montagnes,
Il apporte aux époux le tribut des campagnes :
Ces innombrables fleurs, qu'un souffle du zéphir
Aux prés, aux champs, aux bois, a fait épanouir.
Il les tresse au hasard, et, plein de ses offrandes,
L'heureux palais s'égaie au parfum des guirlandes.

Confestim Peneos adest : viridantia Tempe,
Tempe, quæ silvæ cingunt superimpendentes,
Mnemonidum linquens doctis celebranda choreis,
Non vacuus ; namque ille tulit radicitùs altas
Fagos, ac recto proceras stipite laurus,
Non sine nutanti platano lentâque sorore
Flammati Phaëtontis, et aëria cupressu :
Hæc circum sedes latè contexta locavit,
Vestibulum ut molli velatum fronde vireret.

Post hunc consequitur solerti corde Prometheus,
Extenuata gerens veteris vestigia pœnæ :
Quam quondàm silici restrictus membra catenâ
Persolvit, pendens è verticibus præruptis.
Indè pater divûm sanctâ cum conjuge, natisque
Advenit cœlo, te solum, Phœbe, relinquens,
Unigenamque simul cultricem montibus Idri ;
Pelea nam tecum pariter soror aspernata est,
Nec Thetidis tædas voluit celebrare jugales.

Qui postquam niveos flexerunt sedibus artus,

Après lui vient Pénée : il a laissé déserts
De la riche Tempé les vallons toujours verts,
Tempé qui porte un front couronné de feuillages
Et dont les doctes Sœurs illustrent les ombrages.
Pénée avec lui traîne et des hêtres entiers,
Et le riche platane, et de pompeux lauriers,
Le cyprès gigantesque et l'arbre qui rappelle
De Phaétuse en deuil la douleur fraternelle.
Ces arbres, enlacés sous les murs du palais,
En couvraient le fronton d'ombrages toujours frais.

Prométhée, à son tour, arrive dans l'enceinte;
Ses bras gardent encor l'imperceptible empreinte
Des chaînes qui, jadis, à son sanglant rocher, —
Victime d'un vautour, servaient à l'attacher.
Enfin c'est Jupiter dans sa magnificence,
C'est Junon; tous les dieux les suivent en silence.
Toi, Phœbus, et Phœbé si chère au mont Idris,
Vous êtes seuls restés au céleste parvis,
Car ta sœur, partageant ton dédain pour Pélée,
Des noces de Thétis ta sœur s'est exilée.

La table, où vient s'asseoir la majesté des dieux,

Largè multiplici constructæ sunt dape mensæ.
Quùm intereà infirmo quatientes corpora motu
Veridicos Parcæ cœperunt edere cantus.

His corpus tremulum complectens undique quercus
Candida purpureâ quam Tyro incinxerat orâ;
At roseo niveæ residebant vertice vittæ,
Æternumque manus carpebant ritè laborem.
Læva colum molli lanâ retinebat amictum,
Dextera tum leviter deducens fila supinis
Formabat digitis : tum prono in police torquens
Libratum tereti versabat turbine fusum :
Atque ità decerpens æquabat semper opus dens,
Laneaque aridulis hærebant morsa labellis,
Quæ priùs in levi fuerant extantia filo.
Antè pedes autem candentis mollia lanæ
Vellera virgati custodibant calathisci.
Hæ tum clarisonâ pellentes vellera voce,
Talia divino fuderunt carmine fata,
Carmine, perfidiæ quod post nulla arguet ætas :

O decus eximium, et magnis virtutibus augens,

Se couvre abondamment de mets délicieux ;
Des Parques aussitôt les chants sacrés commencent.
Sur leurs bustes tremblants leurs têtes se balancent.

Une longue tunique enveloppe leurs corps ;
Ouvrage de Tyro, — la pourpre en teint les bords ;
Le chêne en serpentant s'unit à leur parure ;
Un bandeau rouge étreint leur blanche chevelure.
Les trois sœurs, sans repos, préparent, de leurs mains,
La trame qui contient le destin des humains.
Leur main gauche soutient la quenouille noueuse
Où s'enroule en faisceau la laine moelleuse ;
En tournant le fuseau, leur main droite, à la fois,
Façonne et fait glisser le fil entre ses doigts ;
Leurs dents ôtent les nœuds : la laine retranchée
Souille de ses déchets leur lèvre desséchée ;
A leurs pieds s'amoncelle, en des paniers de jonc,
Le duvet résistant de la blanche toison.
Sans quitter leurs travaux, d'une voix claire et pure,
Des illustres époux elles disent l'augure,
Dévoilé dans ces vers, qu'aux siècles à venir,
Jamais aucune voix ne pourra démentir :

« O toi, de l'Emathie et la force et la gloire,

Emathiæ tutamen opis, clarissime nato :
Accipe, quod læta tibi pandunt luce sorores,
Veridicum oraclum. Sed vos, quæ fata sequuntur,
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Adveniet tibi jam portans optata maritis
Hesperus, adveniet fausto cum sidere conjux,
Quæ tibi flexanimo mentem perfundat amore,
Languidulosque paret tecum conjungere somnos,
Lævia substernens robusto brachia collo.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Nulla domus tales unquam contexit amores :
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes,
Qualis adest Thetidi, qualis concordia Peleo.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Nascetur vobis expers terroris Achilles,
Hostibus haud tergo, sed forti pectore notus :
Qui persæpè vago victor certamine cursûs
Flammea prævertet celeris vestigia cervæ.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

» Toi grand, et dont le fils étendra la mémoire,
» De nos chants inspirés, prophétiques échos
» Du bonheur que t'apporte un auguste hyménée,
» Entends l'oracle; et vous, que suit la destinée,
» Filez pour ces époux, tournez, divins fuseaux!

» Voici du frais Vesper l'heure si désirée :
» Elle amène en tes bras une vierge adorée,
» Qui saura t'embraser de feux toujours nouveaux,
» Et qui, pressant ton cou de sa main caressante,
» Dormira près de toi, mollement languissante.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux!

» Plus heureuse union ne fut jamais scellée;
» Jamais nulle maison ne vit d'amours égaux
» A l'amour de Thétis, à celui de Pélée.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux!

» Achille à ces amours devra son origine :...
» L'ennemi ne connaît que sa mâle poitrine;
» Etranger à la peur, il n'a pas de rivaux;
» Aux assauts de la course, indomptable, intrépide,
» Il devance les pas de la biche rapide.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux!

Non illi quisquam bello se conferet heros,
Quùm Phrygii Teucro manabunt sanguine rivi :
Troïaque obsidens longinquo mœnia bello
Perjuri Pelopis vastabit tertius hæres.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Illius egregias virtutes claraque facta
Sæpè fatebuntur gnatorum in funere matres...
Quùm in cinerem canos solvent à vertice crines,
Putridaque infirmis variabunt pectora palmis.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Namque velut densas prosternens cultor aristas
Sole sub ardenti flaventia demetit arva :
Trojugenûm infesto prosternet corpora ferro.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Testis erit magnis virtutibus unda Scamandri,
Quæ passim rapido diffunditur Hellesponto :
Quojus iter cæsis angustans corporum acervis
Alta tapefaciet permixtâ flumina cæde.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

» Aux plages d'Ilion, des fleuves de Phrygie
» Par le sang des guerriers lorsque l'onde est rougie,
» Quand d'un pays lointain l'élite des héros
» Dévaste les remparts de la cité troyenne,
» Il n'est pas de valeur comparable à la sienne.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

» Leur tête à cheveux blancs sous la cendre flétrie,
» Par leurs débiles mains la poitrine meurtrie,
» Les mères, de leurs fils consacrant les tombeaux,
» De ses mâles exploits, de son brillant courage,
» Elles-mêmes rendront un pompeux témoignage.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

» Tel que l'agriculteur des récoltes jaunies
» Moissonne le trésor, au tranchant de la faulx :
» Tel il dispersera les masses ennemies.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

» Témoin de ses hauts faits, voyez-vous le Scamandre
» A flots désordonnés vers l'Hellespont descendre?
» Il proclame à son tour les vertus du héros :
» Les morts font refluer ses vagues plus profondes
» Et le sang dégourdit la glace de ses ondes.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

Denique testis erit morti quoque reddita præda :
Quùm teres excelso coacervatum aggere bustum
Excipiet niveos perculsæ virginis artus.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Nam simul ac fessis dederit fors copiam Achivis
Urbis Dardaniæ Neptunia solvere vincla :
Alta Polyxeniâ madefient cæde sepulchra.
Quæ, velut ancipiti succumbens victima ferro,
Projiciet truncum submisso poplite corpus.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Quare, agite, optatos animi conjungite amores ;
Accipiat conjux felici fœdere divam ;
Dedatur cupido jam dudùm nupta marito,
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Non illam nutrix orienti luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

Anxia nec mater discordis mœsta puellæ
Secubitu caros mittet sperare nepotes.
Currite ducentes subtemina, currite, fusi.

» La fille de Priam, victime infortunée,
» Aussi dira sa gloire et ses nobles travaux,
» Elle, si jeune encore, au bûcher destinée.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

» Car, — comme la brebis sur l'autel immolée, —
» Tombant sur ses genoux, la vierge mutilée
» Expiera, par sa mort, le trépas d'un héros,
» Quand aux Grecs épuisés une heureuse fortune
» Livrera les remparts cimentés par Neptune.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

» Venez donc, unissez votre amour, votre ivresse :
» De l'hymen, ô Thétis, vois briller les flambeaux;
» Jeune époux, dans tes bras reçois une déesse.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !

» Toi, tu ne pourras plus, ô nourrice, à l'aurore,
» Lui ceindre son collier, trop large hier encore.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux !...

» Et toujours seule aimée, elle assure à sa mère
» D'une postérité l'espérance si chère.
» Vous, filez ces destins, tournez, divins fuseaux ! »

Talia præfantes quondam felicia Pelei
Carmina divino cecinerunt omine Parcæ.
Præsentes namque antè domos invisere castas
Sæpiùs, et sese mortali ostendere cœtu
Cœlicolæ nondùm spretâ pietate solebant.
Sæpè pater divûm templo in fulgente revisens,
Annua quùm festis venissent sacra diebus,
Conspexit terrâ centum procurrere currus.
Sæpè vagus Liber Parnassi vertice summo
Thyadas effusis evantes crinibus egit :
Quùm Delphi, totâ certatim ex urbe ruentes,
Acciperent læti divûm fumantibus aris.
Sæpè in letifero belli certamine Mavors,
Aut rapidi Tritonis Hera, aut Rhamnusia virgo
Armatas hominum est præsens hortata catervas.

Sed postquàm tellus scelere est imbuta nefando,
Justitiamque omnes cupidâ de mente fugârunt :
Perfudêre manus fraterno sanguine fratres :
Destitit extinctos natus lugere parentes :
Optavit genitor primævi funera nati,
Liber ut innuptæ poteretur flore novercæ :

Des Parques c'est ainsi que la voix immuable
De Pélée annonçait le destin favorable;
Car alors les mortels, chastes, religieux,
Etaient bien plus souvent visités par les dieux.
Alors Jupiter même, aux jours anniversaires
Où son nom inspirait les jeux et les prières,
Jupiter, dans son temple éclatant de splendeur,
Entre cent chars roulants nommait le char vainqueur.
Alors Bacchus, suivi des Thyades folâtres,
Du Parnasse quittait les longs amphithéâtres,
Quand Delphes, hors des murs, avec de joyeux chants,
Sur ses autels sacrés faisait fumer l'encens.
Alors Mars, Némésis, Pallas, par leur présence,
Excitaient du guerrier l'homicide vengeance.

Mais du sang des forfaits le sol s'est humecté,
La justice a fait place à la cupidité;
Le frère s'est souillé du meurtre de son frère,
Le fils voit d'un œil sec le bûcher de son père;
Le père, libre enfin d'un hymen détesté,
Dans la mort de son fils rêve la volupté
D'appeler à sa couche une vierge nouvelle;

Ignaro mater substernens se impia nato,
Impia non verita est divos scelerare penates.
Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Justificam nobis mentem avertêre deorum.
Quare nec tales dignantur visere cœtus,
Nec se contingi patiuntur lumine claro.

LXV.

AD MANLIUM.

Quod mihi fortunâ casuque oppressus acerbo,
Conscriptum hoc lacrymis mittis epistolium :
Naufragum ut ejectum spumantibus æquoris undis,
Sublevem et à mortis limine restituam ;
Quem neque sancta Venus molli requiescere somno,
Desertum in lecto cœlibe perpetitur,
Nec veterum dulci scriptorum carmine Musæ
Oblectant, quùm mens anxia pervigilat ;
Id gratum est mihi, me quoniam tibi ducis amicum,
Muneraque et Musarum hinc petis et Veneris.

Puis, — aux dieux du foyer insulte criminelle, —
La mère étreint son fils de ses bras caressants,
Pour surprendre un inceste à l'erreur de ses sens !
Tant d'horreurs, tant de maux amassés sur nos têtes,
De l'absence des dieux ont attristé nos fêtes,
Et, désormais cachés dans leur gloire, les dieux
Ont fui l'œil des mortels et déserté leurs jeux.

LXV.

A MANLIUS.

Affaissé sous les coups d'un destin trop contraire,
Quand la sainte Vénus, sur ton lit solitaire,
Te ravit aux douceurs d'un tranquille repos,
Des poètes anciens quand les nobles travaux
Pour ton cœur ulcéré sont désormais sans charmes,
Tu m'écris un billet arrosé de tes larmes :
Jouet des flots, tu veux que je ramène au port
Le naufragé, soustrait aux portes de la mort.
Il m'est doux de te voir, — gage de confiance, —
Espérer que mes vers tromperont ta souffrance.

Sed, tibi ne mea sint ignota incommoda, Manlî,
Neu me odisse putes hospitis officium,
Accipe, queis merser fortunæ fluctibus ipse,
Ne ampliùs à misero dona beata petas.

Tempore quo primùm vestis mihi tradita pura est,
Jucundum quùm ætas florida ver ageret,
Multa satis lusi : non est dea nescia nostri,
Quæ dulcem curis miscet amaritiem.
Sed totum hoc studium luctu fraterna mihi mors
Abstulit. O misero frater adempte mihi !
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum unà tota est nostra sepulta domus ;
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Quojus ego interitu totâ de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Quare, quod scribis : *Veronæ turpe Catullo*
Esse, quòd hîc quisquis de meliore notâ
Frigida deserto tapefecit membra cubili;
Id, Manlî, non est turpe, magis miserum est.
Ignosces igitur, si, quæ mihi luctus ademit,
Hæc tibi non tribuo munera, quùm nequeo.

Je ne suis point ingrat à l'hospitalité :
Oh! crois-le, Manlius; mais de l'adversité
Devant moi s'est ouvert l'abyme, et l'infortune
N'a pas, pour consoler, la parole opportune.

De la virilité quand j'atteignis les ans,
Lorsque brilla la fleur de mon joyeux printemps,
J'ai chanté les plaisirs, — servant de la déesse,
Qui mêle les soucis à la plus douce ivresse.
Mais la mort de mon frère a banni tous ces jeux...
Toi, dont le sort me fait des jours si ténébreux,
Mon bonheur t'a suivi dans la tombe, ô mon frère!
Avec toi meurt l'espoir d'une famille entière ;
Avec toi s'est glacé ce cœur, que, chaque jour,
D'une volupté pure abreuvait ton amour!...
Oh! ce malheur éteint toute joie en mon âme,
Et de la poésie il y tarit la flamme.
Cependant tu me dis : *Catulle, il est honteux,*
Quand, en son lit désert, un ami malheureux
A Rome se morfond, de rester à Vérone...
Je suis à plaindre et non à blâmer. Donc pardonne,
Si, ballotté moi-même au souffle des revers,
Je ne puis te payer le tribut de mes vers.

*

Nam quòd scriptorum non magna est copia apud me,
Hoc fit quòd Romæ vivimus; illa domus,
Illa mihi sedes, illic mea carpitur ætas;
Huc una ex multis capsula me sequitur.
Quòd cum ità sit, nolim statuas, nos mente malignâ
Id facere, aut animo non satis ingenuo,
Quòd tibi non utriusque petiti copia facta est:
Ultrò ego deferrem, copia si qua foret.

Non possum reticere, Deæ, quâ Manlius in re
Juverit, aut quantis juverit officiis;
Nec fugiens sæclis obliviscentibus ætas
Illius hoc cæcâ nocte tegat studium.
Sed dicam vobis, vos porrò dicite multis
Millibus, et facite hæc carta loquatur anus.
....
Notescatque magis mortuus atque magis.
Nec tenuem texens sublimis aranea telam,
Deserto in Manli nomine opus faciat.

Nam mihi quam dederit duplex Amathusia curam,
Scitis, et in quo me corruerit genere;
Quùm tantùm arderem, quantùm Trinacria rupes,
Lymphaque in Oetaeis Malia Thermopylis;

Ici j'en ai bien peu : la plupart sont à Rome,
La ville de mon choix, la ville que je nomme
Mon séjour le plus cher, la ville où, de mes jours,
Près des dieux du foyer, j'aime à suivre le cours.
Garde-toi donc de voir, dans ma triste impuissance,
Ou de l'ingratitude, ou de l'indifférence.
Libre en mes actions, j'aurais, avec bonheur,
Répondu sans retard au désir de ton cœur.

Pourtant de Manlius l'amitié tutélaire,
Muses, m'a fait des biens que je ne dois pas taire.
Aussi vous les dirai-je, et le temps qui s'enfuit
Ne les couvrira pas d'une oublieuse nuit.
Vous, Déesses, au loin, ah ! daignez les redire;
Pour les âges futurs faites vibrer ma lyre!
Qu'il recueille, vivant, le prix de ses vertus ;
Que sa gloire, après lui, brille de plus en plus !
Son nom doit rester grand : de sa trame légère,
Dans l'ombre, que, jamais, Arachné ne l'enserre.

Vous savez de quels maux, de combien de soucis,
Naguère m'accabla la perfide Cypris,
Alors qu'autant de feux s'agitaient dans mon âme,
Que de ses flancs brûlés l'Etna lance de flamme, —

Mœsta neque assiduo tabescere lumina fletu
Cessarent, tristique imbre madere genæ.
Qualis in aerii pellucens vertice montis
Rivus, muscoso prosilit è lapide,
Qui, cum de pronâ præceps est valle volutus,
Per medium densi transit iter populi,
Dulce viatori lasso in sudore levamen,
Quùm gravis exustos æstus hiulcat agros;
Ac velut in nigro jactatis turbine nautis
Leniùs adspirans aura secunda venit,
Jam prece Pollucis, jam Castoris imploratâ;
Tale fuit nobis Manlius auxilium.
Is clausum lato patefecit limite campum,
Isque domum nobis, isque dedit dominam;
Ad quam communes exerceremus amores,
Quò mea se molli candida diva pede
Intulit, et trito fulgentem in limine plantam
Innixa, argutâ constitit in soleâ.
Conjugis ut quondam flagrans advenit amore
Protesilaëam Laodamia domum,
Inceptam frustrà, nondùm cum sanguine sacro
Hostia cœlestes pacificâsset heros.

Lorsque mes yeux flétris, accusant mes douleurs,
Sur ma joue épanchaient d'intarissables pleurs.
Telle que, des hauteurs d'une abrupte colline,
Jaillit, des pics moussus, une source argentine,
Qui, hâtant dans les rocs son cours précipité,
Traverse, en serpentant, un chemin fréquenté, —
Salut du voyageur que la fatigue altère,
Dans ces longs jours de feu qui dessèchent la terre ;
Ou tel qu'un vent propice apporte aux matelots
Un rayon d'espoir, quand, menacés par les flots,
Ils implorent des dieux un regard favorable :
Tel Manlius m'offrit une main secourable.
C'est lui qui recula les bornes de mon champ ;
Je lui dois mes amours, le foyer où, souvent,
Egalant ses transports à ma brûlante ivresse,
Sylphide au vol léger, vint ma blanche déesse,
Et dont le seuil, foulé par son pied gracieux,
De sa marche taisait le bruit mystérieux.
Ainsi Laodamie, à son amour livrée,
Au palais conjugal était jadis entrée,
Mais avant qu'un sang pur, versé sur leurs autels,
Eût appelé sur lui l'appui des immortels.

Nil mihi tam valdè placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temerè invitis suscipiatur herîs.
Quàm jejuna pium desideret ara cruorem
Docta est amisso Laodamia viro;
Conjugis antè coacta novi dimittere collum,
Quàm veniens una atque altera rursùs hiems
Noctibus in longis avidum saturâsset amorem,
Posset ut abrupto vivere conjugio.

Quod scibant Parcæ non longo tempore abesse,
Si miles muros isset ad Iliacos.
Nam tum Helenæ raptu primores Argivorum
Cœperat ad sese Troja ciere viros :
Troja nefas! commune sepulcrum Asiæ Europæque,
Troja virum et virtutum omnium acerba cinis;
Quæ nempè et nostro letum miserabile fratri
Attulit! Hei misero frater ademte mihi!
Hei misero fratri jucundum lumen ademptum:
Tecum unà tota est nostra sepulta domus;
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vità dulcis alebat amor.
Quem nunc tam longè non inter nota sepulcra,
Nec propè cognatos compositum cineres,

Me garde Némésis de toutes négligences,
Qui pourraient offenser les célestes puissances!
Combien de dons pieux leurs autels sont jaloux,
Laodamie, hélas! l'apprit, quand son époux
Fut ravi par le fer à ses tendres caresses,
Avant que deux hivers aux longues nuits d'ivresses
Eussent rassasié ses rêves de bonheur
Et préparé son âme au joug de la douleur.

Les Parques savaient bien que, sous les murs de Troie,
Il devait du trépas être bientôt la proie,
Si, pour punir Pâris, au pied de ces remparts,
De la Grèce il suivait les nobles étendards.
O funeste Ilion! tombeau qui, sous ta cendre,
As vu tant de héros et de hauts faits descendre,
C'est encore en tes champs qu'un frère, que j'aimais,
S'est éteint. O malheur! Je le perds pour jamais.
Il ne verra donc plus cette douce lumière!
Avec lui meurt l'espoir d'une famille entière;
Avec lui s'est glacé ce cœur, que, chaque jour,
D'une volupté pure abreuvait son amour.
Et ce n'est point, hélas! au sein de la patrie,
Au tombeau des aïeux, que sa cendre chérie

Sed Trojâ obcœnâ, Trojâ infelice sepultum
Detinet extremo terra aliena solo.

Ad quam tum properans fertur simul undjque pubes
Græca penetrales deseruisse focos;
Ne Paris abductâ gavisus libera mœchâ
Otia pacato degeret in thalamo.
Quo tibi tum casu, pulcherrima Laodamia,
Ereptum est vitâ dulcius atque animâ
Conjugium : tanto te absorbens vortice amoris
Æstus in abruptum detulerat barathrum;
Quale ferunt Graïi Pheneum propè Cylleneum
Siccare emulsa pingue palude solum;
Quod quondàm cæsis montis fodisse medullis
Audit falsiparens Amphitryoniades,
Tempore quo certâ Stymphalia monstra sagittâ
Perculit, imperio deterioris heri;
Pluribus ut cœli tereretur janua divis,
Hebe nec longâ virginitate foret.
Sed tuus altus amor barathro fuit altior illo,
Qui tunc indomitum ferre jugum docuit.
Nam neque tam carum confecto ætate parenti
Una caput seri nata nepotis alit;

Repose, mais au loin, sous un ciel redouté,
Aux plages d'Ilion, rivage détesté.

Là, fuyant ses foyers, des rives de la Grèce,
Se dirigea, dit-on, une ardente jeunesse,
Acharnée à troubler, sans relâche, toujours,
D'Hélène et de Pâris les coupables amours.
C'est là qu'a succombé, belle Laodamie,
L'époux qui te fut cher encor plus que la vie,
Tant il était profond, l'abyme qu'en ton cœur
Vint creuser de l'amour l'indomptable fureur;
Abyme aussi profond, que, non loin de Phénée,
Le gouffre, dans les flancs de la roche minée,
Qu'Hercule avait ouvert, — précipice fangeux,
Par où fuirent les eaux d'un sol marécageux,
Lorsque, victorieux d'une haine fatale,
Il perça de ses traits les monstres de Stymphale,
S'ouvrant ainsi la voie au céleste sénat,
Et délivrant Hébé d'un trop long célibat.
Oui, tel fut cet amour, qui, force irrésistible,
Au joug soumit ton cœur jusqu'alors insensible.
Le vieillard par les ans vers la tombe entraîné
Montre moins de tendresse à l'enfant nouveau-né,

Qui cum, divitiis vix tandem inventus avitis,
Nomen testatas intulit in tabulas,
Impia derisi gentilis gaudia tollens,
Suscitat è cano volturium capite;
Nec tantùm niveo gavisa est pulla columbo
Compar, quæ multò dicitur improbius
Oscula mordenti semper decerpere rostro;
Quanquàm præcipuè multivola est mulier.
Sed tu horum magnos vicisti sola furores,
Ut semel es flavo conciliata viro.

Aut nihil, aut paulò quoi tum concedere digna,
Lux mea se nostrum contulit in gremium;
Quam circumcursans hinc illinc sæpè Cupido
Fulgebat crocinâ candidus in tunicâ.
Quæ tamenetsi uno non est contenta Catullo,
Rara verecundè furta feremus heræ;
Ne nimiùm simus stultorum more molesti.
Sæpè etiam Juno, maxima Cœlicolûm,
Conjugis in culpâ flagravit quottidianâ,
Noscens omnivoli plurima furta Jovis.

Atqui nec divis homines componier æquum est.
Ingratum tremuli tolle parentis onus.

Espoir de ses vieux jours, que lui donne sa fille,
Immuable héritier des biens de la famille,
Qui des collatéraux, faméliques vautours
A sa piste acharnés, le délivre à toujours ;
La colombe aime moins son compagnon fidèle,
Mieux qu'une tendre amante, elle qui renouvelle
De ses brûlants baisers, sans cesse, le trésor :
Chez la femme, pourtant, quel dévorant transport !
Mais à Protésilas par l'hyménée unie,
Seule tu surpassas leur tendresse infinie.

Celle pour qui je vis brûlait de même ardeur,
Alors qu'elle accourait se presser sur mon cœur.
Le brillant Cupidon, la couvrant de son aile
Aux riches reflets d'or, voltigeait autour d'elle.
Catulle n'a plus seul son amour ! Subissons
Un écart passager, ses rares trahisons,
Sans imiter des sots la jalouse faiblesse.
Elle-même, Junon, la puissante déesse,
D'un époux, trop enclin aux douces voluptés,
Eut bien à supporter les infidélités !

Mais ne comparons pas l'olympe avec la terre,
Et du vieillard grondeur laissons le ton austère.

Nec tamen illa mihi dextrâ deducta paternâ
Fragrantem Assyrio venit odore domum;
Sed furtiva dedit mirâ munuscula nocte,
Ipsius ex ipso dempta viri gremio,
Quarè illud satis est, si nobis is datur unus,
Quem lapide illa diem candidiore notat.

Hoc tibi, quod potui, confectum carmine munus
Pro multis, Manli, redditur officiis;
Ne vostrum scabrâ tangat robigine nomen
Hæc atque illa dies, atque alia, atque alia.
Huc addent divi quàm plurima, quæ Themis olim
Antiquis solita est munera ferre piis.
Sitis felices et tu simul, et tua vita,
Et domus ipsa, in quâ lusimus, et domina;
Et qui principio nobis te tradidit; à quo
Sunt primo nobis omnia nata bona;
Et longè antè omnes mihi quæ me carior ipso est;
Lux mea, quâ vivâ vivere dulce mihi est.

Aussi bien ce n'est pas son père, à mon foyer
Inondé de parfums, qui vint la confier;
Mais du toit conjugal en secret fugitive,
Elle-même y porta sa caresse furtive.
Ce jour qu'elle a marqué parmi les plus heureux,
Quand il serait le seul, doit suffire à mes vœux.

Ces vers, ô Manlius, sont un bien faible gage
De ma reconnaissance ; accepte-s-en l'hommage.
Aussi loin que les ans s'ajouteront aux ans,
Qu'ils préservent ton nom de la rouille du temps.
Reçois aussi des dieux ces faveurs innombrables,
Dont ils comblaient jadis les mortels secourables.
Toi, ta vie et les tiens, soyez sans cesse heureux,
Heureuse ta maison, théâtre de mes jeux;
Heureux qui me valut ton amitié si chère,
De mes félicités, lui, la source première;
Heureuse plus encor la reine de mon cœur,
Dont la vie à mes jours assure le bonheur.

LXVI.

AD HORTALUM.

Etsi me assiduo confectum cura dolore
Sevocat à doctis, Hortale, virginibus :
Nec potis est dulces Musarum expromere fœtus
Mens animi, tantis fluctuat ipsa malis.
Namque mei nuper Lethæo gurgite fratris
Pallidulum manans alluit unda pedem,
Troïa Rhæteo quem subter littore tellus
Ereptum nostris obterit ex oculis.
Ergò ego te audiero nunquàm tua dicta loquentem !
Nunquàm ego te, vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac! at certè semper amabo,
Semper mœsta tuâ carmina morte legam ;
Qualia sub densis ramorum concinit umbris
Daulias, absumpti fata gemens Itili.
Sed tamen in tantis mœroribus, Hortale, mitto
Hæc expressa tibi carmina Battiadæ :
Ne tua dicta vagis nequicquàm credita ventis
Effluxisse meo fortè putes animo,

LXVI.

A HORTALUS.

Le fardeau de chagrins qui, sans repos, m'oppresse,
Hortalus, il est vrai, m'enlève aux doctes sœurs :
Je ne puis plus cueillir les doux fruits du Permesse,
Tant mon âme est en proie aux poignantes douleurs!
Peu de temps s'est passé depuis que, de mon frère,
Le gouffre du Léthé baigne les pieds glacés,
Depuis qu'aux champs troyens, une tombe étrangère
Pour jamais le dérobe à mes yeux affligés.
O frère, qui m'étais aussi cher que la vie,
Je n'entendrai donc plus le doux son de ta voix ;
Je ne te verrai plus ! A son calme ravie,
Mon âme, dont tu fus le bonheur autrefois,
Te gardera du moins un souvenir fidèle,
Et je te pleurerai, désormais, dans mes vers,
Comme, au sein des forêts, la triste Philomèle
Pleure le sort d'Itys, en ses tendres concerts.
Toi qui sauras me plaindre, Hortalus, je t'adresse
Cette sombre élégie, écho de ma douleur,

Ut missum sponsi furtivo munere malum
Procurrit casto virginis è gremio,
Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum
Dum adventu matris prosilit, excutitur,
Atque illud prono præceps agitur decursu :
Huic manat tristi conscius ore rubor.

LXVII.

DE COMA BERENICES.

Omnia qui magni dispexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit, atque obitus :
Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
Ut cedant certis sidera temporibus,
Ut triviam furtim sub Latmia saxa relegans
Dulcis amor gyro devocet aërio :
Idem me ille Conon cœlesti munere vidit
E Bereniceo vertice cæsariem
Fulgentem clarè : quam multis illa deorum,
Levia protendens brachia, pollicita est.
Quâ rex tempestate, novo auctus hymenæo,
Vastatum fines iverat Assyrios,

Pour que tu n'ailles pas croire qu'une promesse
Puisse, jouet des vents, s'échapper de mon cœur,
De même que la fleur, d'amour furtif hommage,
Qu'une amante timide a cachée en son sein,
Tombe et roule à ses pieds, quand, le rouge au visage,
Elle croit voir sa mère apparaître soudain.

LXVII.

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE.

Le mortel qui compta tous les flambeaux des cieux,
Des étoiles qui sut le cours mystérieux,
Des astres qui connut la fuite régulière,
Pourquoi du prompt Phœbus s'obscurcit la lumière,
Et comment Trivia, cédant au doux amour,
Délaisse pour Latmos le céleste séjour, —
Ce même homme, Conon, d'une lumière pure
M'a vue aussi briller, moi, blonde chevelure,
Dont Bérénice avait, levant les mains aux cieux,
Pieusement voué le sacrifice aux dieux,
Quand son époux, heureux d'un nouvel hyménée,
Et conservant encor la marque fortunée

Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ,
Quam de virgineis gesserat exuviis.
Est-ne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ità me divi, vera gemunt, juerint!
Id mea me multis docuit regina querelis,
Invisente novo prælia torva viro :

Ut tu nunc orbum luxti deserta cubile,
Et fratris cari flebile discidium!
Quàm penitùs mœstas exedit cura medullas!
Ut tibi nunc toto pectore sollicitæ
Sensibus ereptis mens excidit! Atqui ego certè
Cognôram à parvâ virgine magnanimam.
Anne bonum oblita es facinus, quo regium adepta es
Conjugium, quod non fortior ausit alis?
Sed tum mœsta virum mittens, quæ verba locuta es?
Juppiter, ut tristi lumina sæpè manu!
Quis te mutavit tantus deus? An quod amantes
Non longè à caro corpore abesse volunt?

Atque ibi me cunctis pro dulci conjuge divis
Non sine taurino sanguine pollicita es,

Des nocturnes assauts livrés à la pudeur,
En Assyrie allait répandre la terreur.
Vénus répugne-t-elle aux jeunes épousées,
Ou — leurre des parents — dans ces larmes, versées
Près du lit nuptial, ne doit-on voir qu'un jeu ?
Par les dieux ! je n'y vois rien de plus. C'est l'aveu
Qui ressort, éclatant, des pleurs de Bérénice,
Quand il faut qu'un époux loin d'elle se bannisse.

Arrachée à ses bras, combien, à ce moment,
Tu pleuras de tes nuits le triste isolement !
Quel chagrin te rongea jusqu'au fond des entrailles !
Pour ton âme, égarée au penser des batailles,
Que de transes ! Pourtant j'ai connu, dans ton cœur,
Dès tes plus jeunes ans, une mâle vigueur.
As-tu donc oublié, héroïque amazone,
Quel exploit te valut et l'hymen et le trône ?
Mais, au jour du départ, quels pénibles adieux !
Et que de fois tes mains se pressent sur tes yeux !
Quel dieu puissant t'a donc changée ainsi ? Serait-ce
Qu'on renonce avec peine aux douces nuits d'ivresse ?

C'est alors qu'un sang pur inondant leurs autels,
Par toi je fus vouée à tous les immortels,

Si reditum tetulisset is haud in tempore longo, et
Captam Asiam Ægypti finibus adjiceret.
Queis ego pro factis cœlesti reddita cœtu,
Pristina vota novo munere dissoluo.
Invita, ô regina, tuo de vertice cessi,
Invita : adjuro teque, tuumque caput,
Digna ferat, quod si quis inaniter adjurârit.
Sed qui se ferro pôstulet esse parem ?
Ille quoque eversus mons est, quem maximum in oris
Progenies Phthyæ clara supervehitur :
Quùm Medi peperêre novum mare : quùmque juventus
Per medium classi barbara navit Athon.
Quid facient crines, quùm ferro talia cedant ?
Juppiter, ut Chalybon omne genus pereat !
Et qui principio sub terrâ quærere venas
Institit, ac ferri frangere duritiem !

Abjunctæ paulò antè comæ mea fata sorores
Lugebant, quùm se Memnonis Æthiopis
Unigena impellens nutantibus aëra pennis
Obtulit Arsinoes Chloridos ales equus :
Isque per Ætherias me tollens advolat auras,
Et Veneris casto conlocat in gremio.

Afin qu'un prompt retour ramenât Ptolémée,
Maître de l'Assyrie, à ses lois enchaînée.
Le héros a vaincu : bientôt offerte aux dieux,
J'acquitte maintenant ton hommage pieux.
Mon ancien poste, reine, oh ! oui, je le regrette :
Oui, j'en jure par toi, j'en jure par ta tête !
Et malheur au pervers qui fraude un tel serment !
Mais il n'est rien qui tienne au choc du fer tranchant.
Quand Xercès, dans l'Athos leur creusant un passage,
Ouvrit devant ses nefs une nouvelle plage,
C'est le fer qui trancha le plus puissant des monts
Qu'en Grèce le soleil dore de ses rayons.
Lorsque le fer produit un miracle semblable,
Pouvais-je résister à sa force indomptable ?
Oh ! périsse avec lui l'homme qui, le premier,
En instruments divers tenta de le ployer !

Et vous, tresses, — mes sœurs, pures de son atteinte, —
Sur mon sort vous laissiez murmurer votre plainte,
Lorsque je vis Zéphyre, auguste messager,
D'un vol impatient vers moi se diriger.
Il m'enlève, et, glissant vers la voûte éthérée,
Il va me déposer au sein de Cythérée.

Ipsa suum Zephyritis eò famulum legârat,
Grata Canopæis in loca littoribus :
Scilicet in vario ne solùm limite cœli
Ex Ariadneis aurea temporibus
Fixa corona foret : sed nos quoque fulgeremus
Devotæ flavi verticis exuviæ.
Uvidulum à fletu, cedentem ad templa deûm, me
Sidus in antiquis diva novum posuit.
Virginis et sævi contingens namque leonis
Lumina, Callisto juncta Lycaoniæ,
Vertor in occasum, tardum dux antè Booten,
Qui vix serò alto mergitur Oceano.
Sed quanquam me nocte premunt vestigia divûm,
Luce autem canæ Tethyi restituor :
(Pace tuâ fari hâc liceat Rhamnusia virgo :
Namque ego non ullo vera timore tegam,
Nec si me infestis discerpant sidera dictis,
Condita quin veri pectoris evoluam)
Non his tam lætor rebus, quam me abfore semper,
Abfore me a dominæ vertice discrucior.
Qutcum ego, dum virgo quondam fuit, omnibus expers
Unguentis, unà millia multa bibi.

C'est elle, de Canope et l'honneur et l'amour,
Qui l'avait fait descendre au terrestre séjour.
D'Ariane que, seul, le brillant diadême
D'étinceler au ciel n'eut pas l'honneur suprême :
Voilà ses vœux. Ainsi, dépouille offerte aux dieux,
Moi, j'arrivais au rang de globe radieux.
J'étais montée à peine à la céleste voûte,
Que Vénus me traçait mon éternelle route.
Entre la pure Astrée et le cruel Lion,
Non loin de Callisto qu'enfanta Lycaon,
Du paresseux Bouvier, vers la plaine liquide
Descendant à regret, je semble être le guide;
Mais si les dieux, la nuit, me pressent sous leurs pas,
Thétis, pendant le jour, me reçoit dans ses bras.
Pourtant — (O Némésis, permets-moi de le dire :
Car la crainte ne peut au silence m'induire,
Et mes vrais sentiments, je les veux dévoiler,
Dussent les feux du ciel s'unir pour m'accabler !) —
Pourtant, de quelque lustre, aux cieux, que je jouisse,
Je souffre, séparée ainsi de Bérénice,
Qui, lorsque de l'hymen brillèrent les flambeaux,
Sous des flots de parfums inonda mes anneaux.

Nunc vos, optato quæ junxit lumine tæda,
Non priùs unanimis, corpora, conjugibus
Tradite, nudantes rejectâ veste papillas,
Quàm jucunda mihi munera libet onyx :
Voster onyx, casto petitis quæ jura cubili :
Sed quæ se impuro dedit adulterio,
Illius ah! mala dona levis bibat irrita polvis.
Namque ego ab indignis præmia nulla peto.
Sic magis, ô nuptæ, semper concordia vostras,
Semper amor sedes incolat assiduus.

Tu verò, regina, tuens quùm sidera divam
Placabis festis luminibus Venerem :
Sanguinis expertem non votis esse tuam me,
Sed potiùs largis effice muneribus.
Sidera cur retinent? Utinam coma regia fiam!
Proximus Hydrochoi fulgeret Oarion.

Vous, pour qui de l'hymen l'autel aussi se dresse,
D'un époux évitez l'amoureuse caresse,
Et n'ouvrez pas le voile où frémit votre sein,
Vierges au cœur pudique, avant que votre main
N'ait déposé, pour moi, l'offrande qui m'est chère.
Mais la femme livrée à l'impur adultère...,
Ah! que le sable aride absorbe ses présents!
Arrière, loin de moi le tribut des méchants.
Des cœurs chastes, toujours, pour prix de leur hommage,
Que la paix et l'amour demeurent l'apanage.

A l'éclat des flambeaux, quand, les mains vers les cieux,
A la douce Vénus tu porteras tes vœux,
Reine, pour obtenir vers toi que je descende,
Aux supplications joins la plus riche offrande.
Pourquoi ce dur exil? Que ne suis-je à ton front!
Le Verseau brillerait en face d'Orion.

LXVIII.

AD JANUAM MŒCHÆ CUJUSDAM.

CATULLUS.

O dulci jucunda viro, jucunda parenti,
Salve, teque bonâ Juppiter auctet ope,
Janua : quam Balbo dicunt servisse benignè
Olim, quùm sedes ipse senex tenuit :
Quamque ferunt rursus voto servisse maligno,
Postquam est porrecto facta marita sene.
Dic agedum nobis, quare mutata feraris
In dominum veterem deseruisse fidem ?

JANUA.

Non, ita Cœcilio placeam, quoi tradita nunc sum !
Culpa mea est, quanquàm dicitur esse mea,
Nec peccatum à me quisquam pote dicere quidquam.
Verùm isti populo janua quidque facit ?
Qui, quacunque aliquid reperitur non benè factum,
Ad me omnes clamant : Janua, culpa tua est.

LXVIII.

A LA PORTE D'UNE FEMME GALANTE.

CATULLE.

O porte, si docile à l'époux comme au père,
Salut, et que le ciel en tout te soit prospère,
A toi qui fus fidèle, au moins l'assure-t-on,
Tant que le vieux Balbus occupa la maison,
Mais qui, dit-on encor, prêtas tes bons offices
A servir, après lui, de coupables caprices!
Aurais-tu donc fini par violer la foi
Gardée à ton vieux maître? Eh bien! dis-nous pourquoi.

LA PORTE.

Oh! soit dit sans déplaire à notre nouvel hôte,
On a beau m'accuser; non, ce n'est pas ma faute,
Et personne jamais n'eut rien à m'imputer;
Mais sans pitié sur nous on veut tout rejeter.
Vient-il à se commettre une action blâmable?
Au dire de chacun, la porte est responsable.

CATULLUS.

Non istuc satis est uno te dicere verbo ,
Sed facere, ut quivis sentiat et videat.

JANUA.

Quid possum ? Nemo quærit, nec scire laborat.

CATULLUS.

Nos volumus, nobis dicere ne dubita.

JANUA.

Primum igitur, virgo quod fertur tradita nobis,
Falsum est : non illam vir prior attigerat,
Languidior tenerâ quoi pendens sicula betâ
Nunquàm se mediam sustulit ad tunicam.
Sed pater ille sui nati violasse cubile
Dicitur, et miseram conscelerasse domum ;
Sivè quòd impia mens cæco flagrabat amore,
Seu quòd iners sterili semine natus erat ,
Et quærendum undè undè foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam.

CATULLUS.

Egregium narras mirâ pietate parentem,
Qui ipse sui nati minxerit in gremium.

CATULLE.

Pour laver ton honneur, les mots sont impuissants ;
Il faut citer des faits palpables, évidents.

LA PORTE.

Des faits ? Mais pour qui donc? Personne n'en désire.

CATULLE.

Je t'en demande, moi. Voyons, que vas-tu dire ?

LA PORTE.

D'abord, que le tendron n'avait pas apporté,
Jusqu'ici, le fardeau de sa virginité.
Et ce n'est pas l'époux qui cueillit les prémices, —
Cadavre à qui l'amour refuse ses délices;
Mais son père lui-même, ô sauvage impudeur !
Avait à son foyer empreint le déshonneur,
Soit d'un coupable amour qu'il subît l'influence,
Soit qu'il voulût d'un fils suppléer l'impuissance.
Il fallait bien, sans doute, aviser au moyen
De pouvoir, comme on dit, trancher le nœud gordien.

CATULLE.

Charmant père, vraiment, de vertu sans égale,
Qui souille de son fils la couche conjugale!

JANUA.

Atqui non solum hoc se dicit cognitum habere
Brixia , Cycnææ supposita speculæ,
Flavus quam molli percurrit flumine Mela,
Brixia, Veronæ mater amata meæ :
Sed de Posthumii et Cornelî narrat amore,
Cum quibus illa malum fecit adulterium.
Dixerit hîc aliquis : quî tu isthæc, Janua, nôsti,
Quoi nunquàm domini limine abesse licet,
Nec populum auscultare, sed huic suffixa tigillo
Tantum operire soles, aut aperire domum ?
Sæpè illam audivi furtivâ voce loquentem
Solam cum ancillis hæc sua flagitia,
Nomine dicentem, quos diximus : ut pote quæ mî
Speraret nec linguam esse, nec auriculam.
Prætereà addebat quemdam quem dicere nolo
Nomine, ne tollat rubra supercilia.
Longus homo est, magnas quoi lites intulit olim
Falsum mendaci ventre puerperium.

LA PORTE.

Oh ! Brescia prétend en savoir encor plus,
Brescia, la cité qu'abrite le Cycnus,
Brescia, de ses eaux que le Méla sillonne,
Et qui donna naissance à ma chère Vérone :
Posthumius et puis Cornelius, dit-on,
Ont connu les fureurs de son amour félon. —
Mais comment le sais-tu, répondra-t-on peut-être,
Toi qui ne peux aller, hors du seuil de ton maître,
Recueillir les *on dit*, et dont le seul pouvoir,
Lourdement, sur tes gonds, consiste à te mouvoir? —
C'est que, me supposant sans langue et sans oreilles,
Avec les vils agents de ses lubriques veilles,
Souvent elle est venue, ici près, chuchoter
Les noms des deux galants, que j'ai pu répéter.
Elle parlait aussi d'un autre personnage;
Mais j'en tairai le nom, pour qu'il ne fasse rage:
C'est ce grand efflanqué, qu'un acte frauduleux
Conduisit à subir un procès scandaleux.

LXIX.

IN RUFUM.

Noli admirari quare tibi fœmina nulla,
Rufe, velit tenerum supposuisse femur :
Non si illam raræ labefactes munere vestis,
Aut pelluciduli deliciis lapidis.
Lædit te quædam mala fabula, quâ tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.
Hunc metuunt omnes : neque mirum, nam mala valdè est
Bestia, nec qutcum bella puella cubet.
Quare aut crudelem nasorum interfice pestem,
Aut admirari desine, cur fugiunt.

LXX.

DE INCONSTANTIA FŒMINEI AMORIS.

Nulli se dicit mulier mea nubere malle
Quàm mihi ; non si se Juppiter ipse petat.
Dicit : sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento, et rapidâ scribere opportet aquâ.

LXIX.

CONTRE RUFUS.

Aucune femme, hélas! Rufus, à tes caresses
Ne consent à s'abandonner,
Même quand tu lui fais les plus riches promesses
De robes, de bijoux : pourquoi t'en étonner?
Un bruit fâcheux, sur toi, circule dans la ville :
On proclame, d'un ton formel,
Qu'en ton aisselle un bouc s'est choisi domicile.
On redoute ses coups : rien de plus naturel,
Car c'est là, pour chacun, une bête funeste,
Et nul ne la veut en son lit.
Fais donc effort, des nez pour tuer cette peste,
Ou ne sois plus surpris, si la beauté te fuit.

LXX.

SUR L'INCONSTANCE DES FEMMES.

Ma maîtresse le dit : Je suis le seul qu'elle aime.
Elle eût, pour moi, de Jupiter lui-même
Repoussé les vœux et l'amour.
Elle le dit : mais, désolant retour!
Ce que, pour nous charmer, femme se plaît à dire,
C'est dans l'air et sur l'eau qu'il le faudrait écrire.

LXXI.

AD VIRRONEM.

Si quoi, Virro, bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut si quem meritò tarda podagra secat;
Æmulus iste tuus, qui vostrum exercet amorem,
Mirificè est à te nactus utrumque malum.
Nam quoties futuit, toties ulciscitur ambos;
Illam affligit odore, ipse perit podagrâ.

LXXII.

AD LESBIAM.

Dicebas quondam, solum te nôsse Catullum,
Lesbia, nec præ me, velle tenere Jovem.
Dilexi tum te, non tantùm ut vulgus amicam,
Sed pater ut gnatos diligit et generos.
Nunc te cognovi. Quare, etsi impensius uror,
Multò mi tamen es vilior et levior.
Qui potis est? inquis. Quòd amantem injuria talis
Cogit amare magis, sed benè velle minus.

LXXI.

A VIRRON.

O Virron, si jamais quelqu'un a mérité
D'avoir un bouc sous les aisselles,
Et d'être, en même temps, par la goutte affecté,
Aux pieds, aux mains, de tortures cruelles,
Assurément c'est ton rival,
Qui, s'attaquant à ta maîtresse,
S'est doté de ton double mal.
Mais il te venge assez, s'il veut faire prouesse :
Il suffoque la belle, à son bouquet punais;
Contre lui de la goutte il aiguise les traits.

LXXII.

A LESBIE.

Quand tu disais : *Catulle a toutes mes tendresses,*
Pour lui, de Jupiter, je fuirais les caresses,—
Oh! qu'alors j'étais loin des vulgaires amants!
Je t'aimais comme un père eût aimé ses enfants.
Enfin je te connais. Si ma flamme est plus vive,
Tu n'as plus à mes yeux ce charme qui captive;
C'est que ta perfidie, en doublant mon amour,
De mon cœur a banni l'estime sans retour.

LXXIII.

IN INGRATUM.

Desine de quonam quicquam benè velle mereri,
Aut aliquem fieri posse putare pium.
Omnia sunt ingrata : nihil fecisse benignè est;
Imò etiam tædet, tædet, obestque magis :
Ut mihi, quem nemo graviùs, nec acerbiùs urget,
Quàm modò qui me unum, atque unicum amicum habuit.

LXXIV.

IN GELLIUM.

Gellius audierat, patruum objurgare solere,
Si quis delicias diceret, aut faceret.
Hoc ne ipsi accideret, patrui perdepsuit ipsam
Uxorem, et patruum reddidit Harpocratem.
Quod voluit, fecit. Nam, quamvis inrumet ipsum
Nunc patruum, verbum non faciet patruus.

LXXIII.

CONTRE UN INGRAT.

Gardez-vous de prétendre à la reconnaissance,
De croire au souvenir des services rendus.
Tout homme est un ingrat. Les bienfaits sont perdus;
Même aux plus lourds ennuis ils donneront naissance.
Ainsi, moi, je n'ai pas de plus grand ennemi,
Que l'homme qui tantôt se disait mon ami.

LXXIV.

CONTRE GELLIUS.

Quelqu'un se livrait-il à des propos joyeux,
A quelque galante fredaine?
L'oncle de Gellius vous l'équipait au mieux.
Pour s'affranchir de cette peine,
Le neveu courtisa la femme du grondeur,
Muet dès lors comme Harpocrate.
Succès complet! Atteint jusque dans son honneur,
L'oncle en plainte jamais n'éclate.

LXXV.

AD LESBIAM.

Nulla potest mulier tantùm se dicere amatam
  Verè, quantùm à me, Lesbia, amata, mea, es.
Nulla fides ullo fuit unquam fœdere tanta
  Quanta in amore tuo ex parte reperta meâ est.
Nunc est mens adducta tuâ, mea Lesbia, culpâ,
  Atque ita se officio perdidit ipsa pio :
Ut jam nec benè velle queam tibi, si optima fias,
  Nec desistere amare, omnia si facias.

LXXVI.

AD SEIPSUM.

Si qua recordanti benè facta priora voluptas
  Est homini, cum se cogitat esse pium ;
Nec sanctam violasse fidem, nec fœdere in ullo
  Divûm ad fallendos numine abusum homines;
Multa parata manent in longâ ætate, Catulle,
  Ex hoc ingrato gaudia amore tibi.
Nam quæcumque homines benè quoiquam aut dicere possunt,
  Aut facere, hæc a te dictaque factaque sunt:

LXXV.

A LESBIE.

Jamais, Lesbie, oh! non, jamais aucune femme
N'a pu se dire aimée autant que toi;
Jamais aucun amant, quelle que fût sa flamme,
N'a pu garder ses serments mieux que moi.
Mais vois où me réduit ta conduite cruelle,
Et de mes soins quel est le triste prix :
Je ne puis plus t'aimer, devinsses-tu fidèle,
Ni t'oublier, lorsque tu me trahis.

LXXVI.

A LUI-MÊME.

Evoquant le passé, s'il est doux de se dire :
« J'ai fait le bien; d'un cœur religieux,
» J'ai gardé mes serments, et jamais, pour séduire,
» Je n'abusai du nom sacré des dieux; »
Quel heureux souvenir te prépare, ô Catulle,
Ce tendre amour, si mal récompensé,
Pour qui tu prodiguas sans cesse, amant crédule,
Des plus doux soins le tribut empressé!

Omnia quæ ingratæ perierunt credita menti.
Quare jam te cur ampliùs excrucies ?
Quin tu animo offirmas, teque istinc usquè reducis ?
Et, dîs invitis, desinis esse miser?
Difficile est longum subitò deponere amorem.
Difficile est, verùm hoc quà lubet efficias.
Una salus hæc est, hoc est tibi pervincendum.
Hoc facies, sive id non pote, sive pote.
O dî! si vestrum est misereri, aut si quibus unquàm
Extremâ jam ipsâ in morte tulistis opem,
Me miserum adspicite, et, si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem, perniciemque mihi :
Quæ mihi subrepens imos, ut torpor, in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias !
Non jam illud quæro, contrà ut me diligat illa,
Aut, quod non potis est esse pudica velit;
Ipse valere opto, et tetrum hunc deponere morbum.
O dî ! reddite mî hoc pro pietate mèâ !

Abandonné, trahi par l'ingrate maîtresse,
Pourquoi céder au souffle du malheur ?
Pourquoi, malgré les dieux, — abjurant ta faiblesse,
Ne pas chercher à vaincre ta douleur ? —
Vain effort ! En un jour briser si long servage !
Qui le pourrait ? — La ferme volonté. —
Œuvre possible, ou non, mets-y tout ton courage :
A ce seul prix est ta tranquillité.
O dieux ! si ce n'est pas en vain qu'on vous adjure,
Si la pitié pénètre en votre sein,
Regardez ma misère, et, si ma vie est pure,
Neutralisez le funeste venin,
Qui, comme un froid de mort, glissant de veine en veine,
A desséché toute joie en mon cœur !
Je ne demande pas que, sensible à ma peine,
Lesbie enfin me rende sa faveur ;
Qu'enfin elle renonce à prodiguer ses charmes :
Vœux superflus !... Je ne veux que guérir
De ce mal sans repos, cause de tant de larmes.
O Dieux ! que soit ainsi votre plaisir !

LXXVII.

AD RUFUM.

Rufe, mihi frustrà, ac nequicquàm credite amice,
Frustrà? imò magno cum pretio atque malo:
Siccine subrepsti mî, atque intestina perurens
Mî misero eripuisti omnia nostra bona?
Eripuisti, heu! heu! nostræ crudele venenum
Vitæ, heu! heu! nostræ pestis amicitiæ?
Sed nunc id doleo, quòd puræ impura puellæ
Suavia conjunxit spurca saliva tua.
Verùm id non impunè feres: nam te omnia sæcla
Noscent, et qui sis, fama loquetur anus.

LXXVIII.

DE GALLO.

Gallus habet fratres, quorum est lepidissima conjux
Alterius, lepidus filius alterius.
Gallus homo est bellus: nam dulces jungit amores,

LXXVII.

A RUFUS.

Toi, gratuitement, que j'ai cru mon ami,
(Gratuitement? non; mais à mon grand dommage).
As-tu bien pu, Rufus, cauteleux ennemi,
Soulevant en mon sein un éternel orage,
M'enlever lâchement le trésor de mon cœur?
Oui, tu l'as fait, hélas! ô fléau de ma vie!
Peste de l'amitié! Tu m'as pris mon bonheur.
Si d'un lourd cauchemar mon âme est poursuivie,
C'est que l'impur venin de ta bouche a jeté
La souillure au front pur de ma fraîche maîtresse.
Mais tu le paieras cher : à la postérité
Mon vers vengeur dira ton indigne prouesse.

LXXVIII.

SUR GALLUS.

Un frère de Gallus a pris femme charmante;
L'autre est père d'un beau garçon.
Gallus qui veut montrer son humeur complaisante,
Met neveu, tante à l'unisson :

Cum puero ut bello bella puella cubet.
Gallus homo est stultus, nec se videt esse maritum,
Qui patruus patrui monstret adulterium.

LXXIX.

IN GELLIUM.

Gellius est polcher : quidni ? quem Lesbia malit,
Quam te cum totâ gente, Catulle, tuâ.
Sed tamen hic polcher vendat cum gente Catullun
Si tria notorum suavia reppererit.

LXXX.

AD GELLIUM.

Quid dicam, Gelli, quare rosea ista labella
Hibernâ fiant candidiora nive ?
Manè domo quùm exis, et quùm te octava quiete
E molli longo suscitat hora die :

Le bel homme est au lit de la femme mignonne.
Mais c'est risquer un fort enjeu,
Pour l'oublieux mari, qui ne voit pas qu'il donne
Double leçon au cher neveu.

LXXIX.

CONTRE GELLIUS.

Gellius est beau; j'en conviens,
Puisque l'élégante Lesbie
Sans scrupule lui sacrifie
Toi, Catulle, avec tous les tiens.
Mais, pourtant, qu'il vende Catulle
Avec tous les siens, si quelqu'un
Peut de son baiser importun
Par deux fois subir la macule.

LXXX.

A GELLIUS.

Tes lèvres, Gellius, brillent par leur fraîcheur
Mais, soit à ton lever, soit après la sieste,
Une livide et mortelle pâleur,
Le plus souvent voilà ce qui leur reste.

Nescio quid certè est. An verè fama susurrat,
Grandia te medii tenta vorare viri?
Sic certè; clamant Virronis rupta miselli
Ilia, et emulso labra notata sero.

LXXXI.

AD JUVENTIUM.

Nemone in tanto potuit populo esse, Juventi,
Bellus homo, quem tu diligere inciperes?
Præterquàm iste tuus moribundâ a sede Pisauri
Hospes, inauratâ pallidior statuâ,
Qui tibi nunc cordi est, quem tu præponere nobis
Audes? Ah! nescis, quod facinus facias.

LXXXII.

AD QUINCTIUM.

Quincti, si tibi vis oculos debere Catullum,
Aut aliud, si quid carius est oculis;
Eripere ei noli, multò quod carius illi
Est oculis, seu quid carius est oculis.

Pourquoi? — Serait-ce là quelque secret honteux,
Ainsi que, sourdement, l'avance la critique?
De ce pauvre Virron l'aspect cadavéreux
Et ta bouche séreuse, hélas! tout me l'indique.

LXXXI.

A JUVENTIA.

Juventia, parmi toute cette jeunesse,
Jamais nul beau garçon ne s'est donc rencontré,
Digne de conquérir ta première caresse?
Et le voilà celui que tu m'as préféré,
A qui tu te soumets, volontaire victime:
De la pâle Pisaure un débile émigrant,
Au teint livide et blême, au regard de mourant!
Ah! tu ne sais quel est ton crime.

LXXXII.

A QUINCTIUS.

Ami, je te devrai plus encor que les yeux,
Si, te laissant fléchir à ma prière,
Tu ne viens pas ravir à mes soins amoureux,
Plus encor que les yeux, la beauté qui m'est chère.

LXXXIII.

IN LESBIÆ MARITUM.

Lesbia mi, præsente viro, mala plurima dicit;
Hoc illi fatuo maxima lætitia est.
Mule, nihil sentis. Si nostri oblita taceret,
Sana esset. Quòd nunc gannit et obloquitur,
Non solùm meminit; sed, quæ multò acrior est res,
Irata est : hoc est uritur et loquitur.

LXXXIV.

DE ARRIO.

Chommoda dicebat, siquandò commoda vellet
Dicere, et *hinsidias* Arrius insidias.

LXXXIII.

CONTRE LE MARI DE LESBIE.

En présence de son époux,
Lesbie, en termes aigres-doux,
Sans cesse contre moi déclame,
Et de bonheur l'époux se pâme.
Tu ne comprends donc rien, nigaud!
Tu ne vois pas que son silence
Serait preuve d'indifférence!
Elle gronde, elle parle haut?
Mon souvenir la désespère,
Et, pour toi symptôme fâcheux,
Chez elle excite la colère :
Par là se divulguent ses feux.

LXXXIV.

SUR ARRIUS.

Arrius écorche l'oreille
Avec son âpre son de voix.
Au lieu d'abeille, il dit *habeille*,
Au lieu d'autrefois, *hautrefois*;

Èt tùm mirificè sperabat se esse locutum,
Quùm, quantùm poterat, dixerat *hinsidias*.
Credo sic mater, sic Liber, avunculus ejus,
Sic maternus avus dixerit, atque avia.
Hoc misso in Syriam, requièrant omnibus aures,
Audîbant eadem hæc leniter et leviter.
Non sibi postillà metuebant talia verba,
Quùm subitò adfertur nuntius horribilis :
Ionios fluctus, postquàm illùc Arrius isset,
Jam non Ionios esse, sed *Hionios*.

Nota. La traduction ci-contre, légèrement modifiée, est de René Boudier, né à Alençon en 1634, mort en 1724.

LXXXV.

IN LESBIAM.

Odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris.
Nescio; sed fieri sentio, et excrucior.

Et plus il y donne de poids,
Plus il pense dire merveille.
C'est un vice de parenté,
Qui cause en lui cette manie ;
Son oncle en était infecté,
Et sa mère et sa tante Arrie.
Quand il partit pour la Syrie,
L'accent reprit sa pureté;
Notre tympan fut respecté.
Mais, si j'en crois la voix publique,
Les avis récemment reçus
Portent que la mer Ionique,
Depuis qu'il a cinglé dessus,
S'appelle la mer *Hihonique*.

LXXXV.

CONTRE LESBIE.

J'aime et je hais : d'où vient ce dur partage ?
Je ne sais; mais... je le sens et j'enrage.

LXXXVI.

QUINCTIAM LESBIÆ CONFERT.

Quinctia formosa est multis : mihi candida, longa,
Recta est. Hæc et ego singula confiteor.
Totum illud, formosa, nego. Nam nulla venustas,
Nulla in tam magno est corpore mica salis.
Lesbia formosa est : quæ cum pulcherrima tota est,
Tum omnibus una omnes surripuit Veneres.

LXXXVII.

AD GELLIUM.

Quid facit is, Gellî, qui cum matre atque sorore
Prurit, et abjectis pervigilat tunicis?
Quid facit is, patruum qui non sinit esse maritum?
Ecquid scis, quantùm suspiciat sceleris?
Suscipit, ô Gellî, quantùm non ultima Tethys,
Non genitor nympharum abluit Oceanus.
Nam nihil est quicquam sceleris, quod prodeat ultrà,
Non si demisso se ipse voret capite.

LXXXVI.

QUINCTIA COMPARÉE A LESBIE.

Quinctia serait belle, au gré de bien des gens :
Je la proclame, moi, blanche, grande, bien faite.
Oui, je l'avoue, elle a ces divers agréments ;
J'y cherche en vain le sceau de la beauté parfaite,
Et ne vois qu'un long corps sans grâces, sans attraits.
Ma Lesbie, au contraire, en toute sa personne,
Resplendit de trésors que l'on dirait soustraits
Au sexe tout entier, pour former sa couronne.

LXXXVII.

A GELLIUS.

Un homme, ô Gellius, impudemment imprime
Le cachet de la honte à sa mère, à sa sœur ;
D'un oncle qu'il abuse il outrage l'honneur !
Comprends-tu bien quel est son crime ?
Une chose sans nom, l'effroi des plus pervers...
Les flots de l'Océan, ceux de toutes les mers
N'en laveraient jamais l'horrible flétrissure :
Il n'est pas, au-delà, plus affreuse souillure,
Quand même l'insensé, de sa bouche, pourrait
Sur lui-même accomplir l'impossible forfait.

LXXXVIII.

IN GELLIUM.

Gellius est tenuis, quidni? quoi tam bona mater,
  Tamque valens vivat, tamque venusta soror,
Tamque bonus patruus, tamque omnia plena puellis
  Cognatis. Quare is desinat esse macer?
Qui ut nihil adtingat, nisi quod fas tangere non est,
  Quantumvis quare sit macer, invenies.

LXXXIX.

IN GELLIUM.

Nascatur Magus ex Gelli, matrisque nefando
  Conjugio, et discat Persicum haruspicium.
Nam Magus ex matre et gnato gignatur opportet,
  (Si vera est Persarum impia relligio,)
Gnatus ut accepto veneretur carmine divos
  Omentum in flammâ pingue liquefaciens.

LXXXVIII.

CONTRE GELLIUS.

De Gellius on cite la maigreur :
N'est-elle pas bien naturelle ?
Il a si bonne mère, et sa sœur est si belle,
Et son oncle paraît de si facile humeur,
Puis il a tant d'excellentes cousines !
N'eût-il, pour apaiser ses ardeurs libertines,
Que les occasions qu'il devrait éloigner,
De sa maigreur nul ne peut s'étonner.

LXXXIX.

CONTRE GELLIUS.

Des Perses s'il faut croire au dogme monstrueux,
D'une mère et d'un fils le fruit incestueux,
Au temple consacré, sera toujours le mage
Qui pourra rendre aux dieux le plus propice hommage.
O Gellius, de ton cynique amour
Qu'un mage reçoive le jour !

XC.

AD GELLIUM.

Non ideò, Gellî, sperabam te mihi fidum
In misero hoc nostro, hoc perdito amore fore.
Quòd te cognôssem benè, constanterque putarem
Aut posse à turpi mentem inhibere probro ;
Sed quòd nec matrem, nec germanam esse videbam
Hanc tibi, quojus me magnus edebat amor.
Et quamvis tecum multo conjungerer usu,
Non satis id causæ credideram esse tibi.
Tu satis id duxti, tantum tibi gaudium in omni
Culpâ est, in quàcumque est aliquid sceleris !

XCI.

DE LESBIA.

Lesbia mî dicit semper malè, nec tacet unquam
De me : Lesbia me, dispeream, nisi amat !
Quo signo? Quasi non totidem mox deprecor illi
Assiduè : verùm despeream, nisi amo !

XC.

A GELLIUS.

Tu devais, Gellius, respecter ma maîtresse;
Je le pensais, du moins, non pas, en vérité,
Que j'eusse, sur ton compte, un instant hésité,
Ou que je pusse croire à ta délicatesse.
Mais la belle qui fait ma joie et mon tourment,
N'était, présage heureux, ni ta sœur, ni ta mère.
Notre vieille amitié, par contre, m'était chère.
Etait-ce, toutefois, un attrait suffisant?
Pour si peu voudrais-tu briser ma vie intime?
Hélas! pour toi ce fut un motif spécieux,
Tant un acte mauvais a de charme à tes yeux,
Pour peu qu'il soit mêlé de crime!

XCI.

DE LESBIE.

Sur mon sujet, Lesbie, à tous propos,
Ne tarit pas et n'a que de gros mots.
Que je meure pourtant, si la belle ne m'aime.
La preuve?... Je médis d'elle à chaque moment,
Et que je meure cependant,
Si mon amour n'est pas toujours le même.

XCII.

IN CÆSAREM.

Nil nimium studeo, Cæsar, tibi velle placere,
Nec scire utrum sis albus, an ater homo.

XCIII.

IN MENTULAM.

Mentula mœchatur, mœchatur Mentula certè,
Hoc est, quod dicunt : Ipsa olera olla legit.

XCIV.

DE ZMYRNA CINNÆ POETÆ.

Zmyrna mei Cinnæ nonam post denique messem
Quàm cœpta est, nonamque edita post hyemen,
Millia quùm intereà quingenta Hortensius uno
....

XCII.

CONTRE CÉSAR.

Je ne voudrais point faire un pas,
César, pour chercher à te plaire.
Es-tu chauve? ne l'es-tu pas?
Ce n'est nullement mon affaire.

XCIII.

CONTRE MAMURRA (SURNOMMÉ LA VERGE).

Ce La Verge, de tout côté
Fornique: voilà sa coutume.
C'est le dicton, souvent cité:
A la marmite le légume.

XCIV.

SUR LA SMYRNE DU POÈTE CINNA.

La Smyrne vit Cinna lui consacrer ses veilles,
Pendant neuf étés, neuf hivers;
Tandis qu'Hortensius, croyant faire merveilles,
Bâcle, par an, cent mille vers.

Zmyrna cavas Atracis penitùs mittetur ad undas,
Zmyrnam incana diù sæcula pervolüent ;
At Volusi annales Aduam morientur ad ipsum,
Et laxas scombris sæpè dabunt tunicas.
Parva mei mihi sunt cordi monimenta sodalis ;
At populus tumido gaudeat Antimacho.

XCV.

AD CALVUM.

Si quicquam mutis gratum acceptumve sepulchris
Accidere à nostro , Calve, dolore potest,
Quo desiderio veteres renovamus amores,
Atque olim amissas flemus amicitias :
Certè non tanto mors immatura dolori est
Quintiliæ quantùm gaudet amore tuo.

La Smyrne sera lue aux plus lointaines plages;
Un long avenir lui sourit.
Les vers d'Hortensius, sans quitter nos rivages,
Aux anchois serviront d'habit.
Moi, j'aime de Cinna le bijou poétique,
Frais bouquet de suaves fleurs.
Laissons d'Antimachus l'abondance emphatique
A la tourbe des sots lecteurs.

XCV.

A CALVUS.

Si des tombeaux les muets habitants
Sont touchés des douleurs par les vivants données
Aux douces amitiés avec eux moissonnées,
Aux tendres passions que n'éteint pas le temps,
Assurément, Calvus, ta belle Quintilie
Du regret de sa mort est bien moins assaillie,
Qu'elle n'a de bonheur de tes amours constants.

XCVI.

DE ÆMILIO.

Non, ità me dii ament, quidquam referre putavi,
Utrumne os an culum olfacerem Æmilio.
Nil immundius hoc, nihil est immundius illo :
Verùm etiam culus mundior et melior ;
Nam sine dentibus est. Hoc dentes sesquipedales,
Gingivas verò ploxemi habet veteris.
Prætereà rictum, qualem diffusus in æstu
Mejentis mulæ cunnus habere solet.
Hic futuit multas et se facit esse venustum,
Et non pistrino traditur atque asino !
Quem si qua attingit, non illam posse putamr
Ægroti culum lingere carnificis.

XCVII.

AD VECTIUM.

In te, si in quemquam, dici pote, putide Vecti,
Id quod verbosis dicitur et fatuis :
Istâ cum linguâ, si usus veniat tibi, possis
Culos et crepidas lingere carbatinas.

XCVI.

CONTRE EMILIUS.

Sentir d'Emilius ou la bouche ou l'aisselle,
Par ma foi! c'est tout un, me pardonnent les dieux!
Trop indiscrètement chacune se révèle.
L'aisselle cependant vaudrait peut-être mieux :
Elle est sans dents. La bouche en a, d'affreux module,
En son gouffre qui semble un vieux coffre béant.
S'ouvre-t-elle? On dirait l'oreille d'une mule,
Qui, dans un jour d'été, bâille au souffle du vent.
Ce bouc prétentieux a pourtant des maîtresses,
Sans qu'on songe à le mettre aux meules, au poteau!
Les femmes subissant ses fétides caresses,
Mériteraient lécher le talon du bourreau.

XCVII.

A VECTIUS.

Dégoûtant Vectius, à toi, plus qu'à personne,
On peut bien appliquer, sans scrupule, ces mots,
Adressés d'ordinaire aux bavards comme aux sots :

Avec ta langue, où l'ordure foisonne.
Va-t-en lécher pis que les vieux souliers.

Si nos omninò vis omnes perdere, Vecti,
Hiscas. Omninò, quod cupis, efficies.

XCVIII.

AD JUVENTIUM.

Surripui tibi, dum ludis, mellite Juventi,
Suaviolum dulci dulcius ambrosiâ.
Verùm id non impunè tuli, namque ampliùs horam
Suffixum in summâ me memini esse cruce :
Dum tibi me purgo, nec possum fletibus ullis
Tantillùm vostræ demere sævitiæ.
Nam simul id factum est, multis diluta labella
Guttis abstersisti omnibus articulis :
Ne quidquam nostro contractum ex ore maneret,
Tanquàm comminctæ spurca saliva lupæ.
Prætereà infesto miserum me tradere amori
Non cessasti , omnique excruciare modo ;
Ut mi ex ambrosiâ mutatum jam foret illud
Suaviolum, tristi tristius helleboro.
Quam quoniam pœnam misero proponis amori ,
Non unquàm posthàc basia surripiam.

A nous perdre à jamais veux-tu te satisfaire ?
Il te suffit d'ouvrir ta bouche de vipère,
Cloaque désastreux de venins meurtriers.

XCVIII.

A JUVENTIA.

Belle Juventia, je t'ai pris, dans nos jeux,
Baiser plus doux que la douce ambroisie ;
Mais il m'a coûté cher!... Les larmes dans les yeux,
Pour t'apaiser, en vain je négocie,
Et plus d'une heure, ainsi, tu me tiens sur la croix :
Tu me poursuis, ô beauté trop rigide,
Des plus amers dédains. Je vois toujours tes doigts
Obstinément froisser ta lèvre humide,
Comme si, tout à coup, un serpent venimeux
L'avait flétrie à son haleine impure.
Sans pitié repoussant mes désirs amoureux,
Tu m'infligeais torture sur torture,
Et la douce ambroisie, au froid de tes mépris,
Est devenue un amer ellébore.
D'un malheureux baiser si c'est donc là le prix,
Oh! ne crois pas que je t'en prenne encore.

XCIX.

DE CŒLIO ET QUINCTIO.

Cœlius Aufilenum, et Quinctius Aufilenam
Flos Veronensium depereunt juvenum,
Hic fratrem, ille sororem; hoc est, quod dicitur illud
Fraternum verè dulce sodalitium.
Quoi faveam potius? Cœli, tibi; nam tua nobis
Perspecta exigit hoc unica amicitia,
Quum vesana meas torreret flamma medullas.
Sis felix, Cœli, sis in amore potens.

C.

INFERIÆ AD FRATRIS TUMULUM.

Multas per gentes et multa per æquora vectus
Advenio has miseras, frater, ad inferias,
Ut te postremo donarem munere mortis,
Et mutum nequidquam alloquerer cinerem.
Quandòquidem fortuna mihi tete abstulit ipsum,
Heu miser indignè frater adempte mihi!
Nunc tamen intereà prisco quæ more parentum
Tradita sunt tristes munera ad inferias,
Accipe, fraterno multùm manantia fletu;
Atque in perpetuum, frater, have, atque vale.

XCIX.

DE CŒLIUS ET DE QUINCTIUS.

La fleur de leur cité, Quinctius, Cœlius
Brûlent d'amour pour la sœur et le frère :
Qui pour Aufilena, qui pour Aufilenus.
De fraternel accord témoignage exemplaire !
Pour qui seront mes vœux ? O Cœlius, pour toi,
Dont l'amitié conforta mes faiblesses,
Lorsque d'un fol amour je subissais la loi.
Sois heureux, Cœlius ; sois fort en tes prouesses.

C.

SUR LE TOMBEAU DE SON FRÈRE.

A travers bien des mers, par des pays nombreux,
Auprès de ton cercueil j'arrive enfin, mon frère.
Je viens te présenter mon tribut funéraire,
A ta cendre muette adresser mes adieux.
Frère que j'aimais tant, hélas ! puisque la vie
Par l'injuste destin te fut sitôt ravie,
Reçois au moins, — suivant l'usage des vieux jours, —
Ces offrandes de mort par ma main déposées,
Des pleurs de l'amitié tendrement arrosées ;
Avec elles reçois mes adieux pour toujours.

CI.

AD CORNELIUM.

Si quicquam tacitè commissum est fido ab amico,
Quojus sit penitùs nota fides animi :
Me unum esse invenies illo tibi jure sacratum,
Cornelî, et factum me esse puta Harpocratem.

CII.

AD SILONEM.

Aut, sodes, mihi redde decem sestertia, Silo,
Deindè esto quamvis sævus et indomitus;
Aut, si te nummi delectant, desine, quæso,
Leno esse, atque idem sævus et indomitus.

CIII.

AD QUEMDAM, DE PUELLA.

Credis me potuisse meæ maledicere vitæ,
Ambobus mihi quæ carior est oculis ?
Non potui ; nec, si possem, tam perditè amarem ;
Sed tu cum caupone omnia monstra facis.

CIV.

IN MENTULAM.

Mentula conatur Pimplæum scandere montem ;
Musæ furcillis præcipitem ejiciunt.

CI.

A CORNÉLIUS.

A cœur loyal, jamais si secret fut livré,
C'est au mien, qu'affermit ta juste confiance.
A ce titre, pour toi, je dois être sacré,
Et tiens-moi, tendre ami, pour le dieu du silence.

CII.

A SILON.

Ami Silon, ou rends-moi mon argent,
Et sois alors austère, inabordable;
Ou bien le gardes-tu? Cesse d'être arrogant,
Et fais ton métier charitable.

CIII.

A UN CALOMNIATEUR, AU SUJET DE LESBIE.

De la femme qui m'est plus chère que la vie,
J'aurais médit? oh! non; si je la flétrissais,
Mon âme à son amour serait-elle asservie?
Mensonges de taverne! et c'est toi qui les fais.

CIV.

CONTRE MAMURRA.

Mamurra s'évertue à gravir le Parnasse;
A coups de fourche, Apollon le terrasse.

CV.

DE PUERO ET PRÆCONE.

Cum puero bello præconem qui videt esse,
Quid credat, nisi se vendere discupere?

CVI.

AD LESBIAM.

Si quicquam cupidoque optantique obtigit unquàm, et
Insperanti, hoc et gratum animo propriè.
Quare hoc est gratum, nobis quoque carius auro,
Quòd te restituis, Lesbia, mi cupido.
Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te
Nobis ô lucem candidiore notâ!
Quis me uno vivit felicior, aut magis hâc quid
Optandum vitâ, dicere quis poterit?

CVII.

AD COMINIUM.

Si, Comini, populi arbitrio tua cana senectus
Spurcata impuris moribus intereat,
Non equidem dubito quin primùm inimica bonorum
Lingua exsecta avido sit data vulturio :

CV.

D'UN JEUNE GARÇON ET D'UN CRIEUR PUBLIC.

Un crieur, en place publique,
Escorté d'un joli garçon!
Qu'en faut-il conclure, sinon
Que ce dernier cherche pratique?

CVI.

A LESBIE.

Au gré de nos désirs, contre toute espérance,
Un bonheur nous vient-il? oh! qu'il est doux alors!
Lesbie, en renouant notre tendre alliance,
Tu rends à mes souhaits le plus cher des trésors.
D'un pieux souvenir sacrons cette journée,
Quand je n'espérais plus, qui comble tous mes vœux.
Qui pourrait désirer plus douce destinée?
Il n'est point ici-bas de mortel plus heureux.

CVII.

A COMINIUS.

Que si, Cominius, ta vieillesse tarée
Au jugement de tous pouvait être livrée,
Ta langue, si long-temps fléau des gens de bien,
Servirait de régal pour le vautour vorace;

Effossos oculos voret atro gutture corvus :
Intestina canes, extera membra lupi.

CVIII.

AD LESBIAM.

Jucundum, mea vita, mihi proponis amorem
Hunc nostrum inter nos, perpetuumque fore.
Dî magni, facite, ut verè promittere possit,
Atque id sincerè dicat, et ex animo ;
Ut liceat nobis totâ producere vitâ
Alternum hoc sanctæ fœdus amicitiæ.

CIX.

AD AUFILENAM.

Aufilena, bonæ semper laudantur amicæ :
Accipiunt pretium, quæ facere instituunt.
Tu quod promisti mihi, quod mentita, inimica es,
Quòd nec das, et fers sæpè, facis facinus.
Aut facere ingenuæ est, aut non promisse pudicæ,
Aufilena, fuit. Sed data corripere
Fraudando, efficitur plusquàm meretricis avaræ,
Quæ sese toto corpore prostituit.

On jeterait au loup ta sanglante carcasse,
Tes yeux au noir corbeau, tes entrailles au chien.

CVIII.

A LESBIE.

Bien de ma vie, ô ma belle maîtresse,
Tu me promets que nos amours
Seront heureux encor, qu'ils dureront toujours.
Dieux tout puissants, faites que sa promesse,
Sincère désormais, soit la voix de son cœur,
Et qu'ainsi nous puissions, amants dignes d'envie,
Renouer entre nous, pour le cours de la vie,
Ces liens sacrés, mon unique bonheur!

CIX.

A AUFILENA.

Amour, Aufilena, pour la loyale amie;
Salaire compétent à qui veut le gagner.
Toi, tu promets en vain, tu reçois sans donner:
Ne te dois-je, à ce prix, traiter en ennemie?
Il faut t'exécuter, alors que la pudeur
Ne t'a pu détourner de faire la promesse;
Mais prendre, et reculer! oh! c'est une prouesse,
Qui surpasse le fait de vendre son honneur!

CX.

AD EAMDEM.

Aufilena, viro contentas vivere solo, est
Nuptarum laus è laudibus eximiis.
Sed quoivis quamvis potiùs succumbere fas est,
Quam matrem fratres efficere ex patruo.

CXI.

IN NASONEM.

Multus homo est, Naso (nam tecum multus homo es), qui
Descendit? Naso, multus es et pathicus.

CXII.

AD CINNAM.

Consule Pompeïo primum duo, Cinna, solebant
Mœchi : illo facto consule nunc iterùm
Manserunt duo, sed creverunt millia in unum
Singula : fecundum semen adulterio.

CX.

A LA MÊME.

Du bonheur d'un époux faire tout son bonheur,
De la femme, chez nous, c'est le suprême honneur ;
Mais si, des passions subissant le délire,
Elle cède au torrent des amoureux instincts,
Du moins, Aufilena, qu'on ne puisse pas dire
Que ses enfants sont ses cousins germains !

CXI.

A NASON.

O Nason, tu te crois, tu te dis secourable !
Nommerait-on ainsi l'homme infâme, entaché
De servir aux amis de plastron chevauchable ?
A ce titre, tu l'es, impudent débauché.

CXII.

A CINNA.

Pour la première fois au pouvoir consulaire,
Pompée aurait trouvé, dans Rome toute entière,
De l'honneur conjugal deux fléaux scandaleux.
Son second consulat en retrouve encor deux,
Mais augmentés chacun d'un mille :
L'adultère est à Rome une graine fertile.

CXIII.

IN MENTULAM.

Formianus saltu non falsò Mentula dives
Fertur : qui quot res in se habet egregias !
Aucupia omne genus, pisces, prata, arva ferasque.
Nequicquàm : fructus sumptibus exsuperat.
Quare, concedo sit dives, dum omnia desint :
Saltum laudemus, dum modò ipse egeat.

CXIV.

IN EUMDEM.

Mentula habet juxta triginta jugera prati,
Quadraginta arvi, cætera sunt maria.
Cur non divitiis Crœsum superare potis sit,
Uno qui in saltu tot bona possideat ?
Prata, arva, ingentes silvas, saltusque, paludesque
Usque ad Hyperboreos, et mare ad Oceanum.
Omnia magna hæc sunt. Tamen ipse est maximus, ultrò
Non homo, sed verè mentula magna, minax.

CXIII.

CONTRE MAMURRA.

Pour ses biens de Formie, à bon droit, Mamurra
Est cité comme riche. En effet, ce domaine
Est immense et produit des bêtes par centaine,
Toutes sortes d'oiseaux, poissons et cætera.
Homme heureux, dira-t-on! Non vraiment: sa dépense
Passe ses revenus. Ceux-ci sont importants,
Je le veux bien; mais tout lui manque en même temps.
Vantons sa terre, et puis disons son indigence.

CXIV.

CONTRE LE MÊME.

Il a quarante arpents de terres labourables,
Autant de prés; le reste est grand comme les mers.
Seuls, d'en faire un Crésus ses bois seraient capables,
Tant ils sont productifs en revenus divers.
Ses forêts et ses champs, ses prés, ses marécages
Des bords du Pont-Euxin vont jusqu'à l'Océan.
C'est vaste; mais il a des appétits sauvages.
L'homme s'efface en lui: c'est un gouffre béant.

CXV.

AD GELLIUM.

Sæpè tibi studioso animo venanda requirens
Carmina uti possem mittere Battiadæ,
Queis te lenirem nobis, neu conarere
Infestum telis icere, musca, caput :
Hunc video mihi nunc frustrà sumptum esse laborem,
Gelli, nec nostras hinc valuisse preces.
Contrà nos tela ista tua evitamus amictu.
At fixus nostris tu dabi' supplicium.

FINIS.

CXV.

A GELLIUS.

Dans l'espoir d'amortir ta fureur toujours prête,
D'un déluge de maux, à menacer ma tête,
Bien souvent j'ai voulu t'adresser, Gellius,
Les doux vers composés par le fils de Battus.
Mais, je le reconnais, j'aurais perdu ma peine,
Mes prières aussi. Donc je brave ta haine.
Du faible moucheron j'éviterai les traits ;
Au supplice des miens je te voue à jamais.

FIN.

4 0062

CORRECTIONS.

Page 57, vers 8, au lieu de : *N'ont jamais*, lisez : *N'a jamais.*

Page 71, vers 6, au lieu de : *Osé-je encore*, lisez : *Osé-je encor.*

Page 95, dernier vers, au lieu de : *Guet-pens*, lisez : *Guet-apens.*

TABLE.

Dédicace et Introduction..... I à XXVIII.
A Cornelius Nepos..... 3
Au moineau de Lesbie..... 5
Sur la mort du moineau..... 7
Eloge et dédicace de son navire..... 9
A Lesbie..... 13
A Flavius..... 15
A Lesbie..... 17
A lui-même..... 19
A Veranius..... 23
Chez la maîtresse de Varus..... 25
A Furius et Aurelius..... 29
Contre Asinius..... 33
A Fabullus..... 35
A Calvus..... 37
A Aurelius..... 39
A Aurelius et Furius..... 41
A la ville de Colonia..... 43
Au dieu des jardins..... 45
Le dieu des jardins..... 47
Priape..... 49

A Aurelius..... 53
A Varus..... 55
A Furius..... 57
A Juventius..... 59
A Thallus..... 61
A Furius..... 63
A son esclave..... 63
A Veranius et Fabullus..... 65
Contre César..... 67
A Alphenus..... 69
A la presqu'île de Sirmion..... 71
A Ipsithille..... 73
Contre les Vibennius..... 75
Hymne en l'honneur de Diane..... 75
Invitation à Cœcilius..... 79
Contre les annales de Volusius..... 81
Aux habitués d'un mauvais lieu..... 83
A Cornificius..... 85
Contre Egnatius..... 85
A Ravidus..... 89
Sur une courtisane exigeante..... 89
Contre une courtisane..... 91
Contre la maîtresse de Mamurra..... 93
A son champ..... 95
Acmé et Septimius..... 97
Le retour du printemps..... 99
A Porcius et Socration..... 101

A Juventius..... 103
A Cicéron..... 103
A Licinius..... 105
A Lesbie..... 107
Contre Nonius et Vatinius..... 109
Mot sur Calvus..... 109
Contre les mignons de César..... 111
A Camérius..... 111
A Caton..... 115
Contre César et Mamurra..... 115
A Cœlius au sujet de Lesbie..... 117
Sur Rufa..... 117
Fragment..... 119
Epithalame de Julie et de Manlius..... 119
Chant nuptial..... 143
Atys et Cybèle..... 151
Les noces de Thétis et de Pélée..... 159
A Manlius..... 199
A Hortalus..... 215
La chevelure de Bérénice..... 217
A la porte d'une femme galante..... 227
Contre Rufus..... 233
Sur l'inconstance des femmes..... 253
A Virron..... 235
A Lesbie..... 235
Contre un ingrat..... 237
Contre Gellius..... 237

A Lesbie..... 239
A lui-même..... 239
A Rufus..... 243
Sur Gallus..... 243
Contre Gellius..... 245
A Gellius..... 245
A Juventius..... 247
A Quinctius..... 247
Contre le mari de Lesbie..... 249
Sur Arrius..... 249
Contre Lesbie..... 251
Quinctia comparée à Lesbie..... 253
A Gellius..... 253
Contre Gellius..... 255
A Gellius..... 257
De Lesbie..... 257
Contre César..... 259
Contre Mamurra..... 259
Sur la Smyrne de Cinna..... 259
A Calvus..... 261
Contre Emilius..... 263
A Vectius..... 263
A Juventius..... 265
De Célius et Quinctius..... 267
Sur le tombeau de son frère..... 267
A Cornelius..... 269
A Silon..... 269

A un calomniateur..... 269
Contre Mamurra..... 269
D'un jeune garçon et d'un crieur public..... 271
A Lesbie..... 271
A Cominius..... 271
A Lesbie..... 273
A Aufilena..... 273
A la même..... 275
A Nason..... 275
A Cinna..... 275
Contre Mamurra..... 277
Contre le même..... 277
A Gellius..... 279
Corrections..... 281

FIN DE LA TABLE.

4 0062

Dernières Publications de l'Auteur.

LE COMBAT JUDICIAIRE EN NORMANDIE. (Extrait des Mém. de la Soc. des Antiquaires.) *Caen*, 1858, in-8°.

LE BLASON POPULAIRE DE LA NORMANDIE. (Proverbes, Sobriquets, Dictons, relatifs à cette province et à ses habitants.) *Evreux*, 1859, 2 v. in-8°.

HISTOIRE DE LA BARBE ET DES CHEVEUX EN NORMANDIE. *Evreux*, 1859, 1 v. in-12.